LA TABLE RONDE

AOUT 1951

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

LE PRINTEMPS ROMAIN DE MRS. STONE

Pour Paul
avec dix années d'affection.

PREMIÈRE PARTIE

UN SOLEIL MORT

Le ciel, admirablement bleu, commença de pâlir au dessus de Rome, vers cinq heures, ce jour-là, heure déjà tardive en mars, tandis qu'un soupçon de brume légère, s'élevant des ruelles, en ternissait la transparence bleue. La lumière dorée accrochait encore les dômes des églises anciennes, épanouies commes des seins de géantes étendues, au-dessus des toits angulaires, et l'extrême sommet du torrent d'escaliers qui relie l'église Trinita di Monte à la Piazza di Spagna. A l'inlassable jet de cette fontaine de pierre, s'était suspendue tout le jour une foule de gens qui, n'ayant rien de précis ou d'imposé à faire, étaient venus frileusement se blottir au soleil, et, comme le soleil s'enfonçait peu à peu, ces gens inoccupés montaient de quelques marches, régulièrement, comme les réfugiés des inondations grimpent sur les collines, à mesure que le flot s'élève. Massés sur la plus haute marche, les derniers fidèles recevaient les adieux du soleil, dans un tel silence et une telle immobilité que leur visage était comme l'image du respect. Les plus remuants d'entre eux, les gosses qui vendent de fausses cigarettes américaines, par exemple, et pour qui les escaliers de la place d'Espagne sont un lieu idéal, car on peut, à la première alerte, y être d'un bond hors d'atteinte et de vue — ou les mendiants qui proposent des cartes équivoques à ne regarder qu'en privé, avaient déjà déserté la Piazza et, par les rues sinueuses, gagné la Via Veneto, où s'attardent, le soir, les touristes américains.

Mais, les derniers fidèles l'un après l'autre disparus, une silhouette attira l'attention par son immobilité : un jeune homme qui semblait à l'affût de quelque signal, et guettait les hautes fenêtres et la terrasse d'un petit palazzo qu'encerclaient les dernières marches des escaliers. Ce jeune homme était d'une beauté surprenante, et pourtant la beauté fait rarement défaut aux jeunes gens d'Italie. D'une beauté comparable à celle des héros masculins sculptés sur les fontaines de Rome. Deux choses la ternissaient cependant : l'extrême misère de ses vêtements, et la furtive anxiété de son attitude. Il portait un pardessus noir trop petit pour lui, mais convenable. Le reste était d'une affreuse pauvreté : pas de chemise, car un triangle de peau nue et ivoirée apparaissait à l'entrebâillement du col ; des revers de pantalon en lambeaux ; des chaussures de cuir aux trous énormes, qui laissaient voir des pieds nus. Il semblait redouter que sa beauté n'éveillât l'attention et tournait le dos à chaque regard surpris. La tête basse, le corps penché en avant, il attendait. Et son attitude était à un point si aiguë de tension qu'il semblait toujours sur le point de la rompre en élevant la main ou la voix pour saluer quelqu'un ou lancer un appel de détresse. Il attendait depuis longtemps déjà, sans qu'apparût le signal espéré, ni la seconde du salut ou de l'appel. Sa vigilance ni sa tension ne se relâchaient cependant. Elles s'accentuèrent même lorsque deux silhouettes apparurent, au cinquième étage, sur la terrasse du petit palazzo. Les rayons déclinants du soleil s'y attardaient encore, et pour un quart d'heure environ, tandis que les escaliers de la place d'Espagne se trouvaient déjà dans l'ombre jusqu'au lendemain. Ces silhouettes étaient celles de deux femmes en manteaux de fourrure, au col relevé si haut autour de leur visage qu'elles faisaient penser, de loin et d'en bas, à deux grands oiseaux exotiques suspendus au bord d'un gouffre. Le jeune homme guettait avec angoisse leurs moindres mouvements, comme s'il eût redouté que ces oiseaux de proie ne fondent sur lui et ne l'enlèvent dans leurs serres.

Il attendait toujours, il observait toujours, et, serrant douloureusement les lèvres, glissait deux longs doigts fins sous son manteau, furtivement, de crainte de trahir un secret honteux, pour masser doucement le point douloureux et brûlant de son corps où la faim se tenait cachée depuis tant de nuits et de jours, depuis qu'il était descendu d'une colline au sud de Rome pour fuir l'étouffement de son village natal. Et ce soir il savait qu'il dormirait de nouveau avec elle. En en prenant conscience, il observait à la dérobée un touriste américain arrêté à quelques pas de lui, près de l'obélisque

égyptien, et qui feignait d'en étudier les hiéroglyphes païens. Mais le jeune homme savait qu'il avait glissé une main dans sa poche pour lui tendre un paquet de cigarettes. Cette première offre acceptée, il lui faudrait en accepter bien d'autres qui découlaient de la première et lui permettraient, dans les jours à venir, de calmer sa faim et d'autres désirs. Sans rendre son regard au touriste, il évalua d'un coup d'œil furtif la valeur de l'appareil photographique qu'une courroie de cuir suspendait à l'épaule, de la chaîne d'or au poignet et, jusqu'à l'encolure de la chemise, à la pointure des chaussures. Mais, lorsque le touriste américain fit vers lui le geste exact qu'il avait prévu, le jeune homme inclina sèchement la tête, s'éloigna de quelques pas, et porta de nouveau son regard vers la terrasse du palazzo : car un homme, s'il a rendez-vous avec la grandeur, n'ose céder aux attraits du bien-être...

★

Une certaine grandeur avait, depuis peu, remplacé l'ancienne beauté de Mrs. Stone. Mais elle en avait pris si récemment conscience qu'il lui arrivait de l'oublier : dans sa chambre où le filtre soyeux des rideaux retenait la pénombre, où les miroirs habilement dirigés n'offraient que des images adoucies, — et parmi ses amis italiens qui, ne lui ayant jamais vu d'autre visage, possédaient le don et l'indulgence de feindre. Mais elle évitait d'instinct les femmes qu'elle avait connues en Amérique et qui dominaient moins sûrement leurs regards que leurs paroles. Leur sincérité sans fard était désagréable. L'amie qui lui parlait en ce moment, sur la terrasse de son appartement, était une amie d'enfance, très intime mais qu'elle voyait assez rarement. Toutes deux s'étaient croisées, le matin même, à la banque de l'Américan Express. Mrs. Stone possédait pour ce genre de rencontres un répertoire complet de phrases défensives : « Vous ici? Quelle merveilleuse rencontre ! Hélas ! je prends justement le chemin de l'aérodrome ! » L'autre était libre d'y croire ou non. Peu importait. L'essentiel était d'éviter toute rencontre un peu longue. Ce matin-là, pourtant, ses phrases défensives étaient restées en suspens, car l'autre femme avait attaqué avec une sûreté efficace. Les défenses de Mrs. Stone, un instant paralysées, s'étaient vues d'un coup réduites à néant. Mais cette reddition n'était-elle pas jusqu'à un certain point volontaire? Depuis quelque temps en effet, Mrs. Stone avait senti naître en elle, avait même été jusqu'à s'avouer, un désir nouveau : celui d'étudier avec quelqu'un qui l'aurait bien connue autrefois certains épisodes de sa vie passée. Elle avait atteint ces périodes inquiètes où

la vie s'estompe derrière un nuage d'irréalité, où toute définition devient fausse, où toute volonté raisonnable (ce qui du moins en a tenu lieu jusque là) renonce à tout contrôle (à ce qui du moins s'en approche). Alors s'impose le sentiment d'aller à la dérive, et bientôt d'être submergé, dans un monde où fluides et fumées soufflent et tourbillonnent. Mrs. Stone en avait reconnu les premiers symptômes et s'était dit que, sans aller jusqu'à l'effacer, une conversation avec quelqu'un qui l'aurait intimement connue autrefois, permettrait du moins de préciser cette inquiétude. Aussi avait-elle dit à Meg Bishop : « Viens chez moi cette après-midi, nous parlerons. J'ai tant de choses à te raconter. » Mais, un peu plus tard, sentant approcher l'instant de se mettre à nu, Mrs. Stone avait pris peur. Comme si, au moment de subir une opération peut-être mortelle mais à laquelle elle avait consenti, le courage venait à lui manquer. L'heure approchait. Meg Bishop pouvait sonner d'une minute à l'autre. Mrs. Stone avait alors décroché son téléphone. Elle avait disposé dans son appartement tous ses amis nouveaux, comme une barrière pour se protéger du passé. Ainsi toute conversation confidentielle devenait impossible. Elle l'espérait du moins. Mais Meg Bishop ne s'était pas si facilement laissé faire. Elle était décidée à tenir jusqu'au bout cette conversation que Mrs. Stone était si anxieuse d'éviter. Et là encore les défenses de l'une avaient cédé sous les assauts parfaitement dirigés de l'autre.

Meg Bishop était journaliste. Elle avait écrit toute une série de livres qui, sous le titre général de *Meg Sees* (1) relataient la plupart des cataclysmes de l'époque moderne et s'étendaient chronologiquement de la guerre d'Espagne aux guérillas grecques. Ces dix années passées entre des hommes en casques et de gros bonnets politiques avaient effacé dans son allure, et jusque dans sa voix, la dernière trace de féminité. Malheureusement, elle ne s'était pas encore décidée à porter les tailleurs que réclamaient la force et l'éclat de sa voix, la virilité de ses attitudes. Avec son royal manteau de loutre, ses perles et sa robe de cocktail en taffetas, elle avait l'air déguisée. Et c'était aussi choquant que de voir un joyeux commandant de canonnière travesti en opulente directrice de club féminin. Il n'existait certainement plus en elle la moindre trace de cette tendresse dont Mrs. Stone avait senti le besoin. Elle poussait droit au fond des choses le tranchant de son analyse. Et Mrs. Stone en redoutait maintenant la blessure. Elle avait tenté, mais en vain, de mêler son amie américaine à ses amis italiens. Traînée ainsi d'un groupe à l'autre par

(1) *Ce qu'a vu Meg.*

Mrs. Stone, Miss Bishop voulant marquer qu'elle n'avait, de toute évidence, rien de commun avec ces gens-là, répondait à leurs compliments par des grognements incompréhensibles, et Mrs. Stone s'en trouva bientôt si gênée qu'elle perdit la mémoire, oublia les noms de ses invités, mélangea leurs titres, et lorsqu'elle eut définitivement perdu pied dans ses présentations, se sentit trop faible pour résister, malgré sa terreur, à la pression d'un bras qui la poussait avec fermeté vers la terrasse, lieu désert où personne ne pourrait interrompre la conversation des deux femmes.

A peine dehors, elle prétendit qu'il faisait terriblement froid, mais Meg Bishop réduisit à néant cette dernière tentative stratégique, en répondant qu'il suffisait de prendre un manteau.

— J'ai à te parler, dit-elle avec force, et c'est impossible devant tant de gens. Elles mirent donc leurs fourrures et se retrouvèrent sur la terrasse. Mrs. Stone releva très haut son col autour de son visage, sans parvenir à en faire naître une ombre assez flatteuse, et son visage terrifié, marqué par l'âge, était celui d'un faucon au sommet d'un rocher, guettant sa proie pendant l'orage. Elle s'aperçut qu'elle traitait Meg Bishop comme une connaissance récente. Elle fit preuve de la plus extrême amabilité, parlant aussi vite qu'elle le pouvait, d'une voix tendue, affectée, et son doigt désignait, çà et là, les monuments les plus marquants de Rome dont on découvrait le panorama presque entier de la terrasse du petit palazzo. Miss Bishop y répondait par quelques grognements évasifs, comme pour mettre en doute chacune de ses paroles. Et brusquement, elle saisit la main tendue vers l'une des sept collines :

— Laissons cela maintenant ! Et du même mouvement, elle entoura de son bras la taille de son amie. La pression de ce bras fit alors naître dans l'esprit de Mrs. Stone un souvenir déplaisant, un souvenir de sa lointaine enfance, lorsque dans le dortoir d'un collège de l'Est, il leur arrivait de partager le même lit. Quand les nuits étaient froides, elles se serraient l'une contre l'autre pour se réchauffer, et l'une de ces nuits-là, pendant un court moment, il s'était glissé dans leur intimité un élément nouveau qui aurait pu en dévier l'innocence. Ce fut quelque chose de si maladroit, et de si gênant par la suite, que l'embarras éprouvé par Mrs. Stone chaque fois qu'elle retrouvait sa vieille amie, y trouvait sans doute son origine. Et pourtant, elle se sentait obligée chaque fois de lui faire les plus éclatantes démonstrations d'amitié, et de toujours l'appeler, en parlant d'elle, ou en y pensant, « mon amie la plus chère et la plus ancienne ».

— Entends-tu ce que je dis? cria Meg Bishop.

Mrs. Stone fit oui de la tête mais elle n'écoutait pas. Elle surveillait à travers les fenêtres un jeune couple étroitement enlacé qui dansait sans presque bouger ; se sentant observés, les deux partenaires se séparèrent brusquement. Mrs. Stone fit un signe au jeune homme. Il feignit de ne pas le voir, alluma la cigarette de la jeune femme et tous deux s'éloignèrent de la fenêtre.

— Personne ne comprend pourquoi tu as fait ça !

— Fait quoi?

— Abandonné la scène.

— J'en avais assez.

— On abandonne un métier. Pas un art.

— On l'abandonne si l'on découvre qu'on n'a finalement aucun talent pour l'exercer.

— Talent ! Talent ! coupa Meg. Le talent n'est rien d'autre que la science de se tirer d'affaire dans n'importe quelle circonstance. Et tu t'es fort bien tirée de quelques rôles épineux dans quelques spectacles de grande classe ! Sans doute, tu as eu tort de vouloir jouer Juliette à l'âge de Mrs. Alving. Ah ! Ah ! *Ça*, c'était une erreur ! Tout ce satin blanc, toutes ces perles, auraient dû créer autour de toi l'auréole de la virginité, mais l'illusion n'a pas joué. Lorsque, au son des violons, le délicat petit Roméo se glissait silencieusement sous ton balcon, j'avais envie de lui crier : prends garde ! Elle va t'enlever dans ses serres, te tailler en pièces !

— Je ressemblais donc à un vautour?

— A un aigle impérial.

— De là vient peut-être mon échec dans ce rôle.

Répondant à un second signe impératif de Mrs. Stone, le jeune homme qui dansait quelques instants plus tôt devant la porte-fenêtre, apparut sur la terrasse. Mais il n'y resta qu'un instant. Il regarda le soleil couchant, lui fit une comique grimace de dépit et disparut à l'intérieur.

Mrs. Stone l'appela par son nom — il se nommait Paolo — mais il répondit sans se retourner :

— Je hais le soleil mort. Je cesse de l'aimer quand la chaleur l'abandonne.

Mrs. Stone fut désagréablement impressionnée par cette phrase, et la femme qui la tenait par la taille s'en aperçut.

— C'est étrange, dit-elle. Toutes les femmes de notre âge recherchent d'abord chez leurs partenaires masculins la beauté physique. Tu as été mariée. Tu as aimé, du moins en apparence, un petit homme potelé qui ressemblait à un lapin. Quelqu'un, je m'en souviens, m'a dit à l'époque : Kareen Stone a du se marier dans l'unique dessein d'éviter l'accouplement. Mais aujourd'hui...

— J'aimais beaucoup Tom Stone, interrompit Mrs. Stone avec vivacité.

— Peut-être, mais il n'avait pas le droit de t'éloigner de la scène, puis de mourir un ou deux mois plus tard, sans rien te léguer d'autre où te raccrocher que ses affreux millions.

— Je me suis raccrochée à bien d'autres choses.

— A quoi, par exemple?

— A ce pays, à ces gens.

— Si tu veux parler de cette bande de putains somptueuses et de dandys androgynes, permets-moi, très respectueusement, de te rire au nez. Sans doute ont-ils tous une certaine élégance, sans doute ces jeunes gens sont-ils très beaux, et l'on m'assure qu'ils font très agréablement l'amour. Mais ne peut-on vraiment rien demander d'autre à une société d'êtres vivants?

— C'est très suffisant à mon goût, dit Mrs. Stone.

— *Evasion!* cria Meg.

C'était son mot favori, le mot accusateur qu'elle brandissait chaque fois qu'apparaissait dans le monde le plus léger soupçon de déviation intellectuelle ou morale ; car elle se sentait personnellement désignée pour le réduire à néant. Comme un bouillon de culture sous la lentille d'un microscope, le phénomène Stone prenait lentement sous ses yeux l'évidence et la signification d'un symbole. Elle ne considérait plus Mrs. Stone comme une femme parmi d'autres, une femme âgée, oisive, ancienne actrice, ayant probablement abandonnée la scène à la suite d'un échec rencontré dans un rôle qu'elle n'avait plus l'âge de jouer, mais comme l'essence et le principe d'une époque et d'une société égarées dans les ténèbres de la décadence. Elle ne se sentait aucune pitié pour elle. La pitié n'était qu'une buée sur la lentille du microscope. Et debout sur cette terrasse de Rome, elle devinait avec une bouffée de plaisir qu'elle allait pouvoir intenter un procès miniature au démon sournoisement dissimulé dans toute l'histoire moderne, car les ruines antiques de la cité dorée étendue devant elle, et le vieux visage terrifié de cette femme à son côté, épelaient sous les yeux de Meg Bishop le même mot abominable, et ce mot était : corruption.

— Je ne peux pas te croire sincère, dit-elle ; mais admettons que tu le sois. Admettons que tu aies plus d'énergie que de talent, que penses-tu faire de cette énergie? La fourrer dans ta poche, comme la clef d'une maison où tu ne veux plus jamais vivre? L'énergie ne sert qu'à l'action, et quand je dis action, j'entends contact des sexes ! Parfaitement ! J'appelle un chat un chat ! Et tu vas m'écouter ! Avant de t'embarquer sur le *Queen Mary* on t'a vaccinée contre la typhoïde ! Quelqu'un qui t'aime suffisamment pour cela, va

maintenant te faire une petite injection de vérité. Je suis choquée, Kareen, choquée et révoltée. Je ne comprends pas ce que tu as choisi de devenir ! Et je ne suis pas la seule ! Peut être t'imagines-tu que tu échappes ici à l'attention, que tu n'es le sujet d'aucun commentaire. Détrompes toi, on parle ! On prononce des montagnes de mots ! De pénibles insinuations ont été publiées par les journaux à scandales de New-York, de Londres, et de Paris. Peux-tu t'arracher la peau? Non, ni échapper à l'attention du public. Laisse-moi te dire que le personnage de la femme entre deux âges, follement attachée à un ravissant éphèbe ou plus exactement à toute une série de ravissants éphèbes, que toutes sortes de titres fictifs décorent, sans parvenir à faire oublier qu'ils appartiennent à la race des gigolos et des entremetteurs, est un personnage...

— Attends ! cria Mrs. Stone en s'accrochant au bras de Miss Bishop pour tenter de s'en délivrer. Mais le bras resserra son étreinte et la voix reprit :

— Non ! Tu vas m'écouter ! Tu ne fais pas grande attention à ce que je dis, sans doute, mais tu vas m'écouter. Je ne suis venue que pour te parler. Pour te dire ceci. Les gens savent tout ce que tu fais. Tout le monde t'a connue, tout le monde t'a aimée, tout le monde...

— Qui sont les gens qui m'ont aimée? cria Mrs. Stone. Cite- m'en quelques-uns.

— Des millions si tu veux, car tu représentais...

— Ils m'aimaient pour mes rôles, dans mes rôles, jamais pour moi-même.

— Est-ce toi-même enfin?

— Quoi?

— Ce rôle de Tibère femelle que tu as choisi de jouer aujourd'hui?

Alors les portes vitrées s'ouvrirent comme poussées par un vent d'orage venu de l'appartement et Mrs. Stone se fraya un passage parmi ses invités, comme on écarte plusieurs vêtements dans une penderie pour atteindre une robe que l'on cherche. Elle était arrivée à la porte de sa chambre lorsqu'une main lui toucha l'épaule. Sans se retourner, elle frappa cette main indiscrète. Elle y laissa la griffe de ses ongles. Puis la porte s'ouvrit, se ferma, et les voix, la musique, le ronflement discret du pick-up et l'agitation des danseurs ne furent plus soudain — et c'était un bruit plus faible encore et plus doux — qu'un bruit d'eau coulant dans un lavabo. Elle se lava le visage à l'eau tiède. Elle respirait avec bruit. Mais elle gardait l'esprit étrangement calme, comme si l'oiseau sauvage qui s'y trouvait prisonnier avait réussi à

s'échapper par quelque invisible ouverture. A quoi bon? A quoi bon ce calmant qu'elle venait d'avaler sans y penser? Elle s'assit dans son cabinet de toilette, en ferma la porte, et cette porte devint son visage dans un miroir, et comme ce visage la regardait, elle le regarda à son tour, avec quelque curiosité, avec aussi quelque malaise, et le rouge de la honte lui vint alors au visage, comme si on l'avait surprise au plus fort d'un geste honteux...

La dérive!

Entrer dans une pièce sans raison, puis la quitter sans raison, voilà ce qu'on nomme la dérive. Tout ce que l'on fait sans raison. Mais, y a-t-il une raison pour tout? On peut toujours en inventer sans doute, dont plusieurs semblent plausibles. Suffisamment plausibles pour qu'on les accepte, comme on accepte par courtoisie ou politesse sociale une excuse poliment faite. Mais ces raisons ne servent de rien. Depuis un temps, un très long temps, s'est établi un néant immobile, apparu au bruit d'un collier qui se rompt et de perles qui sautent, au sang sur une main qui cherche à vous retenir et que l'on griffe avant de se précipiter sur la scène où les enveloppes de gaze teignent la lumière en bleu pâle, pour que s'ouvrent les serres de l'oiseau enchaîné et que recommence l'acte de mort. Il y a longtemps de cela. Mais pas assez pour oublier. Et ce petit homme potelé qui vivait avec elle, comment déjà s'appelait-il? Si profondément aimé à sa manière qu'elle ne veut pas y penser davantage. De tout ce temps, que reste-t-il? Rien de commun avec le temps présent. Ou *lui*, ou *ça*. Une longue histoire, terminée comme par un tour de prestidigitation, une sorte de théâtre démoniaque où tout continue bien que tout soit fini. Oui, fini. Fini. Un mot qui sonne comme la fin d'un acte. Quelque chose qu'on jette contre un mur, et qui éclate avec un bruit mouillé, puis retombe. Mais rien n'est fini pour elle, puisqu'elle continue d'aller à la dérive. Elle tient un verre à la main, un verre d'eau tiède, dont elle boit de petites gorgées, mais rien n'est fini. Elle continue d'aller à la dérive, de la salle de bains à la chambre, et de la chambre à la terrasse. Elle s'accoude au balcon. Elle regarde en bas. Toute lumière a disparu. C'est le crépuscule. Tout en papier bleu. Mais contre l'aiguille de pierre venue de l'ancienne Égypte, un jeune homme est debout, un jeune homme d'une beauté remarquable, qui hier a fait vers elle un geste obscène ; toujours là, qui attend...

Elle lui tourne le dos, frissonnant de dégoût...

Aucun bruit. Tout le monde est parti. Plus rien à faire que de s'abandonner à la dérive, à travers le vide immense des chambres.

*

— Que Dieu te prenne en pitié ! soupira Meg Bishop au moment où Mrs. Stone quittait en courant la terrasse, franchissait la porte-fenêtre et se réfugiait dans sa chambre.

Elle n'essaya pas de la retenir ; elle la laissa fuir, car ce qu'elle avait décidé d'accomplir était accompli ; elle avait enfoncé sa lame acérée dans le corps de son amie. Ainsi vengée d'une très ancienne injure, elle se sentait satisfaite. Mais bouleversée aussi. Profondément bouleversée. Pour une raison qu'elle-même ne parvenait pas à comprendre, ce combat la laissait aussi épuisée que Mrs. Stone. La rigoureuse clarté d'esprit dont elle se montrait si fière, se trouvait troublée pour un temps, embrumée, comme l'eau d'un étang opaque, lorsqu'un monstre marin s'éveille des profondeurs, et, sans paraître à la surface, y inscrit cependant les remous de son passage entre deux eaux. Elle en était un peu honteuse. Ainsi ses facultés d'analyse n'étaient pas aussi solides qu'elle le supposait. Elle se croyait plus courageuse. Elle était au fond, tout juste capable d'analyser les instincts collectifs, classés par ordre alphabétique avec de grandes majuscules, et qui, pensait-elle, donnaient un sens à ce qu'elle appelait la vie, faute d'un mot plus long et plus expressif. Ainsi désemparée, elle tourna l'angle de la terrasse et se trouva devant une autre porte-fenêtre. A travers la vitre, elle aperçut Mrs. Stone qui entrait dans sa chambre, refermait violemment la porte derrière elle, tirait le verrou, jetait sa fourrure en boule n'importe où et s'engouffrait dans la salle de bains. Miss Bishop tourna la poignée de la porte. Mais elle était fermée de l'intérieur et ne s'ouvrit pas. Elle secoua la poignée, frappa contre la vitre, mais en vain. Le bruit d'un robinet ouvert lui parvint faiblement. Elle attendit un moment, revint sur ses pas, tourna de nouveau l'angle de la terrasse et vint s'accouder à la balustrade, se demandant si elle allait attendre la fin de la réception. Sans rien distinguer, son regard plongeait sur la petite piazza, errait de la fontaine à l'obélisque. La dernière clarté du soleil s'attardait sur les inscriptions gravées dans le granit rose. Miss Bishop aperçut alors, immobile, appuyé contre la base de l'obélisque, et comme s'il allait prononcer une conférence sur ce monument païen, un jeune homme seul et d'une beauté remarquable. Il semblait la fixer en plein visage, et sur le point de crier ou de lever la main, pour un appel ou un salut. Mais elle ne lui accorda qu'un coup d'œil. Les invités se séparaient. La musique s'était tue. La bande de « putains somptueuses et de

dandies androgynes » gagnait le vestibule baroque où les attendait un ascenseur écarlate et damassé qui ressemblait à une loge d'opéra. Personne ne prêta la moindre attention à Miss Bishop qui regardait fiévreusement autour d'elle dans l'espoir de découvrir Mrs. Stone. Mais Mrs. Stone demeurait invisible. Elle laissait ses invités s'en aller, sans interrompre sa réclusion volontaire.

Miss Bishop cherchait à gagner du temps. L'ascenseur descendait. Ceux qui n'avaient pas pu y trouver place, attendaient en groupe qu'il remontât. Miss Bishop tournait sans but dans le salon. Attirée par une pendule française sous globe, elle se dirigea vers la cheminée. Un papier rouge était glissé sous le globe. Elle le tira négligemment. Il contenait une photographie. La photographie d'une femme blonde, d'âge indéfinissable, dont le visage avait la beauté irréelle d'un masque. En la retournant, Miss Bishop lut ces mots : « *Tel est aujourd'hui mon visage.* » Inscription mystérieuse, dont le papier rouge permettrait peut-être de préciser le sens. Elle allait l'ouvrir, lorsqu'on lui mit la main sur l'épaule : « *Pardon? Ah! l'ascenseur! parfaitement...* » Elle dut reposer le papier rouge...

★

Chaque jour, vers 5 heures et demie, Paolo se rendait tout au bout de la via Veneto, chez un Perruchiere per Uomo e Signora. Il avait pour coiffeur attitré, Renato, tout aussi beau que lui, et dont l'élégance, à une ombre près, pouvait se comparer à la sienne. Sans se l'avouer peut-être, cet instant, qui parfois durait plus d'une heure, où Paolo, renversé dans son fauteuil, s'abandonnait aux doigts subtils et apaisants de Renato, était le plus heureux de ses journées. L'exquise sensualité de cette heure n'avait d'égale que l'Ambroisie divine. Effilés, apaisants, les doigts de Renato étaient frais comme l'eau qui coulait du robinet d'argent. Ses yeux étaient tout aussi profonds, tout aussi vagues que ceux de Paolo, et sa voix tout aussi caressante. Leur dialogue reprenait chaque jour où ils l'avaient interrompu la veille, et roulait toujours sur les femmes. Pour Renato, Paolo était une idole d'élégance et de charme. Catholique assez tiède, Paolo ne se rendait jamais à confesse, mais ses visites à Renato obéissaient à un dessein voisin : donner à la continuelle dispersion de sa vie un sens et comme une épine dorsale. Parfois, les doigts effilés, apaisants, de Renato s'attardaient des minutes entières sur les joues délicates de Paolo, et, presque immobiles, suivaient le jeu des muscles de la langue et des mâchoires, qui, doucement et sans effort, accompagnaient les languis-

sants discours. L'indolence et la sensualité flottaient de l'un à l'autre et les unissaient, comme deux rivières tranquilles et lumineuses dont les eaux se mêlent à l'ombre des saules. L'orientation calculée du fauteuil permettait aux deux jeunes gens de surveiller tout en parlant, la foule élégante qui envahissait le trottoir à l'heure de la passeggiata. Cette passeggiata de fin d'après-midi était une agréable coutume romaine que les Américains avaient vite adoptée. Et Paolo regardait passer de son fauteuil, tout ce qui, dans le monde élégamment pervers et fortuné où il vivait, occupait une place importante. Il les observait à travers les vitres du salon de coiffure, ou le souple rideau de chaînes d'argent mat, qui tintait gracieusement lorsqu'entrait quelqu'un. Ce rideau remplaçait la porte vitrée de l'hiver. Car l'hiver était loin, et le rideau délicat laissait entrer avec quelques phrases décousues échappées aux promeneurs, un vent léger qu'une promesse d'été mûrissait déjà. Et c'était pour les yeux une fête si brillante, que Paolo les fermait parfois paresseusement, comme la main hésite au plus voluptueux sommet d'une caresse, et s'arrête, pour que le plaisir n'en soit pas trop vite dénoué.

Avec cette chaleur apparue, le religieux office des doigts effilés de Renato, procurait à son jeune client favori un surcroît de plaisir. Il le rasait d'abord, puis le massait. Les serviettes chaudes alternaient voluptueusement avec les fraîches pommades au menthol. Paolo avait une peau jeune et sans défaut. La couleur de son teint, la douceur de sa peau faisaient penser à une pommade précieuse. Le massage était donc inutile sur un plan purement clinique, mais le plaisir sensuel qui en naissait lui servait d'excuse tacite, et la pression permanente des doigts sur son visage donnait à la conversation un tour aisément intime. Pendant qu'il se faisait ainsi raser et masser, Paolo, dont la taille était fort grande pour un Italien du Sud, s'allongeait presque dans le fauteuil, les jambes largement écartées, une main reposant au centre de son corps, où se cachait son âme. Et cette main ainsi posée, était comme un fil électrique branché sur une prise de courant, qui donnait force et lumière à la conversation quotidienne, immuablement consacrée aux aventures amoureuses par lesquelles et pour lesquelles vivait le jeune comte Paolo. Cette indolence, cette volupté, ces rêveries qui unissaient étroitement les deux jeunes gens, existaient depuis un an déjà, et Paolo avait ainsi raconté, jour après jour. l'histoire de ses trois « protecteurs » consécutifs : la signora Coogan, tout d'abord, qu'il avait connue l'été passé, puis à peu près à la même époque, le baron Waldheim, Juif fabu-

leusement riche, surnommé *la baronne*, et dont il parlait exactement comme d'une femme, puis une courte mais brillante liaison avec Mrs. Jamison Walker, grande dame américaine de la plus haute société (dont le mari lui avait fait cadeau à Tanger d'un œil au beurre noir, et la femme, un peu avant heureusement, d'une paire de boutons de manchette en rubis, dont il avait tiré deux mille cinq cents dollars) pour aboutir enfin à Mrs. Stone, qui le « protégeait » depuis quelques mois, et dont il espérait tirer bien plus que des trois autres, car elle était la plus riche, et la seule qui semblât lui porter un intérêt dépassant la simple concupiscence.

Paolo était un dandy beaucoup trop fat et trop jeune pour avoir le réflexe ou le désir d'approfondir une personnalité plus complexe que la sienne. Lorsqu'il rencontrait quelqu'un pour la première fois, il lui accordait un regard, et le souvenir qu'il en gardait lui suffisait. Il ne poussait pas plus loin l'analyse. Cela faisait partie de sa coquetterie, au même titre que la monstrueuse indifférence qu'il portait à tout ce qui n'était pas lui-même ; il ne regardait jamais quelqu'un dans les yeux, sauf lorsqu'il lui fallait échanger de ces regards languides et presque morts qui servent de prière ou d'interrogation. Pourtant, Paolo lui-même, malgré sa faible perspicacité, avait compris que Mrs. Stone cachait en elle un sentiment de solitude, d'une ampleur et d'une gravité inhabituelles, dont un jeune aventurier, aussi peu encombré de scrupules que lui-même, pouvait tirer profit, tourner même à son avantage, s'il parvenait à faire sauter le petit mur de conventions derrière lequel elle se retranchait. Les défenses de Mrs. Stone étaient assez impressionnantes : son âge lui donnait une connaissance du monde deux fois plus sûre et plus profonde que celle de Paolo, et son métier lui avait permis d'approcher un grand nombre de jeunes gens beaux et indolents qui ne cessaient de prendre dans les miroirs la mesure de leur beauté. Sans s'y intéresser, elle les avait pourtant connus. Elle avait pris plaisir à les trouver en face d'elle sur une scène, car ils étaient sans résistance. C'était comme un doigt que l'on trempe dans une crème meringuée pour en vérifier la résistance. Ils réussissaient assez bien dans les rôles de second plan. Ils ne faisaient naître et ne ressentaient aucune émotion. On devinait facilement à l'avance ce qu'ils allaient faire. Un geste suffisait à les arrêter. C'était un jeu assez amusant. Parfois même, il était agréable, dans l'ombre des coulisses, de saisir leurs petites mains moites, et de leur chuchoter : *Ne soyez pas nerveux. Chaque pièce doit être jouée une première fois; c'est pour certaines la dernière...*

Leurs loges sentaient bon. Leurs corps n'avaient pas la véritable odeur des mâles, pas assez du moins pour qu'elle perçât à travers le fard et l'eau de Cologne. Mrs. Stone avait éprouvé pour eux une affection fondée sur la certitude d'être la plus forte, de pouvoir les détruire lorsque le désir lui en venait, et les affections de ce genre sont les plus exaltantes car elles sont profondément mêlées de mépris.

Elle avait commencé par confondre Paolo avec ces jeunes éphèbes, si souvent dominés au cours de sa carrière. Mais, très vite, elle avait remarqué certaines différences. Malgré sa langueur et sa vivacité, Paolo ne paraissait pas efféminé. Sous le parfum très épicé de ses lotions à la rose, son corps dégageait la véritable odeur des mâles, odeur qu'elle prétendait ne pas aimer chez les très jeunes hommes, mais à laquelle elle était particulièrement sensible. La première fois qu'elle avait rencontré Paolo cette odeur l'avait frappée. Elle avait trouvé cela désagréable. Par la suite, pourtant, elle s'attardait souvent près de lui, en lui tendant un briquet ou un verre et restait immobile à ses côtés, comme frappée soudain de stupeur, dans le seul dessein de se pénétrer de cette odeur. Il avait surtout des mains étonnantes. Contre le divan de la bibliothèque, sur une petite table, brillait une mappemonde lumineuse, éclairée de l'intérieur. Et souvent lorsque Paolo, orgueilleux de sentir son propre corps vivre sous l'étoffe de son pantalon, posait ses deux mains sur ses cuisses, elles lui semblaient aussi grandes, aussi éclatantes que les deux hémisphères du globe illuminé. Elle rêvait alors qu'il lui caressait la poitrine, chaque main posée sur un sein, le couvrant complètement et l'éveillant à sa chaleur...

Pourtant Mrs. Stone gardait ses défenses. Ces troublantes découvertes n'avaient fait qu'augmenter son malaise et sa prudence. Lorsqu'il la raccompagnait, tard dans la nuit, elle lui disait « bonsoir » à la porte et négligeait parfois de lui tendre la main, tant elle était sur le qui-vive. Ni l'un ni l'autre n'ignorait que dans une liaison celui qui attaque perd l'avantage. Et cet atout de la beauté, que Paolo possédait aujourd'hui, avait été si longtemps dans son propre jeu, qu'elle agissait souvent comme s'il lui appartenait encore, car elle ne s'en avouait la perte que seule en face d'elle-même, aux instants de sincérité absolue. Tous deux prouvaient clairement par leur attitude qu'ils étaient plus habitués à se faire faire la cour qu'à la faire.

Le soir de leur première rencontre, Paolo, qu'une vieille contessa italienne avait fait recevoir chez Mrs. Stone, avait glissé en s'en allant sa carte de visite armoriée sous le cendrier de la cheminée. Elle portait dans un coin son adresse

et dans l'autre son numéro de téléphone. Plusieurs jours passèrent sans que Mrs. Stone l'appelât ou parlât de lui à la vieille contessa qu'elle voyait pourtant presque quotidiennement. Celle-ci finit par comprendre que la stratégie habituelle avait échoué, et que Paolo devait se résigner à faire les premiers pas.

— C'est une femme très orgueilleuse, expliqua-t-elle. Elle ne s'est pas encore habituée à son âge.

Assise à côté de Paolo, elle le pressait avec force cris et force gestes de téléphoner à Mrs. Stone. Le résultat ne fut guère satisfaisant. Mrs. Stone se montra aimable et réservée. Elle se souvint tout de suite du nom. Elle fit même allusion à la carte posée sur la cheminée. Mais, contrairement à ce qu'espéraient Paolo et sa vieille conseillère, elle ne formula aucune invitation à dîner ou à prendre un cocktail. Paolo fut obligé de l'inviter lui-même, et de payer l'addition. Mrs. Stone ne dissimula pas le plaisir qu'elle éprouvait à sortir avec lui, mais continua de lui laisser l'initiative. Quelques jours plus tard, elle fit pourtant une concession, en appelant Paolo au téléphone. Mais ce geste positif fut sans lendemain, et trop imprécis pour lui faire prendre l'avantage. Paolo avait fait croire à ses amis de la via Veneto que Mrs. Stone était sa maîtresse. Il avait, en effet, à plusieurs reprises, vu pointer dans son regard le désir, mais ce désir était demeuré dans ses yeux, comme prisonnier d'un miroir ou d'une vitre, et ses appels subtils ne l'en délivraient pas. Il dut les rendre un peu moins subtils. Ses attitudes d'odalisque et ses langueurs étant inefficaces, il saisit un soir la main couverte de bijoux et la posa de force sur son genou. Il en écrasa fortement les doigts sous sa paume, puis relâcha peu à peu son étreinte, et pendant une minute ou deux la main resta où il l'avait posée. Puis Mrs. Stone, sans paraître le moins du monde troublée par cet incident, retira doucement sa main et la reposa sur son propre genou.

Paolo trouvait la situation embarrassante, et presque insoutenable, car il vivait au jour le jour, et le temps se tournait contre lui. La vente des boutons de manchette offerts par Mrs. Jamison Walker à Marrakech, lui avait permis de tenir brillamment son rang pendant une saison. Mais la saison se terminait. Et s'il voulait éviter de battre en retraite, d'accepter ce genre de concessions, chaque jour plus exigeantes et qui conduisent finalement à la défaite absolue, il lui fallait tout de suite un nouveau coup de chance et de fortune.

— Je sais qu'elle me désire, criait-il à la contessa. Alors? Pourquoi ne *dit*-elle, ne *fait*-elle rien?

— Patience, répondait la contessa, Rome ne s'est pas faite en un jour !

— Je suis Romain, s'écriait Paolo, mais je ne suis pas Rome. Si elle ne fait pas un geste, et tout de suite, je vais être obligé d'aller faire le trottoir à la galleria.

— Fais ça ! Fais ça, menaçait la contessa, et tu es fichu ! La galleria a une odeur affreuse qui se colle partout, aux vêtements, à la peau, à l'haleine. Meurs de faim, meurs de faim aussi souvent que moi, mais reste assez courageux pour n'accepter que les extrêmes : tout ou rien.

Telle était la situation, lorsque en cette fin d'après-midi d'avril, Paolo et Renato, son beau garçon coiffeur, aperçurent soudain Mrs. Stone, qui descendait de sa Cadillac décapotable, si près de la vitre qu'ils pouvaient distinguer avec une netteté absolue le regard inquiet, effrayé, qu'avaient ses yeux mauves chaque fois qu'elle était seule et ne se savait pas observée.

— Seigneur ! murmura Paolo avec effroi. Va-t-*elle* entrer ici ?

— Qui ? Cette femme ? dit Renato. Ce n'est pas une de nos clientes.

— Tu ignores donc que c'est la signora Stone ? cria Paolo.

Le nom se répandit en murmures stridents jusqu'au fond de la boutique. Alors les serviettes refroidirent, la mousse de savon sécha sur les blaireaux. Garçons, clients, manucures, apprentis, tout le monde regardait cette femme qui passait en hésitant devant le salon de coiffure. Et le reflet de sa splendeur passée restait encore si éclatant dans sa démarche, qu'il désarma, pendant cette minute, les plaisanteries que les bavardages de Paolo auraient pu faire naître.

— Je ne savais pas que c'était une si grande dame, murmura Renato comme en s'excusant.

Paolo se sentit lui-même étonné. Non par la femme qu'il était seul à connaître, mais par l'impression profonde qu'elle produisait encore sur le public. Il lui était pourtant impossible, pour rester dans son rôle, de ne pas jeter la petite pierre qu'il tenait en main. Aussi fit-il remarquer à haute voix que si son intérieur prenait feu, elle n'hésitait pas, toute grande dame qu'elle était, à se précipiter sur le tuyau d'incendie !

La boutique entière éclata de rire et le silence admiratif s'en trouva rompu, car cette plaisanterie de Paolo était empruntée à l'argot des rues le plus obscène. Paolo, en la faisant, souhaitait qu'elle fût vraie. Les défenses de la grande dame fléchissaient, commençaient à fléchir. Elle lui avait téléphoné deux fois la veille ; la seconde fois il avait bâillé

avec insolence en s'excusant d'avoir un autre rendez-vous. Aujourd'hui elle ne cessait de penser à lui, elle partait même à sa recherche le long de la via Veneto. Il sentait déjà sa blonde chevelure teinte se dénouer sous ses doigts, et son souffle oppressé attiré peu à peu vers sa bouche, tandis qu'il simulait d'impatients transports. Allons, c'était possible ! Allons, il atteindrait son but ! Car tout son talent d'actrice, n'avait pas empêché Mrs. Stone de se trahir. Son regard venait d'avouer. Un oiseau de proie y était à l'affût, qu'il saurait bien délivrer de sa cage, mais ne laisserait pas s'envoler vers le ciel...

Alors, comme si elle venait d'entendre le rire de toute la boutique et de comprendre qu'elle en était cause, Mrs. Stone leva sa main gantée pour dissimuler son visage, et revenant sur ses pas, partit dans la direction opposée, se faufilant parmi les tables du café voisin, comme si elle cherchait avec anxiété quelque chose. Elle n'avait pas encore disparu complètement, que quelqu'un se mit à la suivre. Un jeune homme, qui flânait depuis près d'une heure dans les parages. Il releva le col de son manteau, pour qu'on ne vît pas qu'il n'avait pas de chemise, et la suivit à une distance discrètement calculée. Renato éclata de rire, et ce rire fit perdre à Paolo tout sentiment de victoire. Le jeune suiveur lui parut une caricature de sa propre liaison avec Mrs. Stone. Il se redressa, serra brutalement les jambes, pour ne plus sentir le contact de celle du garçon coiffeur amusé :

— *Subito, subito!* dit-il. J'ai un rendez-vous !

★

Brusquement éblouie par l'éclat du printemps romain sur les promenades, Mrs. Stone se sentit perdue. Les vitrines des magasins réfléchissaient si parfaitement la lumière qu'il était parfois difficile de voir ce qu'elles contenaient. Ne sachant où aller, ni dans quelle rue tourner, elle se jugeait ridicule. Les gens devaient la croire ivre. Être ivre ou marcher sans but, cela revenait au même. A New-York, elle avait toujours des rendez-vous précis, à des endroits précis et à des heures précises : ici, jamais ! Elle était libre d'aller à la dérive, dans n'importe quelle direction, pendant des heures. Elle n'avait de rendez-vous qu'avec Paolo, et c'était toujours très vague. « Je vous téléphonerai dans la matinée, » disait-il. ou : « Je passerai vous prendre. » Mais rarement en fixant un chiffre exact du cadran. Parfois il ne venait pas du tout, comme ce jour-là. Elle ne l'avait pas vu, n'avait reçu de lui ni appel, ni message. Elle comprenait, alors, combien sa vie

à Rome était suspendue à cette liaison, et s'écroulait en plis désordonnés, comme une toile de tente, où le mât central venait à se dérober.

Elle chercha ses lunettes de soleil dans son sac, mais ne les trouva pas. Depuis quelques jours, elle oubliait un nombre incroyable de choses. Elle avait la tête vide. Elle n'avait plus au fond que Paolo en tête, et se sentait pourtant plus absorbée qu'autrefois pendant les dernières répétitions d'une pièce nouvelle. Elle s'arrêta soudain, au milieu du trottoir, et les promeneurs étaient obligés, dans les deux directions, de la contourner. Elle jeta quelques regards distraits aux vitrines et baissa légèrement le bord de son chapeau. Les larmes lui venaient aux yeux. A cause de la trop grande lumière. Son rimmel allait couler. Elle reprit vivement sa marche, et au premier croisement, quitta la voie principale pour une rue plus sombre. Cette demi-obscurité lui fit du bien, sans lui enlever, cependant, l'impression d'aller à la dérive. Il fallait absolument qu'elle s'arrête quelque part pour reprendre ses esprits. Tout cela était absurde ! Pourquoi était-elle descendue de voiture, pourquoi avait-elle renvoyé son chauffeur? Elle ne savait même plus à quelle heure ni à quel endroit elle lui avait dit de l'attendre. Que faisait-elle? Cherchait-elle réellement Paolo dans ces rues inconnues, comme un chien cherche en flairant la trace de son maître? Elle ne pouvait tout de même pas agir de façon aussi méprisable. Sinon il devenait urgent qu'elle se reposât quelque part, qu'elle se forcât à réfléchir, et qu'elle choisît une solution raisonnable. Car laisser sa raison céder le pas à quelque dérèglement de cet ordre, c'était accepter la démence absolue.

Elle s'arrêta de nouveau, devant une vitrine immense. Elle semblait regarder ce qui était à l'intérieur, mais n'en avait, en fait, aucune idée. Immobile, devant la boutique, elle cherchait uniquement à retrouver son équilibre nerveux, à s'orienter. Mais les minutes passaient et rien ne lui traversait l'esprit. Elle distingua peu à peu ce que contenait la vitrine. De très beaux articles de maroquinerie. Et comme son regard allait de l'un à l'autre avec indifférence, elle se sentit brusquement effrayée. Immobile dans l'intérieur très sombre du magasin, quelqu'un la regardait. Le magasin était fermé, car le commerce à Rome connaît, pendant l'après-midi, une longue période de repos. Seule, la lumière de la rue, tamisée par le feuillage des arbres, en éclairait l'intérieur. Elle avait du mal à distinguer l'homme qui la regardait, mais il ressemblait tellement à Paolo que son cœur se serra d'émotion. Bientôt, elle se rendit compte que l'homme n'était pas à l'in-

térieur du magasin. Elle apercevait le reflet d'un homme arrêté comme elle devant la vitrine. Un jeune homme, un peu plus grand que Paolo, mais de même apparence que lui. Elle ne le regarda pas. Quelque chose l'avertit de ne pas le regarder, sans qu'elle fût capable plus tard de se rappeler quoi. Quelque chose lui interdit de tourner les yeux vers lui.

★

Trois événements essentiels, trois ruptures profondes, avaient marqué, trois années de suite, la vie de Mrs. Stone : l'abandon de sa carrière, la mort de son mari, et cette transformation qu'apporte dans la vie des femmes la fin du cycle ovarien. Chacun de ces événements représentait en lui-même un bouleversement grave, et les trois conjugués lui donnaient l'impression qu'elle vivait désormais une vie posthume. Aussi avait-elle choisi de donner pour cadre à ce genre d'existence, la ville de Rome : sans doute parce qu'une grande partie de cette ville semblait ne vivre qu'au passé. Elle s'était tout d'abord installée à l'hôtel *Excelsior*, mais s'y trouvait constamment dérangée, car la marée de touristes américains et de gens de cinéma que l'après-guerre y déversait sans cesse, lui offrait trop de visages connus. Il y avait toujours quelqu'un pour se précipiter vers elle dans le hall, avant qu'elle ait le temps de mettre ses lunettes noires, et lui crier « bonjour » d'une voix où se dissimulait mal la surprise causée par ses cheveux gris, qu'elle ne teignait plus, par son nouveau visage, par toute son apparence aussi étrangère aux exigences de la vie publique que son nom aux façades lumineuses des théâtres. Fuyant ces rencontres, elle avait alors loué un appartement, surplombant la ville comme un repaire d'oiseau de proie. Elle y vivait avec deux serviteurs. Ses relations en ville n'étaient guère plus étendues, et, tandis que son corps se faisait lentement à sa nouvelle condition, elle se remettait peu à peu des profondes ruptures qui l'avaient déchirée. L'impression de blessure s'effaça avec le temps. Un jour, elle teignit de nouveau ses cheveux en blond, et reprit, dans un manège voisin de la villa Borghèse, son entraînement de cavalière, pour que son corps retrouvât son ancienne souplesse et son ancienne fermeté. Quelques jours plus tard, elle sortait son carnet d'adresses et téléphonait à une vieille contessa italienne, qu'elle avait connue avant guerre, en visitant l'Italie avec son mari.

Lorsqu'elle entendit ce nom à l'autre bout du fil, la voix de la contessa se mit à trembler d'émotion. Cette émotion ne devait rien à la renommée théâtrale de Mrs. Stone, mais au

souvenir de l'immense fortune de Mr. Stone, dont sa veuve devait avoir hérité. A cette pensée, la vieille contessa fut si profondément émue qu'elle en perdit le souffle, et, prétextant qu'on sonnait à la porte, fut contrainte de poser le récepteur pendant quelques minutes. Elle alla jusqu'à la fenêtre, respira profondément à plusieurs reprises, puis, la voix sûre et l'esprit de nouveau agile, reprit le téléphone.

Son amabilité, artificielle mais si pleine d'effusion qu'elle en paraissait sincère, alla droit au cœur solitaire de Mrs. Stone. Elle accepta sur-le-champ l'invitation à dîner qui lui fut faite, et fut ainsi élue membre provisoire d'une fraction très spéciale et très particulière de la société romaine.

Deux ans s'étaient écoulés ainsi.

La rencontre de Mrs. Stone et du jeune Paolo était récente. Elle avait été ménagée par la vieille contessa. Paolo n'était pas le premier jeune homme que la contessa lui présentait. Trois autres l'avaient précédé. Et chacun d'eux, sans jouer d'autre rôle que celui de cavalier servant, avait coûté très cher à Mrs. Stone. Sans doute s'étaient-ils attendus à lui rendre de plus intimes services, mais elle n'en avait pas exigé. Et lorsque au bout d'un certain temps, ils étaient venus vers elle pour lui emprunter, avec des excuses identiques, une somme d'argent assez considérable, en lui faisant clairement sous-entendre qu'ils se mettaient ainsi à son entière disposition, elle avait reculé. Elle leur avait donné l'argent avec plus de tristesse que de mépris, en ajoutant qu'ils avaient mal interprété son désir de ne pas être seule, et ne les avait jamais revus. Elle ignorait, pourtant, que ces trois demandes avaient été inspirées par la vieille contessa, qui avait touché sa part de l'argent. Pour être plus exact, elle l'ignora, au début, mais finit par s'en douter, car dès qu'elle rompait avec l'un des jeunes hommes, la contessa lui en présentait sur-le-champ un nouveau, comme un commerçant déballe peu à peu tout son stock devant un client difficile à contenter. La découverte de cette combinaison financière peina Mrs. Stone et la déçut, l'humilia même un peu, mais elle continua de rencontrer la vieille sorcière, qui, en dépit de ses intrigues, gardait encore une certaine noblesse digne de respect. Mrs. Stone comprit alors que le chaperon social qu'elle s'était choisie, avait glissé, sous le poids de l'âge et de la pauvreté, jusqu'à une fraction très en marge de la société ultra-chic et aristocratique de Rome, fraction que Mrs. Stone avait adoptée, car elle lui semblait convenir parfaitement à une femme qui a renoncé à tout orgueil et à toute vie active. Elle avait atteint, en effet, ce stade désenchanté mais relativement confortable, où l'on sait non seulement ce que l'on désire

et ce que l'on a le droit de désirer, mais aussi ce que l'on risque en cédant à ses désirs. Cette connaissance n'est pas nécessairement consciente. Mrs. Stone était sans doute bien décidée à tout connaître d'elle-même et du monde. Depuis deux ans, depuis la mort de son mari et l'abandon de sa carrière, toutes les barrières qui protégeaient son esprit s'étaient silencieusement écroulées en une chute immense et imperceptible, qui avait permis la brusque éclosion de tous les aveux sincères et de toutes les connaissances. Mais à quoi bon inscrire tout cela sur le mur de sa chambre? On pouvait très bien tout connaître en évitant de crier : « Je connais tout. » Si la dérive ignore son but, elle sait du moins dans quel sens elle se dirige, et cette direction demeure souvent la seule connaissance que l'on ait du but...

Les rapports de Mrs. Stone et du jeune Paolo n'évoluaient pas du tout de façon satisfaisante pour la contessa. Elle se mit en tête que Paolo la trompait, car après trois mois de vie presque continuelle avec Mrs. Stone, il n'avait rien su en tirer que des dîners et des cravates. Chaque fois qu'elle allait le voir, et le pressait avec colère, il la remettait à sa place, en lui retournant son proverbe : Rome ne s'est pas faite en un jour!

La contessa n'arrivait pas à comprendre, prétendait Paolo, que Mrs. Stone n'était pas une femme comme les autres. C'était une grande dame, et même une très grande dame, qu'on ne pouvait absolument pas traiter avec le même cynisme que Mrs. Coogan, l'été dernier, à Capri.

Mais la contessa ne se laissait pas impressionner par ces arguments. Tout d'abord, répliquait-elle, il n'existe pas de grande dame américaine. Ces deux mots s'excluent l'un l'autre. Un peuple qui n'a pas deux cents ans d'âge, ne peut pas avoir de grande dame. Mrs. Stone est une arriviste, une arriviste sociale, et, de plus, une parfaite nullité sur le plan artistique. Bien sûr, elle est connue, très connue, mais beaucoup de ceux qui l'ont vue sur une scène à New-York ou à Londres ont affirmé à la contessa que c'était moins une grande artiste qu'un personnage. Elle avait été, très, très jolie, bien sûr. On pouvait encore en deviner les traces. Quand elle marchait dans la rue, elle avait une telle allure, qu'on avait l'impression de la voir en scène. Elle était encore belle, sans doute, et encore imposante, mais seul un garçon naïf et très ignorant de la haute société pouvait se laisser prendre à cette façade. Au fond, déclarait la contessa, au fond Mrs. Stone n'est qu'une putain enrichie, qui peut se permettre de faire à d'autres les dons qu'on lui faisait autrefois, et dans les mêmes conditions, car une femme de cet

ordre placée dans des circonstances semblables a des pouvoirs illimités. Elle ne possédait aucune dignité profonde, aucune noblesse profonde, mais seulement des caricatures de noblesse et de dignité, communes à tous ceux qui les ont acquis peu à peu. Finalement, conclut la contessa, cette grande dame est sur le point de devenir une *tipo cattivo*. Son nom déjà fait scandale. Bientôt, dans tous les endroits où j'ai été assez folle pour la présenter, on lui fermera la porte au nez. Mais ça ne l'arrêtera pas. Grillée à Rome, elle gagnera Tanger : car une femme qui tombe ainsi n'arrivera jamais jusqu'au fond...

— Je vous trouve méchante, répondit Paolo. Cette femme est seule. Elle n'est plus toute jeune. Elle a renoncé à une carrière très exaltante. Le sentiment qu'elle a pour moi, je vous l'affirme, est, disons, d'une romantique, mais non d'une louve. Elle n'a jamais eu un geste pour m'attirer dans son lit. Elle ne m'a jamais embrassé. Nous nous séparons devant sa porte. Cela n'a rien à voir avec les rapacités de la signora Coogan, de la baronne Waldheim ou même de la grande Mrs. Jamison Walker. Dès la première minute, elles se sont jetées sur moi comme des louves, mais oui, comme une meute de louves si voraces qu'elles m'obligeaient à me piquer pour retrouver des forces.

— Paolo ! dit la comtesse. Comme tu sais mentir ! Tout le monde sait que tu ne t'es jamais donné à la signora Coogan ; que, malgré tous les cadeaux dont il t'inondait, tu as rendu le malheureux baron à moitié fou. Quant à la belle Mrs. Jamison Walker, elle t'a emmené à Marrakech, elle t'a offert une paire de boutons de manchettes en rubis qui valaient une fortune royale, et tu m'as raconté que c'était du verre coloré. Mais je suis sûre maintenant d'une chose ! Tu veux que je te dise? Tu es amoureux fou de Mrs. Stone ! C'est la seule avec laquelle tu aies réellement couché, avec laquelle tu couches régulièrement, sans arrêt ! Tu mens, tu mens sur toute la ligne, j'en suis certaine ! Et tu te cherches des excuses. Tu es en train de te faire ta petite pelote ! Et tu me laisses tomber ! Parfaitement ! Tu ignores peut-être que je me suis évanouie de faim, hier soir? Littéralement évanouie de faim, en passant devant chez Rosati, lorsque le fumet des cuisines m'a saisie ! Et j'étais avec un groupe d'Américains qui jetaient aux mendiants de quoi me nourrir pendant un mois. Tu crois peut-être que je me suis plainte? Pas du tout ! J'ai de la fierté, moi ! J'ai commandé un cognac, en fouillant dans mon sac, comme si j'allais le payer moi-même. Et toi, pendant ce temps, où étais-tu? Au Quirinale, avec Mrs. Stone, à te goinfrer ! A bâfrer ! A t'en faire éclater ! Et tu oses venir

me raconter que tu n'as rien su en tirer, que je suis une méchante, parce que je te demande à quel prix tu t'es vendu...

— *Aspet! Aspet un momento!* cria Paolo. Vous me prenez pour un vulgaire marchetta?

— *Figlio mio!* Te crois-tu donc autre chose?

— Je suis un *di leo!* répondit Paolo.

— Un lion, un lion ! Dans ces conditions, moi je suis une Déesse noire !

— *Davvero!* Et vous crèverez au marché noir !

La vieille femme crut mourir d'étouffement. Trop petite pour gifler l'insolent qui la dominait, elle envoya droit devant elle son poing fermé, là où elle pouvait le plus facilement l'atteindre.

Paolo s'écroula sur le divan avec des gémissements grotesques.

— *Ecco! Ecco!* gloussa la vieille ! Voilà qui t'empêchera de travailler cette nuit, j'espère !

★

La contessa rencontra Mrs. Stone quelques jours plus tard, dans une villa de la banlieue romaine, où elles étaient toutes deux invitées à déjeuner par un producteur d'Hollywood qui tournait un film en Italie. Elle réussit à tirer Mrs. Stone à l'écart.

— Il me semble que vous voyez souvent le jeune Paolo, ces jours-ci, lui dit-elle, et comme je suis votre plus vieille amie dans cette ville, je crois de mon devoir de vous en apprendre un peu plus long sur lui. Vous le trouvez charmant, naturellement? Tout le monde le trouve charmant. C'est le garçon le plus charmant de Rome, et, par conséquent, le plus charmant du monde. Mais il y a des choses plus importantes que le charme.

— Lesquelles? demanda Mrs. Stone qui les ignorait sincèrement.

— Les profondes vertus romaines, répondit la contessa. Paolo les ignore. Sa famille est sans doute, d'un rang fort honorable, quoique son titre, accordé par le pape il y a soixante-quinze ans, appartienne à son oncle, mais elle s'est très vite ruinée. De toutes façons, n'oubliez jamais ceci : Paolo est au fond une petite *marchetta.*

— Une quoi?

— C'est ainsi que nous baptisons les jeunes gens qui n'ont ni métier ni fortune, et parviennent à vivre très confortablement. Que pensez-vous de ces gens-là?

Mrs. Stone ne put s'empêcher de sourire ouvertement à cette question.

— Je n'ai rien contre eux.

— Parfait, parfait, dit la vieille femme. Si vous savez ce qui vous attend, vous êtes moins exposée. Mais surtout, surtout, veillez bien à en avoir pour votre argent ; ne vous laissez pas rouler comme la signora Coogan.

— Quelle signora Coogan?

— Comment ! Vous ignorez la signora Coogan? Une Américaine, elle aussi. L'été dernier, elle s'est installée à Capri avec Paolo ! On dit que Paolo y fit l'amour avec tout le monde, sauf avec elle, ce qui la rendit si nerveuse qu'elle en eut, la pauvre, une poussée d'eczéma. Défigurée, elle s'enfuit vers l'Afrique en avion, et disparut à jamais dans la forêt vierge. Mais Paolo possède une qualité, assez rare chez un garçon de son espèce, je veux dire chez ceux que nous baptisons *marchetta* : ses doigts ne le démangent pas. La signora Coogan elle-même ne peut pas dire qu'il ait tripoté ses bijoux. Il n'a gardé que ses cadeaux. Elle possédait pourtant quelques bijoux superbes. On prétend qu'elle les cachait la nuit dans une boîte à savon. Je ne sais ce que vous en pensez, mais pour moi, une femme de son âge qui cache cent cinquante mille dollars d'émeraudes et de diamants dans une boîte à savon et qui, la nuit, laisse traîner cette boîte, non pas dans une salle de bains privée, fermée au verrou, mais dans une salle de bains qui communique avec une autre chambre, ouverte elle-même sur une terrasse, — cette femme-là ne mérite pas d'être plus riche qu'une guenon et la jungle africaine est certainement pour elle la résidence idéale.

Sans pouvoir en comprendre aussitôt les raisons, cette anecdote sur Paolo et la signora Coogan troubla Mrs. Stone plus qu'elle ne l'amusa. Elle chercha du regard le garçon dont lui parlait la contessa. Il dansait à l'autre bout du salon, avec la femme du producteur, au son d'un pick-up, et Mrs. Stone ne put s'empêcher de penser qu'une telle beauté relevait d'un univers particulier, doté par les dieux de lois anarchiques. Elle-même, autrefois, avait joui d'une beauté semblable, et profité de ces lois anarchiques. Mais le temps, peu à peu, l'en avait exilée, lui avait arraché ses privilèges. Et l'univers où elle vivait désormais, obéissait aux lois communes. Peut-être n'était-elle pas condamnée, comme la signora Coogan, à une fin aussi dégradante, à cet envol vers les déserts d'Afrique pour y cacher un eczéma ; mais il était parfaitement vain d'espérer que la tendresse qu'elle éprouvait pour ce garçon brun à la beauté diabolique, lui permettrait d'ajouter encore aux réserves de calme qu'elle accu-

mulait depuis que ses nuits s'éclairaient d'une lune stérile.

La contessa ne s'était pas arrêtée de parler et Mrs. Stone l'entendit soudain poser cette question :

— A quelle religion appartenez-vous?

Ce qui lui parut manquer d'à-propos.

— A aucune. Je suis née méthodiste. Pourquoi?

— Tiens !... s'écria la contessa. Alors, il vous racontera sûrement l'histoire d'un de ses amis et d'un prêtre machiavélique, trafiquant au marché noir.

— Quelle histoire et pourquoi?

— Il vous expliquera comment le prêtre machiavélique a roulé son ami de dix mille lires au marché noir, et tentera d'émouvoir si profondément votre cœur, que vous lui rembourserez, à lui, les pertes de son camarade.

— Oh ! répondit Mrs. Stone, je ne me crois pas capable d'être émue à ce point. Du moins pour une histoire de dix mille lires. Les Américaines, sachez-le, sont moins romanesques que dans leurs films...

— C'est bien dommage, soupira la contessa avec sincérité.

★

Quelques heures plus tard, ce même jour, Mrs. Stone était assise avec Paolo sur la terrasse du palazzo. Le crépuscule approchait. Paolo paraissait visiblement nerveux. Il se plaignait d'un mal de tête, et soupira lorsque Mrs. Stone lui toucha le front. Jetant une de ses jambes sur le bras de son fauteuil de paille, et pliant les épaules, il adopta une position presque horizontale.

— Voulez-vous un Negroni? demanda Mrs. Sonte.

— Merci. Si je bois encore je vais fondre en larmes.

— Pourquoi?

— Une chose terrible vient d'arriver à l'un de mes amis.

— Ah !...

— Il trafiquait au marché noir. Et savez-vous ce qui lui est arrivé? Il a rencontré un prêtre très bien placé dans les hautes sphères du Vatican, et ce prêtre lui a raconté qu'il connaissait une maison où se trouvait entreposé un stock considérable de surplus anglais et américains abandonnés depuis l'occupation, et qu'on pouvait vendre ce stock au marché noir avec un bénéfice important. Mon ami a donné au prêtre dix mille lires pour acheter une partie du stock, et le prêtre a gardé l'argent, et mon ami n'a rien eu, et l'on sait maintenant que ce prêtre aimait la cocaïne et qu'il a dépensé les dix mille lires en drogue avec une femme. Mon ami Fabio a donc été trouver quelqu'un de plus haut placé encore dans

les hautes sphères du Vatican et lui a dit : « Si vous ne me rendez pas les dix milles lires que j'ai avancées à cet escroc d'ecclésiastique, je vais raconter toute l'histoire au parti communiste, et cela fera un tel scandale que les démocrates-chrétiens perdront tous leurs sièges aux élections du printemps prochain. » Au Vatican ils ont été terrifiés. Ils ont dit à Fabio : « Surtout n'allez pas trouver les communistes ! N'allez pas trouver les communistes ! » Ils se sont jetés à ses genoux, ils l'ont supplié, et mon ami, qui a une foi très profonde, a promis de ne pas y aller. Alors il lui ont dit : « Montrez-nous le reçu que ce prêtre vous a signé ». Il leur a montré le reçu. Alors l'un des éminents personnages a disparu en emportant le reçu et les autres sont restés avec Fabio et se sont mis à prier et à boire. Finalement ils se sont trouvés parfaitement ivres, et Fabio leur a dit : « Où est mon reçu? Et mon argent? » Et ils ont répondu : « Quel reçu? Vous *n'avez pas* de reçu? » — Où est-il? *Rendez-le* moi » a crié Fabio. Et ils ne cessaient de répondre : « Rendre *quoi*? Nous n'avons jamais *vu* de reçu ! »

Paolo avait raconté son histoire sans reprendre haleine, en balançant sa jambe sur le bras du fauteuil, en se trémoussant avec fièvre et en poussant des soupirs si fréquents et si profonds qu'il finit par en avoir réellement les larmes aux yeux.

Mrs. Stone n'écoutait pas. Il n'y avait en elle qu'une grande lassitude et une grande indifférence, comme devant une histoire entendue plus de cent fois. Elle retint pourtant le chiffre de dix mille lires et, le récit achevé, elle avait eu le temps de convertir mentalement la somme en dollars.

— Paolo, murmura-t-elle, dans combien de temps votre ami a-t-il besoin de cet argent?

— Le plut tôt possible, sinon il ouvrira le robinet du gaz.

— Je suis certaine qu'il ne fera pas une chose aussi stupide.

— Il est désespéré. C'est un poète. Il a perdu toute foi en l'Église.

Paolo se leva et remit sa veste.

— Dix mille lires, cela fait beaucoup d'argent, dit Mrs. Stone.

— L'argent n'est rien, quand il s'agit d'amitié.

— Pour une pareille somme, on demande habituellement plus que de l'amitié, me semble-t-il.

— L'amitié est au-dessus de tout, répondit Paolo, c'est la plus belle des choses.

— Est-ce Mrs. Coogan qui vous a dit cela?

— Mrs. Coogan?...

— Figurez-vous, cher Paolo, que je ne laisse pas mes émeraudes et mes diamants dans une boîte à savon.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Je n'ai d'ailleurs ni diamants, ni émeraudes — sinon

un ou deux — mais, *si j'en avais*, croyez-moi, je ne les enfermerais pas la nuit dans une boîte à savon. Un dernier mot Paolo caro ! Lorsque le temps sera venu où personne ne pourra plus me désirer pour moi-même, il sera préférable alors qu'on cesse de me désirer...

Elle quitta la terrasse. C'était l'heure où les lampes s'allument, où l'atmosphère retrouve l'étrange lumière bleue qui baignait les films muets pendant les scènes nocturnes ; une clarté d'eau où l'on aurait fait tomber deux ou trois gouttes d'encre.

Si Paolo décidait de s'en aller, elle entendrait bientôt claquer la porte de l'ascenseur et vibrer les câbles métalliques qui l'emporteraient loin d'elle. Elle guettait ces bruits, mais le piaillement des *rondini* volant autour de ses fenêtres déchirait seul le silence. Elle était rassurée, presque heureuse, et sans qu'il lui soit possible d'en ignorer la raison. Elle désirait qu'il restât. Et comme il devenait plus évident à chaque seconde qu'il restait, elle sentait naître en elle, pour la première fois de sa vie, une poussée de désir absolu, pur de toute autre impulsion. Sa raison ni sa volonté n'y aidaient. Car cette poussée de désir était contraire à toute raison, et sa volonté la mettait en garde contre un jeune homme qui venait enfin de poser le masque, d'effacer toute trace du faux respect et de la fausse galanterie dont il avait fait preuve jusqu'ici, pour avouer qu'il était bien ce que prétendait la vieille contessa. *Paolo est au fond une petite...* Quel mot avait-elle employé? Ah ! oui ! *Marchetta!* Un tout petit peu mieux qu'une putain, mais de la même famille. Un petit peu mieux, au fond, parce qu'il coûtait plus cher. C'était un article de grand luxe et de grand raffinement. Ce que les Français appellent *une poule de luxe* (1).

En repensant à ce qui s'était passé sur la terrasse, Mrs. Stone eut pour elle-même un rire méprisant, dont les deux notes aiguës se mêlèrent aux cris des oiseaux qui frappaient ses vitres du bec. Une jeune homme venait de lui tendre une traite payable d'avance pour services à rendre. Elle n'avait pas payé. Elle n'avait pas chassé l'homme d'affaires. Elle lui avait simplement laissé entendre, avec une subtilité égale à la sienne, qu'un accord était possible à condition de revoir les termes du marché. *Pour une pareille somme on demande habituellement plus que de l'amitié.* N'avait-elle pas prononcé cette phrase? N'avait-elle pas calculé mentalement la somme en dollars? N'attendait-elle pas à cette seconde précise les nouveaux termes proposés? Devant les trois solliciteurs pré-

(1) En français dans le texte.

cédents elle était restée digne. Elle avait payé leurs faveurs, mais en les refusant. La vieille contessa cependant, ayant vu clair en elle, avait jeté sur le marché, après chacun de ses refus, un article toujours plus neuf, toujours plus attirant, pour aboutir à Paolo. Lorsqu'elle avait vu Paolo, Mrs. Stone s'était au fond d'elle-même donné l'autorisation de croire que plus un être était neuf et attirant plus il appartenait à une race élevée. Cette pensée l'avait enchantée, car une liaison dans l'honneur et la dignité devenait possible. Et voici que ce mythe extravagant s'effondrait. Voici que la laideur apparaissait enfin. Elle était seule. La solitude. Unique moyen de préserver sa dignité. Elle était seule dans sa chambre qui surplombait la Piazza di Spagna. Et les miroirs, depuis qu'elle s'y était enfermée, ne lui renvoyaient que son seul regard. Et son lit restait immense et blanc comme un paysage enneigé que le crépuscule bleuit doucement. *Letto* signifie lit, et, dans ce *letto matrimoniale* où elle dormait seule, ses mouvements seuls froissaient les couvertures.

Mais comment se mentir à soi-même? Le corps de Mrs Stone parlait pour la première fois, malgré cette lune stérile qui, loin d'éteindre en elle de semblables instincts, l'engageait au contraire à y succomber. Ces désirs qui la prenaient toute, qui l'atteignaient de toutes parts, lui donnaient l'impression brusque et profonde d'être vivante, enfin. Si l'ascenseur avait emporté le jeune Paolo, Mrs. Stone se serait de nouveau abandonnée à la dérive sans espoir, à cette inondation diffuse, à cet effacement indistinct d'objets, apparus à la surface du temps, un instant mêlés l'un à l'autre, puis emportés dans de profonds et vagues remous, avec une incohérence plus étrange encore que les images d'un rêve. Mais cette attente suspendait enfin la dérive. Cela ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait cru connaître dans le passé, une ou deux fois. Au temps où les flux de sang réguliers drainaient le canal de son corps et donnaient vie à ses organes. Mais ces flux réguliers l'avaient abandonnée, la laissant comme un estuaire endormi où le désir n'était plus qu'un reflet de lune sur une feuille de papier. Alors elle comprit soudain la raison de ce changement. Ces flux de sang représentaient pour elle un piège car ils poursuivaient un dessein contraire à ceux que réclamait sa situation élevée. Mais ce désir qui la bouleversait aujourd'hui ne redoutait plus les dangers implicites d'autrefois. Rien ne la menaçait. Il ne restait plus que son désir et sa possible satisfaction. Et, comme elle venait de le comprendre, elle comprit en même temps pour la première fois qu'elle s'était mariée pour éviter l'accouplement (comme les gens l'avaient dit, d'après Meg Bishop). Car la terreur

secrète et l'inconscient refus d'être enceinte l'habitaient. Mais cette terreur s'était apaisée, comme s'étaient apaisées les marées fertiles, et seul demeurait ce lac immobile où se reflétait la lune insensible, aussi calme, aussi indifférente à toute passion que l'étude par deux parties des termes d'un marché.

Mrs. Stone entra dans la salle de bains et se versa un verre d'eau tiède. Puis elle fit fondre un cachet de belladone, remplit de nouveau le verre, et revint dans sa chambre. Elle tenait son verre à la main. Elle y buvait sans cesse à petites gorgées, tant ses lèvres et sa gorge étaient sèches. Elle s'assit sur le lit, son verre toujours à la main, cherchant à effacer la sécheresse de ses lèvres et de sa gorge, et la chambre devenait de plus en plus sombre, comme si l'on avait versé dans l'eau de nouvelles gouttes d'encre, et le visage qu'elle apercevait en face d'elle dans un miroir, s'effaçait de plus en plus, en devenant plus adorable, et la certitude qu'elle n'avait plus rien à craindre s'enfonçait de plus en plus profondément en elle.

Un instant plus tard elle se leva, retira ses vêtements, et s'allongea sur la surface rassurante et fraîche du lit blanc. Son verre était à portée de la main sur la table de nuit. Seuls, pendant tout ce temps, ses mouvements tranquilles avaient décelé la présence d'un être vivant, mais elle entendait maintenant des pas sur la terrasse, puis une porte qu'on ouvrait, puis des pas qui se dirigeaient vers la porte de sa chambre.

— N'entrez pas, je ne suis pas habillée, cria-t-elle à mi-voix.

Il entra sans hésiter et vint s'asseoir sur le bord du lit. Il était revenu de toute évidence sur son refus de boire, car l'amer parfum du campari parfumait son haleine lorsqu'il se pencha vers elle. Il ne l'embrassa pas, mais, son visage dominant le sien, la regarda droit dans les yeux en lui posant cette question :

— Pourquoi voulez-vous savoir *quand* mon ami a besoin de l'argent ?

— Parce que vous êtes très jeune, très fou, et très beau, et que je ne suis plus ni très jeune, ni très belle mais que je commence à devenir *très* sage...

Paolo réfléchit un moment, puis, avec un hochement de tête à peine visible, s'allongea près d'elle les lèvres entr'ouvertes ; mais, sans même lui laisser le temps de terminer son geste, le visage et les bras de Mrs. Stone s'étaient soudain levés, et voici que la lune stérile, endormie sur les eaux, se changeait en oiseau de proie qui prenait son vol...

*

L'hiver et le printemps nouveau avaient enchanté les touristes étrangers, qui préféraient l'atmosphère dorée de cette ville aux distractions plus fiévreuses mais calfeutrées des deux capitales du nord de l'Europe. Le ciel avait la perfection de ce vitrail de Saint-Pierre où plane l'Esprit-Saint, et la chaleur était chaque jour un peu plus forte que la veille. Ces charmants martinets que les Romains baptisent *rondini* avaient regagné la ville. Invisibles le jour, car ils s'élançaient à la rencontre du soleil, ils revenaient avec le crépuscule nouer, au niveau de la terrasse de Mrs. Stone les mailles d'un filet mouvant. Et pour Mrs. Stone, c'est la ville tout entière qui semblait accomplir des prouesses de légèreté. Lorsque aux matins de printemps, elle sortait sur sa terrasse, l'écheveau embrouillé et déjà saupoudré d'or des rues et des places, où les dômes des églises émergeaient comme des araignées au centre de leurs toiles, semblait faire fi de toute pesanteur et flotter avec une sérénité, une souplesse et une aisance absolues, dans la chaleur bleue et or des journées. Mais cette légèreté s'accompagnait d'une jeunesse que Mrs. Stone avait perdue. Son cœur s'illuminait parfois à cette pensée, mais pour de brèves secondes, et bien vite elle retrouvait ce sentiment d'appréhension, ce sentiment que quelque chose allait tourner mal, ce sentiment qui ne la quittait plus et qui n'était au fond que l'éclatement de cette armure protectrice qu'elle avait revêtue après la mort de son mari, armure trop malsaine pour y demeurer enfermée et dont elle venait d'émerger pour atteindre à un degré de sensualité plus normale. Sa tranquillité intérieure, quoiqu'il arrivât, s'en trouvait bouleversée, anxieuse, irritée. L'avenir s'annonçait plus sombre que le présent. Il lui était impossible de se raccrocher d'un doigt au moindre signe de raison.

Chaque matin, désormais, elle prenait sur sa terrasse un bain de soleil, à l'abri d'une petite tente blanche sans toit. Son corps prenait peu à peu une couleur dorée, mais l'or y soulignait quelques imperfections. Certains bourrelets refusaient de disparaître sous les doigts de la masseuse qui venait la voir chaque matin. Car si les tissus superflus, accumulés pendant les mois de sa réclusion volontaire, avaient peu à peu cédé devant les massages et les exercices, de plus secrètes signatures du temps, de subtiles fissures marquaient son corps, ineffaçables.

Quelquefois Paolo se déshabillait derrière la toile blanche et s'étendait près d'elle sur un divan. Elle ne pouvait pas le

regarder. Il était d'une beauté trop éclatante. Le soleil bondissait vers lui à travers le ciel comme un enfant qui en retrouve un autre, et, se sentant exilée, ignorée, elle se couvrait, honteuse soudain de surprendre de telles affinités entre le corps nu de Paolo et le soleil. Un matin elle en eut les larmes aux yeux. Elle détourna le visage en le cachant sous ses cheveux teints et, pendant qu'elle pleurait, il continuait de somnoler à côté d'elle, un léger sourire d'enfant sur les lèvres, une main sur son sexe pour le protéger de la chaleur.

Un matin ils se disputèrent.

Un nuage cacha soudain le soleil, couvrant la terrasse d'une ombre glacée. Elle s'en plaignit. Paolo, brusquement redressé la fixa d'un regard de Romain courroucé :

— Vous ne désirez pas qu'il pleuve?

— Bien sûr que non, je hais la pluie.

— Vous ne vous rendez pas très bien compte, j'en ai peur, que le plaisir des riches étrangers n'est pas seul en cause. Vous n'avez pas pensé, que si le grain se dessèche dans les champs par manque de pluie, si les réserves d'eau de la ville sont si basses qu'on est obligé de couper l'électricité deux jours par semaine, cela a aussi son importance.

— Oh ! Paolo !

— Oh ! Paolo ! répéta-t-il en l'imitant. Vous autres, femmes américaines couvertes de dollars, vous êtes sans doute les nouvelles conquérantes de Rome ! Vous croyez l'être, plus exactement ! Laissez-moi pourtant vous prévenir : cette ville a trois mille ans d'âge et ses conquérants ont été l'un après l'autre réduits en poussière.

Après un temps elle demanda calmement :

— Étiez-vous fasciste, Paolo?

— Je suis un aristocrate.

— Est-ce une réponse?

— Les uns étaient monarchistes : les vieux, les imbéciles. A quinze ans je savais déjà piloter un avion et je présidais un club d'aviation baptisé « les Colombes ». Nous portions des uniformes bleu clair avec des colombes dorées brodées sur nos manches. Je commandais à quinze colombes. Six d'entre elles ont été abattues en flammes au-dessus de l'Afrique. Ce sont mes glorieuses colombes.

En signe de respect, il porta sa main à sa poitrine nue.

Mrs. Stone refusait de croire à l'histoire des Colombes. Cela ressemblait trop à une légende héroïque inventée par un boy-scout. Paolo avait l'imagination fertile, mais souvent contradictoire. Une semaine plus tôt il lui avait raconté une histoire semblable mais les tanks avaient remplacé les avions, les uniformes étaient rouges et non bleus, les Colombes

s'appelaient Tigres, mais lorsqu'un peu plus tard il avait voulu prendre lui-même le volant de la voiture, elle s'était aperçu qu'il confondait le frein et l'embrayage, qu'il ignorait la position des vitesses, et il avait conduit d'une façon tellement extravagante que son chauffeur, assis à l'arrière, s'était mis à prier à haute voix, en murmurant *pazzo*, ce qui avait plongé Paolo dans une telle colère qu'il avait exigé le renvoi immédiat du chauffeur, et comme elle refusait gentiment, il lui avait fait la tête pendant une demi-heure.

— Nous avons découvert l'an dernier, continuait Paolo, qu'une ancienne Colombe flânait chaque nuit dans la Galleria. Nous avons tenu une réunion secrète, à minuit, dans la cave d'un vieux château. La Colombe pécheresse y a été traduite devant un tribunal. Chacun parlait latin, portait un masque noir et tenait en main une bougie blanche. Le verdict fut rendu en latin. Puis un jeune prêtre, qui appartenait lui aussi au club des Colombes, entendit en confession la Colombe condamnée. Enfin on lui donna à choisir entre un revolver, du vin empoisonné, ou un saut dans le vide du haut du donjon.

— Pauvre garçon ! dit doucement Mrs. Stone. Qu'a-t-il choisi ?

— Le donjon.

Paolo était tellement passionné par son récit qu'il sauta sur ses pieds et, nu, les bras en croix, se dressa sur le bord du divan. Mais il perdit l'équilibre, tomba de côté, entraînant avec lui la toile de tente qui s'écroula, les exposant tous deux aux regards des voisins. Mais, fait plus grave encore, Mrs. Stone éclata d'un rire qu'elle ne put maîtriser. Paolo ne supportait pas qu'on rît de lui. Chaque fois qu'elle se laissait aller à sourire d'un récit ou d'un geste enfantin qu'il faisait, il se vengeait de la façon la plus méchante possible. Ce matin-là, il choisit une vengeance verbale et curieusement féminine. Ayant remis la tente d'aplomb et retrouvé sa dignité, il s'allongea de nouveau sur son divan en disant à Mrs. Stone :

— Je ne vous en veux pas d'avoir ri. C'est moi qui suis ridicule de parler de mes Colombes à quelqu'un que passionnent seuls les excréments dorés de l'Aigle américain. Mais ne croyez pas que vous n'êtes jamais ridicule. Souvenez-vous d'hier soir.

— Je sais que je suis très souvent ridicule, répondit Mrs. Stone. Mais qu'ai-je fait hier soir ?

— Vous m'avez demandé si je vous aimais.

— Était-ce ridicule ?

— Si j'excepte ma famille et mes Colombes, je n'ai jamais aimé qu'une personne, la principessa di Leo, ma cousine,

violée à Naples par des soldats américains ivres, et qui s'est enfermée depuis dans un couvent. Vous pouvez rire tant qu'il vous plaira, je n'aime personne...

Elle posa sa main sur la sienne, mais il se dégagea en tournant sur le côté, et pendant un moment de silence hostile, ne lui offrit plus que son dos, un dos d'éphèbe de cuivre superbement dessiné et d'une outrageante perfection.

— A propos d'oiseau, dit Mrs. Stone d'une voix empruntée, est-il exact que les rondini n'ont pas de pattes, ce qui les condamne à voler sans cesse?

— C'est faux, répondit Paolo. Ils restent suspendus en l'air pour ne pas se mêler aux touristes américains.

Son humeur glaciale se prolongea tard dans l'après-midi, jusqu'à l'heure du cocktail qu'ils devaient prendre à l'*Excelsior*. Mrs. Stone, prise de panique, esquissa un geste de réconciliation en proposant à Paolo de s'arrêter chez un tailleur célèbre du Corso d'Italia, pour lui commander quelques complets neufs. Paolo se fit longtemps prier, avec des coquetteries de petite fille, puis expliqua, comme ils approchaient de la boutique du tailleur, que la signora Coogan ayant voulu lui offrir pour Noël une Alfa Romeo rouge sang, il avait refusé car il n'aimait pas la signora Coogan. Mais de vous à moi c'est différent, ajouta-t-il, puisque *nous nous aimons*.

Et comme Mrs. Stone lui rappelait que quelques heures plus tôt il lui avait démontré combien il était ridicule de lui demander s'il l'aimait, car il n'aimait que sa famille, ses Colombes, et sa cousine religieuse, Paolo prit doucement sa main gantée.

— Je vous ai dit cela parce que vous m'aviez blessé. D'ailleurs si l'on aime quelqu'un on ne doit pas prendre garde à ce qu'il dit. On blesse par crainte d'être blessé soi-même, Il faut n'étudier que *le cœur* et ne regarder que *les yeux!*

Il y avait dans sa voix une telle simplicité, une telle tendresse apparente, que Mrs. Stone en eut les larmes aux yeux.

— Ce n'est que le bonheur, assura-t-elle, et l'apaisement. Mais elle se demandait, en elle-même, si ses larmes n'avaient pas de source plus secrète.

TENNESSEE WILLIAMS.

(Traduit par Jacques et Jean Tournier.)

(A suivre.)

DISCOURS POUR LES PRIX DE MON COLLÈGE (1)

Si je vous assure qu'à l'aube de ce siècle je chantais dans la chapelle de votre collège en qualité de soliste, vous penserez sans doute qu'il n'y a que le vin de Bordeaux pour gagner à vieillir et que la voix humaine n'a pas la même chance... Pardonnez-moi de l'avoir perdue, cette voix, en cours de route, — d'une longue route et qui m'a paru si courte ! Ce que je n'ai pas perdu, c'est mon amour pour mon collège, c'est ma fidélité à Grand-Lebrun. Pour être tout à fait sincère, à l'époque où j'étais l'un de vous, je n'avais pas conscience de cet amour. Je n'aimais pas du tout, le matin, me lever à 5 heures et demie ni attendre au coin de la rue l'omnibus que nous appelions le parcours. J'avais toujours des ennemis personnels, non sans doute dans les professeurs de sciences et de mathématiques, mais dans les chiffres, les équations et les formules qu'ils voulaient m'ingurgiter de force. Et quand je songe aux palpitations de cœur que j'avais lorsque j'entendais les paroles fatidiques : « Mauriac, au tableau ! » j'admire que mon cœur batte encore après avoir subi des émotions si rudes. C'est seulement lorsque je l'eus quitté, que je compris ce qu'un garçon de mon espèce doit à un collège comme Grand-Lebrun.

★

Mais ici il faut que je distingue et que je vous donne d'abord le plan de ce petit discours. Partout ailleurs je crois que

(1) A la distribution des prix du collège de Grand-Lebrun, 7 juillet 1951.

j'aurais parlé à bâtons rompus ; mais ici, je craindrais de voir surgir la chère ombre de l'abbé Péquignot, mon professeur de rhétorique et qui me demanderait du même ton sévère qu'il y a un demi siècle : *Avez-vous fait un plan?* Eh bien oui, cher monsieur l'abbé, j'ai fait un plan pour vous faire honneur. Vous venez d'entendre l'exorde : il finit sur l'évocation de l'étrange personnage que vous étiez. Ah ! c'était de vous qu'on pouvait dire, tant vous étiez désincarné, que vous aviez un corps parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Vous avez accompli ce miracle, en dépit du bachot que nous préparions, de me faire aimer Pascal et Racine. Vous ne les avez pas seulement introduits dans ma mémoire de candidat, mais au plus secret de mon esprit et de ma chair, — ce que peut-être vous avez expié par un surcroît de purgatoire, car c'est vous en somme, pour une part non petite, qui avez fait de moi le romancier que je suis devenu et que Grand-Lebrun n'a pas toujours été très fier d'avoir couvé.

★

Et voici mon premier point : Ce que comme écrivain je dois à mon collège, pour le comprendre, il faut partir de cette parole si souvent citée de Sainte-Beuve que les plus âgés d'entre vous ont eu peut-être, comme moi-même, à développer dans une dissertation. Je la cite de mémoire : « Tout homme porte en lui un poète mort à vingt ans... » Être un écrivain au sens où je le suis, de la manière dont je le suis — car il y a beaucoup d'espèces différentes d'écrivains — être écrivain à ma manière, c'est avoir eu ce bonheur que le poète qui meurt chez la plupart des autres hommes lorsqu'ils atteignent vingt ans, ait survécu et que le vieil académicien qui s'adresse à vous en ce moment ne se sente pas très différent de ce qu'il était il y a un demi siècle dans ces mêmes salles d'étude, dans ces mêmes cours de récréation, sous les vieux arbres de ce vieux jardin.

Qu'un enfant, qu'un adolescent soit à son insu un poète, vive en état de poésie, c'est évidemment ce dont vous ne sauriez avoir conscience. Vous êtes poète sans le savoir. Mais vos jeux sont des drames que vous inventez, les histoires que vous

racontez à vous-même et aux autres, ce monde imaginaire que vous vous créez, tout cela constitue votre œuvre de poète. Parce que l'enfance vous appartient encore, vous êtes des magiciens et vous avez tracé autour de vous un cercle enchanté. Hé bien, c'est un fait que l'écrivain qui vous parle n'a jamais cessé de vivre à l'intérieur de ce cercle, qu'il a presque toujours cherché et trouvé le sujet de ses romans et de ses pièces dans ces époques révolues où il était l'un de vous, puis dans les années qui ont suivi immédiatement sa sortie de Grand-Lebrun, où il était encore tout imprégné de l'atmosphère magique qu'il y avait respirée et où il observait les grandes personnes avec cette lucidité, ce sens divinatoire de l'enfance qui enregistre ce que plus tard le romancier développera.

Et voilà le point précis où l'écrivain que je suis est tributaire de son collège. L'état de poésie qu'est l'état d'enfance se trouve le plus souvent contaminé, souillé par la vie réelle, par l'horrible et dure vie des grandes personnes. Je ne pense pas de mal de l'éducation que reçoivent les petits Français dans les lycées. J'en pense même du bien, et les catholiques qui en sont sortis montrent parfois des vertus que nous n'avons pas. Mais enfin, un élève de Grand-Lebrun, du moins à l'époque où j'y ai vécu, était merveilleusement défendu, protégé contre le monde corrompu et criminel : un collège catholique comme Grand-Lebrun, derrière ses hautes murailles sous les arbres de son parc enchanté, dans le silence de sa chapelle, préserve cette eau toute pure de l'enfance qui s'y accumule comme dans un puits très profond. Ce puits, dans lequel je ne me suis jamais interrompu de puiser, au cours de ma vie d'écrivain, n'est pas encore asséché après tant d'années.

Peut-être serez-vous étonné de ce que je vous dis là : d'abord parce que j'imagine que Grand-Lebrun n'est plus exactement pour vous ce qu'il était pour les garçons de notre génération. Vous devez y vivre moins continûment que nous n'y vivions. Vous n'êtes plus aussi soumis que nous à la vie liturgique : nous qui, le dimanche, ne quittions le collège qu'à 3 heures, après les vêpres, qui y célébrions avec pompe toutes les fêtes, y compris celles de la Semaine sainte et du

jour de Pâques, nous qui fûmes réellement élevés *in hymnis et canticis.*

Mais surtout mes paroles doivent vous étonner, parce que nous ne sommes conscients du charme de l'enfance que lorsque nous ne sommes plus des enfants. Savez-vous quelle est la différence essentielle entre les enfants et les grandes personnes? C'est que les enfants ne savent pas qu'ils mourront ; ou ils n'en ont qu'une connaissance abstraite. Si l'un de leurs camarades succombe un jour, cela apparaît aux autres comme un scandale atroce, incompréhensible, comme un sombre prodige. Car la mort ne les concerne pas. Ils vivent, ils vivent intensément, plus intensément peut-être qu'ils ne vivront plus tard. Je serais même tenté de croire que la vie de collège préfigure la vie future de chacun ; mais cette vie pour l'écolier, n'entre pas dans le compte de son vrai destin. Ce fil que la Parque tranchera un jour, il n'a pas encore, croit-il, commencé à le dévider. Il n'a pas touché à son capital de vie. Tout est là encore, rien n'est joué, rien n'est risqué. L'enfant sait bien que la mort a toute une forêt de vivants à abattre avant d'arriver jusqu'à lui. Les cris de joie d'une cour de récréation l'empêchent d'entendre les coups sourds de la cognée dans la forêt humaine : Des générations de parents et de grands-parents s'interposent entre lui et le mystère terrifiant de l'éternité.

Mais à peine le seuil du collège franchi, l'adolescent commence de sentir quelque chose en lui qui se défait, qui lui échappe. Dès que l'enfant est mort en nous, le vieillissement commence. A dix-huit ans, à vingt ans, à vingt-cinq ans, j'ai été plus conscient que je vieillissais que lorsque j'en ai eu cinquante et soixante, parce qu'alors les jeux sont faits : après cinquante ans, la vieillesse est acceptée, elle est assumée. Quand j'étais un jeune homme, alors je souffrais de vieillir.

Ainsi l'enfant, préservé de la pensée de la mort, joue sa vie en quelque sorte, il la mime, sans avoir le sentiment de l'entamer et connaît un état qui serait le plus grand bonheur possible s'il pouvait en avoir conscience. Mais il n'en prend conscience que lorsqu'il est devenu un homme et qu'il peut comparer la condition de l'enfance à la condition humaine.

Tant qu'on est écolier, comment devinerait-on ce qu'est la vraie vie des grandes personnes? Je me rappelle que lorsque j'étais en classe, rue du Mirail, à l'Institution Sainte-Marie, à une époque préhistorique pour vous, avant que Grand-Lebrun existât, je me trouvais si malheureux que j'enviais les marchandes de quatre saisons que j'entendais crier « les petits pois verts ! » sous les fenêtres de l'étude. Le sort de n'importe quelle personne, fût-ce celui du mendiant aveugle du coin de la rue, me paraissait plus enviable que le mien puisqu'il ne l'obligeait pas à aller en classe. Mais lorsque nous sommes devenus des hommes et que nous nous sentons entraînés, roulés vers l'abîme par un mouvement qui s'accélère d'année en année, alors nous comprenons qu'au collège nous étions heureux mais que nous ne le savions pas. Nous ne le savions pas, mais nous accumulions en nous un trésor de sensations, d'impressions, de sentiments, d'une miraculeuse fraîcheur que c'est le don de l'artiste de retrouver plus tard au dedans de lui et de rendre et d'exprimer sans que rien s'en soit altéré ni perdu. Vous comprenez maintenant quelle dette j'ai contractée et ce que l'écrivain que je suis doit à Grand-Lebrun.



Nous ne savions pas que nous étions heureux, disais-je... Et voilà ce qui m'amène à mon second point : nous avons appris vous et moi au collège à nous faire de la vie une autre idée que celle qui consiste à n'y chercher que le bonheur ou plutôt à confondre le bonheur avec le plaisir. Car pour le bonheur, il faut que Dieu nous pardonne, vous ne pensez qu'à cela, et moi-même je n'ai jamais rien cherché d'autre. Nous tous tant que nous sommes nous n'aspirons qu'à être heureux. Et comment Dieu nous en voudrait-il, puisque c'est lui qui nous a mis au cœur cet instinct du bonheur qui fait que même au déclin de la vie, après tant de deuils, tant de raisons d'être inconsolable, il arrive que nous nous éveillions encore le cœur débordant d'une joie mystérieuse, oui, après soixante ans de vie, écoutant à l'aube chanter le merle avec la même émotion que lorsque nous ouvrions des yeux éblouis dans notre lit

d'écolier, un matin de grandes vacances. Cet enchantement ne peut pas nous tromper, il est impossible que nous ne soyons pas faits pour le bonheur. Et pourtant, tout ce que nous connaissons de la vie, tout ce qui nous a accablés nous-mêmes, tout ce qui a accablé les êtres que nous aimons depuis que nous sommes au monde, toutes les catastrophes de l'Histoire auxquelles les hommes de mon âge sont stupéfaits d'avoir survécu, semblent contredire cette secrète et invincible joie. Mais voici où j'en voulais venir : de cette énigme, Grand-Lebrun quand j'avais votre âge, m'avait déjà donné le mot. Pas seulement Grand-Lebrun, bien sûr, mais aussi la famille, car le collège, la famille, quand nous sommes enfants, ne constituent pas deux univers étrangers. L'un est le prolongement de l'autre. Nous finissions à la lumière de la lampe, sous le regard de notre mère, le devoir que nous avions commencé à l'étude, — ou plutôt que nous aurions dû commencer durant cette longue étude du soir qui n'existe peut-être plus pour les demi-pensionnaires d'aujourd'hui, que j'aimais tellement, où je faisais mille choses qui n'étaient presque jamais ma version latine : c'était déjà des vers, un roman, mon journal que je rédigeais. Ma vie d'écolier à Grand-Lebrun et ma vie d'enfant heureux auprès de ma mère et de mes frères, composaient une unique symphonie, où revenait sans cesse le mot, le mot de l'énigme qui a valu pour le petit garçon rêveur que j'étais et qui vaut encore pour le vieil écrivain qui vous parle ce matin, le mot qui résout la contradiction entre notre appétit de bonheur, entre cette joie dont je déborde encore aujourd'hui et toutes les déceptions, toutes les séparations, toutes les misères d'une pauvre vie d'homme, ce mot qui est un nom, — un nom qu'il faudrait ne prononcer qu'à genoux et qu'à voix basse, lorsque l'on n'est pas un homme consacré, un nom qu'il vaut mieux ne pas prononcer du tout mais seulement redire dans le silence de son cœur : le nom qui est au-dessus de tout nom. C'est lui qui, dès le départ, a orienté notre marche et malgré tant d'arrêts et de chutes, c'est lui qui l'oriente encore, depuis notre enfance, depuis ce matin radieux de mai où autour de l'autel de notre Première Communion, d'invisibles ailes palpitaient.

*

J'ignore dans quelle mesure les courants d'idées, les mots d'ordre des milieux intellectuels de Paris atteignent les garçons d'un collège bordelais. Les plus âgés d'entre vous savent peut-être que pour beaucoup de jeunes hommes d'aujourd'hui l'absurdité du monde est un dogme qui ne se discute pas. Rassurez-vous : nous n'allons pas faire de philosophie. Les classes sont finies et les vacances sont déjà commencées. Je vous rappellerai simplement ce que j'ai appris ici il y a un demi siècle et ce que vous apprenez vous-même aujourd'hui : la vie n'est pas absurde, s'il est vrai qu'elle est tragique. La vie a un sens, une direction, la vie a un but. Nous avons été créés par l'amour et le plus humble d'entre nous, le plus chétif, le plus démuni, sait qu'il est l'œuvre de l'éternel amour. Nous avons appris que la nature est blessée, que nous naissons avec cette blessure, mais que Celui dont le nom est au-dessus de tout nom a pris sur lui les conséquences de cette blessure ; nous savons qu'il demeure en nous si nous ne l'en chassons pas, pour donner un sens à nos épreuves, une valeur à chaque larme que nous versons, un prix infini à chaque goutte de sang qui nous sera peut-être demandée ; et comme il a vaincu la mort nous avons la certitude qu'il nous aidera à la vaincre nous aussi et que nous ne serons pas seuls dans ce passage redoutable. Il est écrit dans l'*Apocalypse* : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. »

Il nous a appris aussi que nous ne l'aimons pas si nous n'aimons pas nos frères. Et ici je me permettrai de faire une seule critique, non certes aux maîtres qui m'ont élevé, mais à l'atmosphère qui était celle, il y a cinquante ans, d'un garçon bordelais élève de Grand-Lebrun. Nous habitions un petit monde qui avait ses lois, ses préséances, ses hiérarchies, un petit monde où le confort spirituel n'était que le prolongement de la vie aisée et large que nous menions. Il était un certain nombre de problèmes que nous ne nous posions guère. Ceux qui ont faim et soif de justice et que le Seigneur a appelés bienheureux, sans doute en existait-il dans le Bordeaux de

mon enfance ; ce que je puis simplement attester, c'est que je ne les connaissais pas.

Sur ce chapitre-là et sur quelques autres, je préfère l'époque où nous sommes, si tragique qu'elle ait été, à celle de mon enfance. L'Église, surtout en France, ne se trouve plus solidaire d'un certain ordre, d'une certaine classe. Que les mœurs soient corrompues, qu'elles soient pires qu'autrefois, c'est possible, je n'en jurerais pas. Mais le pharisaïsme est en baisse. Ce que nos yeux ont vu dépasse en horreur tout ce qu'ont pu raconter les romanciers, même celui qui vous parle et qu'on accusait autrefois de ne peindre que des monstres : monstres bien anodins au prix de ceux qui se sont manifestés dans notre Europe chrétienne au cours de la plus récente histoire : L'homme a plus de courage aujourd'hui qu'il n'en avait dans ma jeunesse pour se regarder en face tel qu'il est... parce qu'il ne peut plus faire semblant d'ignorer ce qu'il est. Mais ceci est une digression et il me semble entendre le cher abbé Péquignot qui me reproche de m'écarter du plan que je m'étais tracé au départ. Je reviens donc à Grand-Lebrun. Vous me direz que je n'ai pas à y revenir puisque j'y suis déjà. Mais c'est à un autre Grand-Lebrun que je pense, le Grand-Lebrun qui depuis un demi-siècle vit au dedans de moi et qui est tellement différent de celui où nous sommes réunis en ce moment. Marcel Proust a noté que les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas seulement au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité, que les maisons, les routes, les avenues sont fugitives hélas comme les années. Les collèges aussi sont fugitifs et quand nous revenons dans le nôtre après un demi-siècle, ce n'est tout de même plus lui que nous retrouvons. Comme des vagues successives, des générations et des générations d'enfants sont venus recouvrir les bancs des études, des milliers de petites têtes ébouriffées se sont inclinées sur les pupitres, chaque mois de mai a ramené des premières communions et suscité des pactes secrets entre l'enfance éphémère de l'homme et l'éternelle enfance de Dieu. Et moi, à travers ces vagues d'écoliers qui n'existent plus, je suis comme un nageur exténué qui s'épuise à retrouver celle qui portait autrefois mes camarades, mes amis ! Je voudrais les ramener à terre... Ah !

comme ils sont peu nombreux à survivre ! Mais ce ne serait rien... comme ils sont peu nombreux à avoir vécu, eux qui avaient été choisis pour l'holocauste de la grande guerre dévoratrice.

★

Lorsque je regarde ces photographies que l'on faisait de nos classes, combien en est-il de ces garçons des années 1900 qui tombèrent dans les permiers combats d'août 1914 : Henri Jouanne, Georges Monier, Henri Raffin, Étienne Lacaze... combien d'autres ! Ce n'est pas moi, c'est mon ami André Lacaze qui devrait ce matin vous parler d'eux, lui qui a été leur compagnon et qui les a aidés à mourir.

Ce n'est pas pour assombrir ce jour de fête, chers enfants, que j'évoque ces garçons de Grand-Lebrun, ces rhétoriciens de l'abbé Péquignot qui ont donné leur vie, c'est au contraire pour vous rappeler que l'espérance, dans ce monde sanglant où vous êtes nés, est une vertu théologale et qu'il faut la pratiquer comme une vertu. Durant les ténèbres de l'occupation, lorsque nous songions aux morts de la guerre de 14, il nous venait cette pensée atroce : « Ils sont morts pour rien... » Eh bien non, vous voyez : c'est Grand-Lebrun encore, la distribution des prix à Grand-Lebrun. Ils sont morts pour que la France continue, et la France continue. Non, ils ne sont pas morts pour rien. Ne croyez pas surtout que je veuillle vous payer de propos optimistes et consolants. Je vous le répète : il n'est pas aujourd'hui de vertu d'une pratique plus difficile que l'espérance. Même des garçons de votre âge le savent eux qui ont vu une nouvelle invasion — et quelle invasion ! — recouvrir les charniers de 14-18 et leurs frères tomber peut-être aux lieux mêmes où leurs pères s'étaient battus et avaient été ensevelis. Mais vous êtes là, jeunes vivants ; tout est donc sauvé puisque vous êtes là. Vous transmettrez à ceux qui ne sont pas nés encore le secret de la mort et de la vie que de génération en génération les enfants de Bordeaux viennent apprendre moins dans les classes de ce collège peut-être que sous ses vieux arbres et que dans sa chapelle. Car si excellents que soient vos maîtres, le programme des études demeure le même dans toutes les écoles de France : l'enseigne-

ment que vous recevez ici, ce n'est pas cela qui est irremplaçable. Mais ce que murmurent à votre oreille les cimes tourmentées du parc, cette plainte à laquelle vous ne prêtez guère d'attention aujourd'hui, vous la réentendrez plus tard, dans bien des années, quand vous aurez atteint mon âge ; vous l'écouterez au dedans de vous, cette voix de votre enfance heureuse et bénie. Et dans ce crépuscule d'une vie, sentant votre âme ardente en vous comme étaient celles des deux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, vous vous souviendrez que cet homme et que ce Dieu, votre compagnon durant le pèlerinage de la terre, vous le connaissiez déjà, vous l'aimiez déjà, avant même d'avoir commencé à vivre, lorsque vos maîtres vous parlaient de lui, dans la chapelle de Grand-Lebrun.

François Mauriac.

VIVRE A MADÈRE (1)

Vers midi, on va s'assoir à la terrasse d'un café, sur le trottoir de la place de Funchat qui est à l'ombre. Des femmes en jupon rouge, chaussées de bottes blanches, portant des brassées de fleurs, s'avancent vers vous ; un moricaud s'agenouille devant vos souliers. On rencontre ici de vieux habitants de Madère, Anglais qui avaient cru finir doucement leurs jours dans cette île, aujourd'hui séparés de leurs capitaux ; relations d'hôtels ; nouveaux venus en croisière qui doivent repartir le soir et qui vous demandent en français de leur raconter tout de suite Madère. Avant le déjeuner, Harrow boit quatre verres de vermouth, transportant dans ses promenades un volume relié, qui vient de paraître en Amérique et qui excite beaucoup les Anglais : *le Journal de Londres*, par Boswell. Je lui demande de me prêter le livre un moment.

— Non, fait-il d'un ton bourru, je ne prête jamais un livre avant de l'avoir lu.

C'est un homme grognon et silencieux, ou d'une pétulante loquacité, selon les humeurs de la boisson. Cet Anglais dégourdi par quinze années de vie américaine, parle français avec une singulière aisance. Il a passé deux ans à Paris dans sa jeunesse, puis quelques années sur une plantation de Java où il a connu Charles. De petite taille, alerte, avec ses jambes nues, ses cheveux courts et gris, il est toujours à l'affût d'une aventure. Dix fois, je l'ai vu dans le feu d'une découverte, dans cet assaut, cette espèce de prodigalité ingénue de l'être pour les femmes les plus différentes, des jeunes ou des vieilles.

L'idée fixe d'un homme le dévoile immédiatement. Harrow déteste la femme, non pas celle que l'on rencontre, un instant séduisante, mais la femme en général, à l'état mythique. Il a été marié deux fois ; deux épouses intolérables, dit-il.

— Savez-vous ce qui distingue l'homme de la femme?

(1) Voir *La Table Ronde* n° 43.

L'homme hait ou il aime. La femme hait avec amour. En vous aimant, elle vous tue. Quand on est marié, on ne sait plus avec qui l'on vit. La lutte n'est pas égale. Elles changent d'humeur à tous moments, elles crient, elles ont des crises de nerfs, sans fatigue. L'homme est vite usé dans sa moelle... Les hommes ne sont pas forts.

Ses deux divorces lui coûtent cher, il paye un lourd tribut au sexe honni. Cette mortification entretient sa bile qu'il reporte sur le monde capitaliste. Soulevant son verre d'une main tremblante :

— Leur règne est fini, dit-il. Les blancs seront chassés de leurs colonies. Vous m'entendez, c'est fini. C'est fini l'Histoire, comme on dit, l'histoire que chacun invente et se raconte à soi-même pour se flatter.

Comme les hommes tourmentés par la femme, c'est un fin psychologue ; toute situation lui est familière, si une femme y est mêlée. Il ne parle jamais de Charles, mais sur Angèle, il est prolixe :

— Vous la connaissez, elle est votre nièce. S'il existe une femme parfaite, c'est bien celle-là. Une merveille. J'appelle merveille, une femme qui n'est pas obsédée par elle-même, par son dû, son idée du bonheur, qui a une discipline. Angèle est même si intelligente que cela ne se remarque pas ; et si simple, n'est-ce pas? Elle ignore la jalousie, ce venin des femmes. Imaginez-vous ce que représente l'existence avec une femme sans défauts, et qui ne parle pas? qui n'offre aucune prise? C'est vivre à Madère. Vous pourriez vivre à Madère? J'y reste encore un mois. Puis j'irai à Lisbonne où je dois retrouver Mary. Je passerai l'été en Espagne ou en France. Est-ce qu'on mange encore bien en France? J'arrive de la Martinique. J'aime beaucoup la Martinique, mais il y fait trop chaud, sauf en mars.

Nos voisins ont l'air de Français, et Harrow, tête nue, tourne de tous côtés son visage brûlé de soleil et d'alcool, le cou rouge noué d'un foulard de soie bleue.

— C'est une croisière, fait-il à mi-voix. Ils vont aux Canaries. Il y a une jolie fille dans la bande. Je l'ai vue à l'arrivée, je lui ai parlé. Ah ! Paris ! Ah ! la Parisienne !

— Vous croyez que Charles s'est ennuyé ici?

Comme il ne répond pas, j'ajoute, sans tout à fait changer de sujet :

— Les Açores ne sont pas loin. En une nuit, avec un bateau de pêche...

— Aux Açores, les gens ne travaillent pas pour les capitalistes ; ils sont chacun propriétaire de leur champ. La vie est assez dure aux Açores, dit-il d'un ton distrait.

Saisissant la bouteille de vermouth italien que l'usage est de laisser sur la table du client, il remplit son verre et dit brusquement en anglais :

— Non, on ne peut pas vivre à Madère. Je vais vous dire quelle est la malédiction de l'homme : il est rétif au bonheur, il n'a pas de perceptions, sinon fugaces, pour les choses belles ou délicieuses ; il gâte tout par un esprit insatiable, malsain, pétri dans le malheur. Essayez donc de rendre une femme heureuse en la comblant de votre amour et de toute manière, vous m'en donnerez des nouvelles. Vous perdrez votre temps. Vous la verrez toujours soupirer, bien enfermée en elle-même, verrouillée dans l'idée qu'elle est créature admirable, qui n'a jamais rien à se reprocher, mal récompensée, et sans cesse meurtrie.

— C'est à Charles que vous pensez?

— Non, je pense à moi.

Sa main sur mon bras, la voix émue, il dit dans un murmure :

— Vous savez, j'étais un mari excellent...

— Trop bon, peut-être. La bonté est souvent une forme de l'oppression. On se croit bon et on est tatillon, inquisiteur, irritable, insupportable. Il n'y a pas longtemps, à Paris, un ami m'a fait sentir l'erreur de ma vie par un mot qui m'a transpercé : « Il ne faut pas s'occuper de la femme qu'on aime. » C'est vrai. La femme doit faire le bonheur de la maison ; les hommes n'y entendent rien.

Harrow a l'air d'écouter, mais n'entend rien quand on lui parle.

Sa voix raffermie, il dit :

— Vous semblez beaucoup vous intéresser à Charles, questionnez Pinto. Vous êtes sûr que Charles ne voyait jamais de femme? Pinto prétend qu'il allait souvent chez son médecin, les derniers temps... le médecin allemand. *Le Vénus* amène ici beaucoup de femmes. Elles sont quelquefois dangereuses, ces dames...

Tout à coup, il se lève, s'assoit à une table voisine et me tourne le dos.

C'est dimanche. Les magasins sont ouverts le matin et je voudrais acheter un anone, ce fruit qui enferme une crème pâle, légèrement épicée. Il faut traverser la place, suivre une des rues montantes, étroite entre des façades austères où passe peu de monde. Dans les magasins obscurs et encombrés, un homme vous reçoit avec politesse et une certaine indifférence, il n'a aucune envie de vendre et votre argent ne semble pas l'intéresser ; mais si on lui demande, comme je le fais ce matin, quel est le chemin qui mène chez Tancos,

il laisse là ses marchandises et sans parler, sans entendre vos remerciements et vos protestations, il vous accompagne longtemps.

Sur la route abrupte, incrustée de cailloux bruns, parfois un portail béant laisse voir, comme une grenade ouverte, le scintillement rose d'une profusion de bégonias qui ont ici de légères aigrettes corallines ; ou la masse floconneuse d'une glycine azurée ; quelque brasier velouté fait de roses, et bien d'autres vivantes illuminations ; ou encore, par une échappée sous le déploiement des sombres branches d'un cèdre, apparaît un pan de l'île, ses vallonnements, ses petits amas de toits rouges, sa frange d'océan bleu.

Pour me débarrasser de mon guide, je lui explique par des gestes que je veux me reposer sur un banc, à l'entrée d'un parc, et qu'il peut retourner dans son magasin. Devant moi défilent des groupes d'hommes ou de jeunes filles qui disparaissent au tournant de l'allée entre des bosquets de palmes ; ces gens vont à la chapelle cachée par l'opulente futaie et qui est beaucoup trop petite pour tant de monde ; ils se rassemblent aux alentours, participant de loin à l'office, agenouillés dans les allées ou debout, silencieux, tristes comme ils le sont toujours parmi l'exubérance des fleurs et la lumière des perpétuels beaux jours, et je me demande ce que représente pour ces ingénus, si comblés à la fois et si démunis, la religion sévère qui règne ici.

Je reprends ma course, suivant la route pavée et ses détours escarpés. Sur les côtés, les bananiers alignent des hampes avec de longues feuilles superposées, les fruits agglomérés ensemble et suspendus à une branche comme une grosse lanterne verte. Je voudrais passer chez Tancos, puis voir Angèle ; mais il est tard ; et je renonce à cette dernière visite. Je n'oserais troubler à cette heure la règle d'une maison où les enfants sont si bien élevés, risquant comme il m'arrive parfois chez Angèle de contredire par un mot imprudent une haute science de la vie qui n'admet pas une plainte, un regret, une faiblesse, où la mort elle-même n'a pas marqué.

Charles, si scrupuleux, a pu abandonner sa famille parce qu'elle est en bonnes mains ; et sans doute on trouverait dans l'excès même du scrupule le motif de sa désertion. J'ai là-dessus mon hypothèse, comme Harrow la sienne, ou Pinto. Chacun explique à sa façon, selon sa propre nature, la conduite de Charles. Je me figure qu'il s'est cru nuisible aux siens, indigne d'élever ses fils. Pourquoi? Sur ce point, Tancos pourrait m'instruire, il a connu Charles. Un mot d'Angèle m'éclaire un peu, si je l'ai bien compris. Charles s'est dit : « On n'a pas le droit d'être père, quand on a sur l'avenir du

monde, sur la vie, un sentiment trop désespéré, que nulle foi ne compense. » Je connais un écrivain que ce scrupule a retenu d'écrire ; il s'est barricadé dans son jardin ne recevant plus personne. Cela aussi, c'est un suicide.

Tancos habite l'une de ces petites maisons de Madère qui se ressemblent toutes, bien construites et simples. De gigantesques magnolias, orgueil de la région de Monte abritent le jardin en terrasse. Tancos est un bizarre personnage. Né à Madère, il a passé en Chine sa prime jeunesse, puis il a vécu trente ans au Cap, employé de colons anglais. Il parle bien l'anglais, mais avec lenteur et une certaine emphase. En vérité, il est devenu un Anglais d'une extrême maigreur, et plein de distinction.

Je lui demande si je le dérange à cette heure tardive :

— Non, me dit-il. Le dimanche, c'est à trois heures que je prends mon repas.

Le mot repas est prononcé avec une onction qui donne à ce rite une importance toute spirituelle.

Dans la maison, il y a une vieille femme que j'ai aperçue quelquefois de loin, sans savoir encore si elle est la servante ou l'épouse. Le fils de Tancos est pharmacien au Cap, et il est très riche, dit le père.

— Mon fils me demande quelquefois, si je veux de l'argent. Je ne veux rien, fit-il, élevant d'un grand geste son bras menu. J'ai deux champs, ici et dans la montagne. Cela me suffit. A présent, on coupe les cannes à sucre. Cela ne rapporte guère, mais c'est un placement sûr ; on vend toujours sa récolte. Je n'ai pas besoin d'argent ; je n'ai besoin de rien.

Ce rien, enflé d'un accent solennel devient magnifique.

Pensif un instant, debout sur la terrasse, il étend sa main décharnée vers l'océan à peine distinct dans un azur blafard, entre les magnolias, et dit gravement :

— C'est beau, Madère !

— Est-ce que Charles Vergniol possédait des cannes à sucre ?

— Oui, mais il montait surtout à cheval. Il y a ici des gens pour travailler.

— Les Açores ne sont pas loin. Vous ne croyez pas que Charles a fait plutôt un voyage de ces côtés. Il était heureux...

— Ne vous souciez pas de Charles Vergniol. Que sommes-nous ?... Des passants !

Il y a tant de sérénité dans ces mots, je ne sais quoi de si détaché, qu'il semble lui-même transfiguré en une sorte de lumineuse inconsistance, et je ne démêle pas dans ce paysan hiératique où la réserve anglo-saxonne s'ajoute au

fond sérieux des natifs de Madère, ce qui est peut-être inconsciente comédie ou sainte noblesse.

Son visage prend une expression méditative, comme inspirée, et me regardant, toujours debout dans son vêtement du dimanche qui lui donne un aspect plus étriqué que d'ordinaire :

— Voulez-vous entrer dans ma maison ; nous allons boire un peu de malvoisie.

Ce malvoisie est annoncé avec tant de lenteur dans la voix que ce vin sirupeux prend une dignité soudaine, et je m'assois avec déférence sur la chaise que Tancos place majestueusement près de la table. Je lui dis :

— Vous étiez l'ami de Charles.

— J'étais son ami.

— Est-ce qu'il avait beaucoup d'amis?

— Il saluait tout le monde, mais c'était un solitaire.

— Vous a-t-il parlé de l'avenir? C'était sa manie autrefois. Pour cette science, il n'usait d'aucuns moyens habituels aux sorciers ; pas la moindre transe. Au contraire, c'était l'esprit le plus raisonnable, je dirai même le plus positif. Ses visions venaient du bon sens.

— Il n'y a pas de différence entre le passé, le présent et l'avenir. Tout est révolu.

Je veux ramener Tancos à des notions plus terre à terre, et je lui dis :

— En venant ici, j'ai été frappé par l'hôpital. C'est un beau monument. L'électricité est répandue dans l'île ; de belles routes pavées traversent de tous côtés un pays montagneux. Quel luxe ! Qui donc a payé des travaux si remarquables? Des Anglais? Le Portugal?

— C'est nous. Madère est très riche.

Il est encore un peu dans les nuées, voulant honorer sa patrie devant un étranger. Pour un apôtre, la stricte vérité n'est pas indispensable.

★

J'étais retourné à Lisbonne et je voulais y rester jusqu'au jour où Harrow viendrait rejoindre sa sœur. Il fallait le saisir au débarqué ; le lendemain, il pouvait partir pour Madrid ou Cannes, emmenant Mary. J'étais sûr que Mary serait informée par lui de ma présence à Lisbonne et qu'elle voudrait me voir.

Jadis nos relations furent assez chaleureuses, et après des années, elle était devenue pour moi, une femme inconnue que j'avais envie d'interroger. Une particularité de sa nature,

assez rare chez les femmes, lui donnait un curieux équilibre ; c'était un fond sauvage dont elle tirait une sagesse robuste, une bonne santé, et beaucoup d'agréments pour autrui, même dans les rapports de la vie courante. Elle avait des sens puissants et n'en paraissait pas honteuse. Je me demandais ce que produit à l'usage une philosophie aussi enfoncée dans la chair, bien refroidie en général.

Les hôtels de Lisbonne sont toujours pleins, et comme je désirais une chambre spacieuse, j'ai dû m'adresser enfin à un petit hôtel réservé aux rois en exil et aux magnats neurasthéniques de la finance.

Cette ville qui fut autrefois, la plus riche et la plus parée du continent, puis tout entière supprimée par un tremblement de terre, s'est bientôt relevée de ses cendres, voilà deux siècles, offrant au monde le premier exemplaire d'une cité moderne, des rues uniformes, bien éclairées, coupées à angle droit, de larges trottoirs ornés d'arabesques, des égouts où un homme pouvait passer à cheval, tandis que les habitants des autres capitales pataugeaient dans des ruelles biscornues.

Je devais attendre Harrow une dizaine de jours encore. Gardant ma chambre à l'hôtel pour y revenir à mon gré et me tenir en rapport avec Madère, j'ai passé ces jours aux environs de Lisbonne ; à Estoril si lumineux sous les coups de vent ; à Cascais, village de pêcheurs où toutes les maisons sont éclatantes sous des badigeons de couleurs crues et fantasques, comme si un peuple timide se délivrait de sa mélancolie par une débauche de bigarrures ; Sintra surtout, où je reviens toujours avec la même surprise, Sintra, ses jardins et ses fontaines qui ont pour moi quelque chose de religieux, ses châteaux rococos, sublimes dans l'excès et la vétusté de leurs ornements, et les arbres autour qui participent à ce délire du tarabiscoté par leurs feuillages contournés, avec des fraîcheurs de sources, un silence auguste, qui est une voix comme un chant d'orgue.

On quitte les jardins, la vallée des lacs, les allées de grenadiers et de daturas pour entrer dans les bois de Montserrate où les arbouses sont mûres.

Allant à la découverte, j'arrivai aux ruines du minuscule couvent des Capuchos, creusé dans la montagne, revêtu de liège, où chaque salle est exiguë comme une cellule de prison.

C'est là, je ne sais pourquoi, quand je m'assis sur un banc, au bord d'un sentier, sous un acacia, que m'est revenu distinctement le souvenir de Charles. Je l'avais presque oublié ; plutôt, il s'était dissipé à mes yeux, non dans la mort, mais dans les images si diverses qu'il avait laissées chez les vivants. Je le revoyais soudain dans ses années parisiennes avec cette

précision que prennent quelquefois, dans un rêve, des figures que l'on croit effacées de la mémoire.

Jeune encore, il avait eu le pressentiment de ce qui allait survenir dans le monde : la guerre civile, étendue à la planète, la révolte de ceux qui se considèrent comme des opprimés, qui sont le grand nombre, et entendent refondre la société à leur profit par des moyens implacables, exaltant pour des fins qu'ils ne pourront atteindre, parce qu'elles sont contraires à l'homme et irréalisables, les penchants odieux de l'espèce. Ceux-là mêmes qui redoutent l'événement y contribuent. On reconnaît les adeptes de la mort, dans deux camps opposés : ceux qui ont une conception trop matérielle et bornée de l'homme et qui croient tout résoudre par la science, la législation et la police ; ceux, au contraire, qui professent une doctrine romantique de salut, de dépassement incohérent de l'homme, révolte et aspirations sans objets, folies des grandeurs morales venue de Germanie. Les uns et les autres déchaînent des puissances aveugles.

De cela, il parlait peu, détestant les choses vagues, comme disait son ami Valéry, mais ses goûts éclairent sa pensée.

Il cherchait une base modeste à sa vie, limitée à ses forces, et s'y est cramponné quand elle s'est présentée. Il avait le sens de l'art le plus fin en littérature et de l'érudition délicate, mais il n'était pas doué comme écrivain et le savait. S'il n'a jamais écrit, c'est aussi, je crois, par dégoût de la psychologie et de ses semblables. Il appréciait les œuvres des autres, mais il avait une vue si claire des hommes, comme de l'avenir, et de l'affreuse mixture que font, chez les êtres, les passions et les idées, qu'il évitait le plus possible le contact de cette chimie. « Je voudrais porter des lunettes noires, » disait-il. Sa pensée n'était pas sans horizons. Il considérait comme un signe de vulgarité l'ignorance des choses invisibles, mais ses croyances de ce côté m'ont échappé. C'est dans ses travaux pour deux éditeurs aventureux et lettrés qu'il trouva la substance de sa vie et son appui.

Il habitait seul dans une chambre de la rue Saint-Jacques, à peu près sans relations, sans aucun délassement, même du côté féminin, confiné dans ses lectures et ses traductions.

Dans l'escalier d'une maison d'édition, dans un bureau où il restait peu, il apercevait quelquefois Jean Paulhan, Thibaudet, Jaloux, Schiffrin, Du Bos qui lui disaient un mot en passant, lui serrant la main comme à un ami que l'on ne voit guère, mais que l'on estime, et ces rencontres suffisaient pour ses plaisirs, car c'étaient là des gens de sa famille, des membres de sa confrérie, qui parlaient la même langue, qui avaient la même éducation du goût. Si restreinte que fût cette

secte des consciencieux de l'esprit, et si fragile, elle avait des fondements matériels chez deux ou trois éditeurs originaux, et, plus avant, dans une société qui permettait encore une liberté exquise à des privilégiés de la pensée ; lesquels puisaient dans leurs tâches minutieuses un réconfort tout personnel, comme ascétique, leur religion, que personne ne pouvait comprendre.

Le pavé de certaines rues de la rive gauche manqua sous les pas de Charles ; il fut privé de l'armature qui soutenait sa vie et du bonjour un peu nuageux de Paulhan ; c'est le monde et son infini qu'il avait perdu. Alors, il fut absolument seul et comme anéanti.

Pendant mon bref séjour à Sintra, je fus souvent dérangé par Cardome, le président du tourisme, qui venait me chercher dans sa voiture pour me montrer les environs. C'était un grand bâtisseur et qui avait construit Estoril. Il avait le goût des affaires difficiles, se flattait de résoudre tous les problèmes financiers, disant que le succès dépend toujours des hommes, non des choses. Nous allions déjeuner parfois dans un restaurant isolé, au bout d'une plage que se partagent encore l'océan et la forêt. Ce financier avait un pli de l'esprit bien visible : l'amour pour sa femme. Je lui rappelai le mot de la Rosalinde de Shakespeare, à propos de ce sentiment que crée parfois l'union de deux êtres : « Le fond en est inconnu comme celui de la baie du Portugal. » Nous avons cherché cette baie du Portugal, mais nous ne l'avons pas trouvée.

Je lui ai parlé de Madère, qui semble une île indépendante et qui doit faire concurrence au rivage brillant d'Estoril.

— Madère, me dit-il, c'est notre enfant chérie.

Je lui nommai les personnes que j'y avais rencontrées, entre autres Harrow.

— Je connais Harrow, dit-il ; un charmant homme. Je l'ai même bien connu autrefois quand il négociait des titres pour moi à New-York. Il a une sœur très intéressante qui ne s'est jamais mariée. Il a torturé deux femmes, ou il a été leur victime ; ces choses ne sont jamais claires. A présent, il est espion au service de la Russie. Pas dangereux ; on le laisse courir. C'est un espion idéaliste.

★

Quand je suis retourné à mon hôtel de Lisbonne, suivant les nouvelles d'Harrow et celles que je recevais de la Compagnie de l'hydravion, j'ai trouvé des lettres, on avait télé-

phoné trois fois dans la matinée, Mary avait envoyé un message supplémentaire, elle désirait me voir tout de suite.

J'avais retenu une table dans un salon qui est près du bar. En attendant Mary, je me préparais à voir une femme toute différente de celle que j'avais connue.

C'est le visage de notre première rencontre, mais plus net, qui m'apparaît, quand elle arrive. Je m'aperçois maintenant qu'elle a eu toujours comme deux physionomies superposées : les traits marqués et durs d'une femme âgée, et un éclat inaltérable dans ses yeux brillants de jeunesse. L'air glacé dans sa robe sombre, sans bijoux, sans fard, le visage étrangement nu, elle a cette allure inimitable des gens qui savent de naissance l'usage difficile de la vie, où chaque geste compte. Le feu qu'elle porte en elle est bien dissimulé ; ce n'est pas une femme qui joue avec ses charmes, elle en a peur. Par une singulière réserve, une pudeur ambiguë, elle parle d'une voix à peine distincte.

Je la questionne, d'abord sur ses voyages, son séjour en Amérique, ses ressources. C'est un problème qui m'intéresse. Je me demande toujours comment on a les moyens de vivre en ce monde.

Elle ne parle pas le français, et notre conversation à mi-voix est gênée par le passage des gens qui vont au bar. J'aime à me tenir debout et à marcher autour du fauteuil d'une femme, si elle est assise et que j'ai à dire des choses scabreuses.

— Dans ma chambre, nous serons mieux ; elle est au premier.

La suivant, tandis qu'elle monte l'escalier chargé d'ornements, à la mode portugaise, je dis :

— Vous allez vous ennuyer à Lisbonne. C'est une ville où les femmes n'ont guère de place. Dans cet hôtel, j'aperçois quelquefois de jolies femmes de chambre ; elles ne font rien, ni le matin, ni le soir. Elles passent rapidement dans les couloirs, et on ne les revoit plus. Curieux, n'est-ce pas?

Comme j'ouvre la porte, elle s'écrie :

— La belle chambre ! Vous attendez quelqu'un? Je vous croyais ruiné.

— Je ne suis pas ruiné, en ce moment ; mais je ne suis pas assez riche pour faire des économies. Je voulais vous recevoir dans une chambre convenable.

— Voilà une commode de Ferreira ; elles sont rares, dit-elle, posant sur la surface de marbre un rouleau de papier.

— Ce fauteuil aussi est antique, mais confortable, vous y serez bien.

Restant debout, je lui dis d'un ton dégagé :

— Vous n'avez pas voulu retourner à Madère?

— J'y suis allé déjà deux fois.

— Je le sais. Charles Vergniol était mon ami. Vous semez la mort.

— Je ne comprends pas.

— Vous l'avez connu.

— Oui.

— Qu'en pensez-vous?

— Rien.

— Ne croyez-vous qu'il était affecté par l'idée qu'il s'était faite de l'avenir?

— Je ne sais pas. Sur l'avenir, moi, j'ai une idée : on peut tout supporter dans le présent ; tout. Mais l'avenir, on ne peut pas le regarder.

— Il en était curieux.

— Vous croyez? C'était un homme très simple, un enfant, avec de jolis yeux bleus.

— Bleus? Ils étaient bruns.

— Bleus. C'était un homme, comme il y en a beaucoup, qui n'ont pas connu de femmes. Quand ils en rencontrent une, sur le tard, ça les bouleverse.

— Il était marié.

— Sans doute, mais je vous dis qu'il n'avait jamais connu de femmes ; une femme vivante. Ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. J'ai écrit une nouvelle qui se passe à Madère. Vous verrez que j'ai fait des progrès. J'aimerais que vous la traduisiez en français. Elle pourrait paraître dans une revue. Vous avez sûrement des amis dans une revue. Je vais vous la laisser, fit-elle, tournant son regard vers la commode. Vous m'en parlerez à Paris.

— C'est une histoire vraie?

— Il n'y a pas d'histoires vraies ; elles n'auraient aucun sens. C'est une histoire qui me paraît bien écrite et qui est amusante.

Elle se lève, s'approche de la fenêtre, me regarde fixement, avec réflexion, comme si elle mesurait le temps qui nous a séparés et revenant vers le fauteuil, caresse de ses mains fortes la fine sculpture du dossier :

— C'est pour moi que vous êtes si bien logé? J'ai cru qu'on ne me laisserait pas entrer. Il y a des gens prudents dans cet hôtel.

— Craintifs. Voulez-vous du porto? C'est le pays.

— Non merci. Mais un peu d'eau me fera plaisir. Tout à l'heure, ça ne presse pas.

— Vous fumez?

— Non.

— Toujours austère... mais bien vivante...

Elle baisse les yeux, et d'une voix plus éteinte encore :

— Je vous disais que dans le présent on peut tout supporter... encore faut-il tenir au sol... C'est le plus difficile... être enraciné... Si on a seulement une tête... une petite boule de vapeur... le moindre choc vous renverse, une légère déception, un agacement... rien du tout... Vous savez, les gens qui se tuent... c'est pour rien du tout...

— Vos racines, c'est l'amour, le plaisir... le plaisir et la mort... Vous êtes un peu du pays où l'on ne se pose aucune question.

— Mais non, c'est beaucoup plus sérieux... plus simple...

— Voulez-vous dîner avec moi? Vous verrez de grands personnages qui ont décidé de vivre ici au lieu de se tuer... Il me semble que nous avons des choses à nous dire... de ces choses que l'on ne dit pas tout de suite...

Fin de la Première Partie

JACQUES CHARDONNE.

INSTRUCTION DE MONTHERLANT (1)

SERVICE COMPRIS

par Henry de Montherlant.

ACTE I

Le salon d'un appartement dans un « palace ». La mi-août. Le matin. (2)

SCÈNE I

Le roi. Gonzagues.

Au lever du rideau, le roi, vêtu d'un costume de chevau-léger, se tient devant la porte entr'ouverte. Le martèlement de son pied gauche marque de l'impatience. Il s'adresse à un domestique qu'on ne voit pas.

LE ROI

Mais non, qu'il entre.

(Il revient au milieu de la scène, tournant le dos à la porte. Celle-ci livre passage à Gonzagues vers lequel le roi marche aussitôt.)

LE ROI

Voici bien de la politesse inutile, Gonzagues. Le temps est passé de demander audience. Sachez que la gentillesse me donne sur les nerfs.

(1) Voir *La Table Ronde* nº 43, *Eloge du pasticheur* : « ...C'est une reconstitution du crime où le juge d'instruction tient le rôle du coupable et agit à sa place avec une gaucherie de juge d'instruction et une bonne volonté d'instituteur. »

(2) Nous nous sommes imposé, comme règle de jeu, de n'avoir recours qu'à quatre personnages, l'un habillé strictement, l'autre vêtu d'un short, le troisième d'un uniforme de chevau-léger et la femme d'une robe blanche. Au cours de l'action doit intervenir une sirène de pompiers.

GONZAGUES

Je me considère toujours comme ministre, donc je vous prends toujours pour Roi. Et l'étiquette prévoit que les rois en exil...

LE ROI

Alors que je régnais, j'ai donné à l'étiquette la part qui lui était due. En ce temps-là, j'avais des soucis. Je n'ai plus droit qu'aux tracas. De quel nouveau tracas êtes-vous le porteur, monsieur le ministre?

GONZAGUES

Sire, j'ignore sur quoi vous vous basez pour croire que...

LE ROI

Je ne me base jamais, monsieur, mais je me fonde souvent sur votre mine basse pour vous deviner « porteur d'une information ». Ensuite, vous me la sortez, cette information, toujours plate comme une feuille de papier. Serait-elle explosion, cyclone, épidémie, ultimatum, vous l'aurait-on livrée en flammes, que vous me l'apporteriez bien nette. Apprise de votre bouche, la révolution qui m'a chassé avait la pâleur d'une conférence. Et mon abdication, traduite par votre plume, devenait le mode d'emploi d'une colle liquide. Vous utilisez les mots comme des semelles, en les aplatissant.

GONZAGUES

Cet accueil, sire, je ne pense pas l'avoir mérité.

LE ROI

Le mérite, à présent ! Sachez que, Dieu merci, le mérite n'est plus de notre ressort. Nous ne féliciterons plus de rosières, d'inventeur ni de pépiniériste. Nous sommes déchus.

Le téléphone sonne, il le décroche.

LE ROI

Allo?... Cela dépend... Je dis : cela dépend de ce que vous souhaitez obtenir... Vous me demandez si c'est de l'huile d'olive ou de l'huile de noix qu'il convient de verser dans le jaune d'œuf : cela dépend des fins auxquelles vous aspirez... Non, mademoiselle, je n'ai pas commandé au coiffeur un masque de beauté... Non mademoiselle, je ne suis pas Mrs. Barclay, je ne suis pas même une dame... Il y a de quoi... Vous vous excusez, et je vous réponds : il y a de quoi.

(Il raccroche et va lentement s'asseoir, les mains tremblantes.)

GONZAGUES

C'était une erreur.

LE ROI

Comme vous dites. Une erreur. Ce mot sec. D'aventure un ministre ou un chambellan se trompait ; il me demandait alors de pardonner sa méprise, sa confusion. Mais qu'on me dérange avec la brutalité d'une gifle, qu'on me siffle comme un animal domestique, qu'on me déchire les oreilles, et que cette théorie d'insultes ait pour cause les caprices d'une pécore conjugués avec le zèle d'une manucure et la nonchalance d'une standardiste, ce n'est qu'une erreur à propos de laquelle on me lâche un « Oh ! pardon » bien bref, presque choqué, comme si c'était moi qui avais montré mon derrière. Oui, nous sommes déchus. C'est tout ce que j'ai perdu, mais c'était un Himalaya, qu'on me protégeât contre les erreurs... *(Il se lève et fait quelques pas)* et contre les questions. Voici que les journalistes me traitent comme une poule. Hier, l'on m'a demandé mes rêves.

GONZAGUES

C'était, paraît-il, scientifique. J'avais promis à l'enquêteuse que vous lui répondriez.

LE ROI

C'est bien votre tort que d'avoir promis. Cela signifie que vous m'imaginiez livrant à cette boutiquière américaine baptisée science par votre opportunisme les rêves d'un roi chassé par une révolution, ces précieux rêves qui, paraît-il, manquaient à leur répertoire. Quelle hideur ! Ah ! j'enrage ! me voici la cible des erreurs, le butin des psychanalystes, me voici un homme blanc, adulte et civilisé.

GONZAGUES

L'opinion américaine est importante.

LE ROI

Je me suis ennuyé, j'ai félicité, j'ai flétri et j'ai raccommodé tant que ma couronne m'a fait tenir pour important un certain nombre d'actes fâcheux. Maintenant je porte un chapeau Sools, comme tout le monde.

GONZAGUES

Vous en portiez un quand vous étiez roi. Jamais vous ne fûtes vêtu aussi bizarrement qu'aujourd'hui.

LE ROI

Bizarrement ! Ne vous permettez pas trop d'adverbes,

s.v.p. Toujours vous eûtes l'adverbe facile et répugnant. Je vous entends encore, il y a de cela un an, me conseiller de signer cette maudite convention collective, quitte, par la suite *(Il l'imite)* à « l'aménager progressivement ». Progressivement ! C'est un terme militaire : l'occupation du terrain aura lieu progressivement, par bonds courts et réguliers. Dans votre bouche, cela devenait le cheminement chafouin d'un coléoptère besognant pour regagner, ni vu ni connu, le trou familial d'où l'a chassé l'urine d'une promeneuse. Alors, notez une fois pour toutes que « bizarrement » ne sied pas dans une opinion portée sur mon vêtement. A vue de nez, cet uniforme est à ma taille, Gonzagues, puisqu'il a été fait sur mesure au lendemain de mon sacre et que, grâce à la Sainte Trinité, je n'ai pas engraissé depuis.

GONZAGUES, *narquois.*

Oh ! bien sûr, ce ne saurait être un uniforme pour rire puisqu'il tient lieu de squelette dans votre famille.

LE ROI

Surveillez-vous, Gonzagues. Je ne tolérerai de votre part aucune raillerie, même imperceptible, sur ce chapitre. Je ne sais rien de plus involontairement grand que ces caricatures anglaises représentant mon aïeul Dabo entre son squelette et son fou, occupé, tout en caressant les seins de sa favorite avec le pied, à lire un traité de vénerie en latin, ce qui entre parenthèses s'appelle vivre. C'est Dabo qui a compris que si la mort est un squelette pour le vulgaire, elle tient pour un roi dans les hardes de chevau-léger sous lesquelles il dut fuir pour échapper à la révolte des Nervos. Quand son fils remonta sur le trône, il fit pendre auprès de lui cet uniforme. Depuis lors, au lendemain de notre sacre, nous en avons commandé un à notre mesure. Je n'ai eu qu'à endosser le mien en quittant le palais pour me savoir mort.

GONZAGUES

Façon de parler.

LE ROI

Vous poussez jusqu'au génie l'art des expressions avilissantes. Une façon de parler, une façon d'agir, une façon... Je hais le mot façon. Il n'y a pas de façon, mais des paroles, des décisions, des actes. Ah ! pourquoi êtes-vous venu ce matin me donner encore de l'humeur ! Je m'irrite moi-même et n'ai pas besoin des autres pour cela. Sortez. C'est le privilège royal que je m'opiniâtrerai à conserver, celui qui consiste à renvoyer quelqu'un sans trouver de prétexte, sans invoquer

douloureusement des travaux urgents, une visite au dentiste, un importun à recevoir. Sortez parce que je vous ai assez vu.

GONZAGUES

Sire, je m'esquive, mais...

LE ROI

Je n'ai jamais obligé personne à la bassesse. Je vous ordonne de sortir, je ne vous suggère pas de vous esquiver. On s'esquive quand on est un ver ou un papillon. Mais quand on se tient debout, on s'en va. Et quand on s'en va, on ne dit pas « mais ». On s'en va, ou l'on demeure. Il n'y a pas de mais. Le mais n'existe pas dans la nature. *(Brusquement las.)* Allez donc boire un verre d'eau à la source, Gonzagues, nous sommes dans une station thermale. Et ne remettez pas les pieds ici de la journée. J'étais de bonne humeur et vous m'avez azoté le sang. Avant d'avoir ouvert la bouche, vous me donniez déjà sur les nerfs rien que par votre air de chien qui a fait un mauvais coup.

(Gonzagues se rapproche de la porte à reculons. Le roi l'a suivi, ouvre lui-même le battant pour le chasser plus vite.)

LE ROI

Au fait, vous n'aviez rien à m'annoncer. Je me serai trompé. Ainsi se comportent parfois certains chiens qui comme vous font une entrée sournoise, la queue entre les jambes, la paupière coupable à seule fin de passer pour tel et de connaître les étrivières sans que personne ait jamais compris le plaisir qu'ils y prenaient. Il y en a qui vont jusqu'à gratter le tapis avec leurs pattes de derrière comme pour empoudrer un excrément. On les cravache et l'on s'aperçoit que l'excrément était imaginaire. Votre excrément était donc imaginaire, Gonzagues et vous n'aviez aucune nouvelle à me communiquer relative, comme je le redoutais, au théâtre des opérations civiles ou aux dispositions des puissances étrangères. Dieu soit loué et bonsoir.

(Gonzagues s'accroche imperceptiblement sur le seuil de la porte. Le roi l'examine silencieusement puis, cessant de le pousser dehors, prend vivement du champ vers le milieu de la scène.)

LE ROI

Ce n'était pas un excrément pour rire. *(Avec colère.)* Eh bien ! sortez-la, votre nouvelle !

GONZAGUES

S'il le faut, j'attendrai cet après-midi. Ma nouvelle requiert l'attention d'un souverain calme.

LE ROI

Ma dureté envers vous vous égare. Je peux vous insulter sans quitter mon état normal, en restant frais et dispos comme je me trouve précisément en cette minute. Parlez.

GONZAGUES

Aucune assemblée n'a le droit de prononcer la déchéance d'un souverain de droit divin. Vous seul en avez le pouvoir. Vous en prenez le chemin. Votre colère à propos d'une erreur téléphonique a commencé de m'inquiéter. Au palais, si une standardiste s'était trompée, vous en auriez ri et auriez obligé vos familiers à en rire encore plus longtemps. Vous exigiez qu'on entretînt votre uniforme de chevau-léger et vous l'exigiez en riant. En ce temps-là, les caricatures de votre ancêtre Dabo vous amusaient. Vous ne me repreniez jamais sur mes adverbes. S'ils vous touchent désormais, c'est que vous vous déclarez vous-même vulnérable.

LE ROI

Vous ne garderiez pas pour vous une nouvelle importante sans forfaiture, Gonzagues. Passez-moi vos griefs et courez au fait. Et n'appréhendez pas de m'émouvoir, je suis indifférent.

GONZAGUES

Sire, mieux vaudrait remettre.

LE ROI

Ah ! ne barguignez pas plus. Je suis indifférent, mais un indifférent est toujours impatient parce qu'il s'attend à tout. La nouvelle ! C'est un ordre !

GONZAGUES

Alminas a passé la frontière, il est ici.

(Un silence.)

LE ROI

Quelle honte ! Alminas ! Le chef improvisé des guérilleros, de mes partisans qui en dépit de tout, même de mon départ, combattaient le nouveau régime avec des armes de fortune et des cris de guerre illégaux, Alminas s'est enfui à son tour ! Comme une défroque, il a laissé tombé la cause qui eût dû

lui être sacrée non parce qu'elle était celle de son roi, mais parce qu'il l'avait endossée volontairement. Taisez-vous! Cette déception, qu'on me la laisse savourer à loisir. J'en aime le parfum comme celui de ces œillets de dune qu'on cueille devant le dernier poste frontière. J'adore qu'on me trahisse! Je raffole qu'on m'abandonne! Cela me débarrasse et me soulage. Je suis ainsi fait qu'un homme intègre, du genre fidèle et héroïque, me fatigue parce qu'il m'attache à lui. Je respectais Alminas. De ma part, vous voudrez bien le remercier de m'avoir délivré de cette peine.

(Il se promène de long en large puis se fixe, le corps arqué vers Gonzagues.)

LE ROI

Vous jouissez de me porter ce coup. Vous n'en êtes pas l'auteur, mais le rôle de messager suffit à votre gloire, tout de même que le faire-part bordé de noir suffit au facteur pour se donner l'air intéressant. Vous auriez pu me fixer tout de suite. Vous vous êtes amusé silencieusement de mes éclats sachant que d'une phrase, quand l'envie vous en viendrait, vous briseriez ma voix et transformeriez mon visage plus complètement qu'un masque d'huile et de jaune d'œuf.

GONZAGUES

Vous ne me laissez pas parler.

LE ROI

On n'a jamais empêché de parler que ceux qui voulaient se taire et tourner autour du pot avec une gourmandise de vieillard. Je dis qu'il est injuste que le plus vil puisse nous faire du mal simplement parce qu'il sait quelque chose que nous ne savons pas encore. Vous vous êtes égayé de mes petites rages à propos d'une erreur téléphonique alors que vous teniez dans votre musette, bien chaud, de quoi me tirer de vrais gémissements.

GONZAGUES

J'admire l'iniquité avec laquelle vous m'adressez des projectiles destinés à Alminas. Hier encore, vous étiez pourtant clément et humain.

LE ROI

Ne le suis-je pas toujours, humain? De loin, suis-je prenable pour une punaise des bois, un rongeur ou un alligator? Ma station verticale, mon angle facial, ne proclament-ils pas toujours que je suis un homme? Que me chantez-vous avec votre humain! Sont-ce déjà les journaux français qui

vous ont passé leur honteuse maladie? *(Du plat de la main, il sabre un tas de publications sur la table.)* Leurs titres seuls me donnent de la courbature. « L'homme contre l'humain. » « De l'homo faber à l'homo » humain. Et celui-ci encore, tenez ; « le problème des Russes fiancées aux G. I. doit trouver une solution humaine. » Cela vous manquait, mon bel ami, ce ronronnement humain.

GONZAGUES

Votre Majesté joue déloyalement avec les mots. Si j'ai osé lui rappeler sa clémence de naguère c'est que, par accident, je me souvenais tout à coup de notre retour de Portugal, il y a dix ans, l'année du sacre.

LE ROI

Que diable allez-vous me raconter. Je n'aime pas les souvenirs des autres.

GONZAGUES

Notre voiture gravissait le col d'Amadis. Grâce à votre bonne vue...

LE ROI

Même à dix-huit ans, où l'on en aurait des excuses, je n'ai jamais eu la vue particulièrement bonne. C'est un défaut de curieux. Je ne le suis pas. Même, un vaste horizon me frappe et m'invite à me regarder les mains, me repoussant davantage encore qu'un trou de serrure parce qu'il ne se défend pas.

GONZAGUES

Votre Majesté aperçut...

LE ROI

Je n'aperçois pas, monsieur, ni ne m'esquive, je vois.

GONZAGUES

Vous vîtes un couple d'isards qui, épouvanté, par l'irruption de notre automobile, s'était jeté sur une paroi apparemment verticale risquant de se rompre les jambes à chaque saut. Vous ordonnâtes au chauffeur d'arrêter. La route ne permettait pas de virer. Alors vous fîtes reculer la voiture, malgré le glissement funeste de la neige. Apaisé par notre retraite, le couple regagna son sentier, tempe contre tempe, et vous nous prîtes les mains à tous, tant vous étiez joyeux.

LE ROI

Tout homme a des points de moindre résistance, comme les digues, et votre abjecte adresse consiste à les trouver. Vous

m'avez raconté ce qu'il fallait pour que monte le sang à la blessure creusée par Alminas. Car cette nuit, j'ai rêvé des deux isards. Nous étions dans la même voiture, et ils se jetaient au même abîme. Alors, j'ordonnai au chauffeur d'accélérer et de klaxonner. Mon rêve ne fut plus que le chant horripilant du klaxon et les débris des deux isards ricochant sur les rochers. Je riais et donnais des bourrades au chauffeur. Il y a mieux : en m'éveillant, j'eus regret non pas de mon rêve, mais de mon geste de petite infante d'il y a dix ans. Puis j'eus tout de même regret de ce manque de regret et j'appris de même coup que la petite infante était morte, comme ce gros homme Crédit que l'on voit dessiné dans les boutiques de village, tué par les mauvais payeurs.

GONZAGUES

Sire, dans un instant, vous me reprocherez encore de ne pas avoir parlé assez vite. Me laisserez-vous le loisir de vous expliquer pourquoi Alminas est ici?

LE ROI

Parce qu'il s'est brusquement rappelé une fiancée, une enfant naturelle ou une vieille mère, des devoirs en un mot, et qu'il n'était pas dans ses moyens de risquer sa vie pour son plaisir. Passez-moi les détails. Je ne le recevrai pas. Mais donnez-lui le bonjour de ma part et une décoration dont la couleur s'assortisse bien à sa cravate.

GONZAGUES

Alminas n'est ici que pour quelques heures.

LE ROI

Tant mieux.

GONZAGUES

Avant la nuit, il repartira pour Alicastre par la voie des airs. Il poursuit la lutte.

LE ROI

Alminas demeure ! Et vous me laissiez m'égarer, suspendre à jamais le visage de cet homme aux fourches patibulaires. Désormais ses traits me gêneront parce que, quelques minutes, ils auront figuré pour moi la désertion.

GONZAGUES

Si je n'ai pas osé tout de go corriger la hâte de votre jugement, c'est que vous vous déclariez satisfait, soulagé, tel a été votre mot.

LE ROI

Il est indigne de prendre un homme au mot. Si on le hait, on le prend à la gorge, mais pas au mot.

GONZAGUES

Devais-je deviner que c'était une façon de parler?

LE ROI

Petit malin, tout frétillant de me rappeler que j'ai condamné cette expression et que je légitime cependant par elle ma colère. Ai-je prétendu ne jamais me contredire? Ne faites pas attendre Alminas davantage.

GONZAGUES

Je dois d'abord vous apprendre ses intentions : il veut vous ramener.

LE ROI

Un bivouac nocturne ! L'amitié de ces braves qui ont érigé mon profil en principe ! Ils m'offrent la pleine angoisse, la nuit trop blanche, l'inquiétude des larges carrefours que les grenades déchirent tout à coup de leurs petits ongles rouges !

SCÈNE II

Les mêmes. Alminas.

Le roi a été interrompu par le bruit de la porte et cette porte s'est ouverte devant Alminas, vêtu d'un short.

ALMINAS

Non Majesté, une grenade explose avec l'hésitante discrétion d'un taureau foudroyé.

GONZAGUES

Quelle inconvenance ! Vous entrez ici tout bonnement, ma parole !

LE ROI

Que voulez-vous, baron Alminas?

ALMINAS

Vous le savez.

GONZAGUES

Sa Majesté le sait en effet et m'autorise à vous transmettre sa réponse. Elle regrette de ne pouvoir se rendre à votre invitation. Dans les circonstances présentes, les intérêts de la Couronne s'opposent à un retour secret en Alicastre.

(Alminas, négligeant Gonzagues, s'approche à grands pas du roi et s'arrête militairement devant lui, silencieux.)

GONZAGUES

Sa Majesté est de cœur avec vous et vos généreux volontaires, mais elle a une partie plus importante à jouer sur l'échiquier international.

ALMINAS

Vîtes-vous jamais pratiquer les échecs en plein air, sire? La raison en est que le vent dérangerait les menus artifices de calculs et que la pluie détremperait le damier comme la chevelure des joueurs.

LE ROI

Merci, Alminas. Je veux jouer en plein vent et brutalement, avec des pions qui explosent. Je vous suis.

GONZAGUES, *à Alminas.*

N'en croyez rien, capitaine, Sa Majesté daigne seulement badiner. *(Au roi.)* C'est mes pions à moi qui explosent. Alminas essaie de vous entraîner dans une partie de campagne, avec friture et canotage à l'appui, qui est indigne de vous. On y construirait des cabanes, comme dans la comtesse de Ségur, et on se cacherait dans les ravins, comme dans l' « Ile au Trésor ». Mes pions explosent plus vrai, sans fanfare et sans qu'on le devine au visage des joueurs. En une semaine, combien de fois le capitaine baron Alminas a-t-il frôlé sa perte?

ALMINAS

Il ne me manquait qu'un livre pour en tenir la comptabilité.

GONZAGUES

L'avion que j'ai pris à Londres avait été saboté. A Palerme, un faussaire a imité mon écriture aux fins de me compromettre dans l'affaire des Cardinaux. Et sur les Boulevards, à Paris, j'ai évité tout juste d'être compromis dans une affaire de mœurs. Le jeu du baron Alminas est peut-être plus ensoleillé, mais c'est le mien qui est terrible.

ALMINAS

On y engraisse, au vôtre. Il est sinistre. Vous luttez, mais vous luttez par métier, comme un piston.

GONZAGUES

Parce que le courage m'est naturel. Vous cherchez le risque, vous, je le supporte. Il y a de la vaillance vraie dans l'acrobatie du charpentier qui s'accroche à la flèche de la cathédrale parce qu'on le paie à cet effet. Je n'en reconnais pas au dadais qui essaie de se faire une personnalité en pratiquant l'alpinisme. Le premier s'expose bravement malgré le risque, l'autre à cause du risque, en freluquet, qui a le nerf niais et jouit de sa peur. S'il n'y avait aucun danger à tenir le maquis, Alminas, y seriez-vous? Moi, je sers la cause royale bien qu'il y ait du danger à la servir, mais je la servirais aussi s'il n'y en avait pas.

LE ROI

Je ne suis pas content de vous, messieurs. Avec vos parlements vous rompez mes élans. *(Sonnerie du téléphone.)* Répondez, baron Alminas. Répondez que je suis là, mais que je n'y suis pour personne.

ALMINAS

Allo? Oui?... Du sucre en poudre?... Du soufre en poudre ! Sucre ou soufre, drôle d'idée d'en jeter dans du jaune d'œuf... Non, je ne suis pas Mrs. Barclay... Bien sûr : je ne demande qu'à vous pardonner, mon petit loup... Je suis plus aimable que le monsieur de tout à l'heure? Parce que vous vous étiez déjà trompée? C'est une spécialité charmante. Vous me raconterez ça tout à l'heure... Bien sûr, dès que je suis libre, je descends vous voir chez le coiffeur. Le pardon des offenses n'est pas valable au téléphone... Mais si ! Pour le moment je suis occupé à nager dans le sublime, à peine émergé je cours vérifier si votre petite gueule est telle que je la vois, faraude et voluptueuse. A tout de suite, mon chou. *(Il raccroche et s'adresse sans gêne au roi.)* Excusez-moi, sire, mais je repars bientôt et j'avais trois objectifs : vous ramener, prendre un bain chaud et m'offrir une mignonne.

GONZAGUES

C'est assuré pour le bain chaud et bien engagé pour la mignonne. Sa Majesté fait des vœux pour que vous exploitiez heureusement cette erreur téléphonique. Les deux coiffeuses sont très bien faites, vous ne vous ennuierez pas. Ensuite, regagnez seul et sans encombre vos courageux

compagnons. Sa Majesté, elle, abomine les erreurs ; il y va de sa dignité de ne point risquer au sein de vos cohortes que, par erreur, on lui tape sur le ventre.

ALMINAS

Est-ce vrai, sire?

LE ROI

Il est vrai que je hais les méprises et les familiarités. Je me suis travaillé toute ma vie à rire d'accidents si peu graves mais n'ai jamais obtenu sur moi qu'un triomphe incomplet. Quoique je vous admire, Alminas, de savoir faire d'une erreur une vérité et d'un coup de téléphone aveugle un rendez-vous galant. Je suppose que c'est ainsi que l'on réussit. Seulement, capitaine-baron, je suis né sur le trône et la première idée que l'on m'a inculquée c'est que je n'avais pas à réussir du moment où l'accouchement royal était lui réussi. Par nature, j'eusse désiré avec fureur de me singulariser dans quelque genre que ce fût ; ma naissance s'en était chargée. Hasardeux dans l'âme, j'aurais peut-être eu le goût de profiter des méprises ; ce n'eût pas été convenable dans ma position. Je n'ai eu le droit de m'intéresser qu'à mes erreurs de roi, qui m'ont d'ailleurs conduit en exil. Lorsqu'on ne peut réparer ses erreurs, on les divinise ; on se fait un dogme de ses torts et l'on se croirait apostat de renoncer au culte de ses iniquités. Certes, le passage d'Alicastre à l'exil eût pu produire en moi une fructueuse révolution. Mais c'eût été faire trop d'honneur à la révolution d'Alicastre. Je ne m'amenderai point. Vous repartirez seul. Il y a plus de gravité à languir banni qu'à reconquérir son royaume en se colletant encore avec les erreurs. Prenez votre bain. Prenez votre jeune personne, et retournez en Alicastre pour y errer à ma place.

ALMINAS

Des hommes, là-bas, sur mon ordre, meurent pour votre gloire. Je suis donc trop intéressé à vous estimer pour soupçonner de la crainte dans votre refus.

GONZAGUES

Quand on s'adresse au roi...

ALMINAS

Je ne m'appelle pas « on ».

LE ROI

Cela suffit, capitaine. Sachez que si je ne vous escorte pas, la crainte de la mort n'y est pour rien. Un roi doit fixer

une fois pour toutes son personnage. Si Louis XIV avait eu des accès d'avarice, Charles X des éclairs d'intelligence, Pedro IV des sursauts d'énergie, les historiens ne s'y retrouveraient plus. J'ai pris le masque de l'exilé et j'y persisterai par honneur et par paresse.

SCÈNE III

Les mêmes. Rincora.

Par une porte latérale entre Rincora drapée dans une robe d'intérieur blanche. Elle sort de la salle de bains. Elle se tapote les joues avec une serviette, puis se massera les mains, etc.

RINCORA

Voici le grand mot lâché. Enfin, vous aurez avoué, Ferdinand. L'avez-vous assez longtemps niée cette paresse que je vous reprochais !

LE ROI

Madame, il n'est pas loyal d'user des confidences d'un homme. Je vous abandonne une arme dont la poignée est encore chaude de ma paume. Ce n'est pas beau à vous de m'en frapper.

RINCORA

Serait-il beau de faire cadeau d'une arme en spéculant sur le don pour empêcher celui qui la reçoit de s'en servir? Lâche qui croisez les bras en espérant que, parce que vous les croisez, dédaigneux de toute défense, on n'osera pas vous percer. Eh ! je vous perce, moi.

GONZAGUES

Madame, l'unique objet de notre entretien ne vous concernant pas, ne pourriez-vous en attendre le terme dans votre appartement?

RINCORA, *au roi.*

De cet entretien j'ai assez entendu pour juger que vous devez raccompagner le baron Alminas sur notre terre.

LE ROI

Madame, je vous ai choisie parce que je vous trouvais bien : ni homme, ni minaudière. Or, la balance penche. Si

vous vous montrez par trop spadassin, j'en viendrai à me demander pourquoi un spadassin prétend dormir à mes côtés.

RINCORA

Vous me préféreriez en midinette?

LE ROI

Votre belliqueuse excitation est d'une midinette. Vous attendez que je coure aux créneaux, un panache joliment campé sur l'oreille. Je jetterais des mots historiques et mon dernier soupir serait d'une espièglerie sublime. Tenez, ce qui me dégoûterait de la guerre c'est l'agitation où elle met les femmes, ivres de s'habiller en infirmières pour donner des lavements. Elles se collent toutes dans la tête que les hordes ennemies foncent pour les posséder et que leurs chers petits poilus combattent à seule fin de protéger leurs ventres. De ce jeu de grands garçons elles vous font une répugnante empoignade passionnelle. Lorsqu'on les entend dire d'un héros : « Ah ! celui-là, quel chic type, il a été d'un crâne ! » on a l'envie d'être lâche le restant de ses jours.

RINCORA

Il est vrai qu'en déduisant votre lâcheté de la durée de cet entretien je me suis sentie transir et brûler. Pour la première fois de ma vie j'aurais voulu être homme et être vous pour répondre au baron : courons au feu !

(Dehors, le pin-pon des pompiers.)

GONZAGUES, *prêtant l'oreille avec affectation.*

Laissez courir au feu ceux dont c'est la fonction, madame. Vous vous êtes mise à la place de Sa Majesté, souffrez que je me mette à la vôtre. Si j'étais vous, je m'occuperais d'un ouvroir. J'ai besoin de donner l'assurance à la presse étrangère que Rincora, princesse d'Albarazin, qui a suivi le roi en exil, se consacre à ses œuvres avec la discrète passion pour les humbles qu'on lui connaît. Employez donc votre exaltation, Altesse, à vous trouver une spécialité point trop dégoûtante : les enfants arriérés, par exemple. Cela plaira au grand public.

RINCORA

D'abord, les vitres du palais ont éclaté. Une odeur de caramel s'est répandue ensuite. J'ai joint les mains pour remercier la Madone, croyant que le peuple, après avoir fouetté publiquement le Premier ministre Gonzagues, l'avait

arrosé de pétrole et y avait mis le feu. C'eût été trop bien.

(Alminas éclate de rire. Gonzagues ne bouge qu'en entendant sonner le téléphone. Déjà Rincora s'est emparée de l'appareil.)

RINCORA

C'est en effet de l'huile d'olive que l'on conseille pour les masques de beauté, mademoiselle, mais je n'en ai pas commandé... Eh bien ! vous devriez faire attention : en voilà des façons de déranger les gens par erreur... Comment exprès !... A qui vous avez parlé il y a un quart d'heure? Mais au roi d'Alicastre, ma petite.

(Elle raccroche. Elle est tout ce qu'il y a de furieuse.)

RINCORA

C'est un peu fort ! Elle a crié : « Chic, c'est le roi qui me fait du gringue ! » Vous courtisez cette fille?

LE ROI

Je n'ai même pas demandé à cette ennuyeuse petite créature le sexe auquel elle appartenait.

RINCORA, *entendue.*

Tout s'explique. Vous ne voulez pas rentrer en Alicastre courir vos chances les armes à la main parce que c'est tellement plus agréable de « faire du gringue » à une quelconque donzelle tout épatée par votre couronne de carton.

ALMINAS

Madame, un malentendu greffé sur une méprise, c'est trop d'erreurs. Le soupirant de la petite créature téléphonique n'est autre que votre serviteur.

GONZAGUES

Constatez donc, madame, que vous n'êtes pas dans votre assiette naturelle. Pénétrée d'une douleur excusable, étonnée par plusieurs changements subits, excédée de rage, vous soupirez à faux et conseillez à rebours. Avant que Sa Majesté renvoie le baron en Alicastre, permettez que nous échangions encore quelques mots avec lui et sans vous.

RINCORA

Vous oseriez haranguer le baron avant qu'il retourne au champ d'honneur ! Pleutres qui échangez des mots contre du sang !

LE ROI

Voilà qui est bien, madame, allez-vous-en. Et n'évoquez pas aussi aisément le sang. Je sais que les lois de votre nature vous ont familiarisée avec ce liquide, mais chez l'homme, lorsqu'il coule, il risque d'être mortel. Obéissez. Retournez transir et brûler dans votre appartement. N'oubliez pas de pleurer si l'envie vous en vient ou encore de vous faire tirer les cartes par une de vos femmes.

RINCORA

On se fait tirer les cartes tant qu'on se donne un avenir.

LE ROI

Un avenir? Ma foi, je vous voyais assez banale, madame, pour en avoir un comme tout le monde.

RINCORA

Il ne me reste qu'un destin. Vous croyez peut-être, sire, qu'épouse morganatique je vais profiter de votre abaissement pour passer épouse légitime ; et qu'épouse légitime j'apprendrai à jouer au golf et à tenir ma langue. Oubliez-vous que nous sommes cousins? Je descends de Dabo par un chemin plus direct que le vôtre. Cette couronne, présentez-la s'il vous plaît aux lapidaires européens pour qu'ils l'évaluent. Moi, j'irai la défendre sur les chemins d'Alicastre en compagnie du baron Alminas, s'il veut de moi.

LE ROI

Charmant tableau. Vous voulez jouer les cavalières du ranch, il paraît. Vous me touchez madame par tant de docilité aux prescriptions les plus stupides de votre époque. Je vous imagine déjà, un pistolet à la ceinture, et criant « hardi les gars ! » Quand nous jouions la comédie, au palais, j'avais déjà dénoncé chez vous ce goût pour les emplois impudiques.

RINCORA

J'irai défendre la dynastie avec le baron Alminas s'il veut de moi.

LE ROI, *rêveur.*

Je vous vois également, Rincora, en train de vous faire engrosser dans un taillis. Une façon comme une autre de préserver la dynastie. Et cela ranimerait le cœur du partisan mieux que le Vin chaud du Soldat. Les épopées féminines se terminent en général dans des mains féminines, celles d'une sage-femme. Votre sexe, croyez-moi, n'a pas été formé par

le ciel pour courir sus à l'ennemi. Comment vous croire invulnérables alors que vous portez en naissant dans la profondeur de vos entrailles la blessure exacte que l'on vous fera quinze ou vingt ans plus tard. Ignorez-vous que si les hommes s'effacent à votre propos devant une porte c'est en souvenir du traitement incroyable qu'ils sont tenus de vous infliger au lit. Ils tiennent tout en même temps à s'en excuser et vous relever à leurs propres yeux par ce protocole. Malheur à celles qui renoncent au bénéfice de ce respect bien calculé. Un coup de vent suffit pour les trousser et qu'on éclate de rire.

RINCORA

J'apprécie votre fraîcheur, Ferdinand. C'est de ce regard-là que les petits garçons toisent les filles. *(A Alminas.)* Ne craignez pour moi ni les balles ni les hommes, capitaine, et partons.

GONZAGUES

J'admire que le capitaine et la princesse militent pour le roi sans se préoccuper de ses ordres. Peut-être serait-il temps, Sire, que vous le leur fassiez sentir. Vous n'avez montré jusqu'ici que de la lassitude et de l'ironie. Fatiguez-vous un peu de cette lassitude et moquez-vous de cette ironie. Je voudrais vous parler en particulier.

(Le roi hésite, puis désigne la pièce voisine à Rincora et à Alminas, qui sortent.)

SCÈNE IV

Le roi. Gonzagues.

GONZAGUES

Alminas est ambitieux.

LE ROI

C'est là un sort commun à presque tous les gens qui ne sont pas nés rois.

GONZAGUES

La princesse Rincora flatte de grands desseins.

LE ROI

Les grands desseins sont le propre de ceux qui sont nés un tout petit peu trop bas pour les réaliser.

GONZAGUES

A eux deux, ils forment un nombre entier. Alminas apporte ses troupes, sa chance, et la princesse son nom. Ne révélerait-elle pas son mariage morganatique qu'elle n'en est pas moins princesse du sang. Elle dispose d'une odeur de légalité qui manque à l'aventurier Alminas. Pour l'opinion, ils sont plus que vous et moi.

LE ROI

Allons donc ! Vous ne voulez pas dire qu'ils ont partie liée?

GONZAGUES

Qui a dit ça?

LE ROI

Vous.

GONZAGUES

Moi? Je soutiens simplement qu'ils trouveraient un grand avantage à s'associer. Pourtant, l'histoire connaît des cas où ne se sont pas fatalement produites des alliances aussi naturelles.

LE ROI

Rincora m'a toujours témoigné les signes extérieurs et intérieurs de l'amour. Vous appelleriez naturelle sa trahison?

GONZAGUES

Chaque métier a son étalon. Les joailliers se servent d'une pierre idéale, blanc bleu, pure à la loupe, pour estimer les autres. Eh bien ! la princesse Rincora vous abandonnant ici, conquérant la régence d'Alicastre grâce à un Alminas qui deviendrait premier ministre, pourrait servir de pierre de touche à n'importe quel diplomate.

LE ROI

Vous ne réussirez pas à me mettre en émoi, mon bel ami. Elle a un maintien et un visage à me donner sur les nerfs et non à me trahir.

GONZAGUES

C'est les événements qui trahissent, et non les gens. Sans doute n'y pense-t-elle pas elle-même en cet instant. Elle veut la bagarre, cette petite princesse. Vous ne la voulez pas. Elle se sacrifie pour vous remplacer. Elle est en train de s'imaginer vous accueillant dans votre capitale sous un dais de fleurs. Mais un jour, ce dais, supposez qu'on le tende pour elle? Elle ne renoncera pas pour autant à vous voir remonter

sur le trône. Les événements ne font pas de sauts, ils s'enchaînent. D'abord votre retour en Alicastre sera prématuré, ensuite, provisoirement inopportun, enfin, dangereux pour votre sécurité. Mais elle ne vous supprimera votre pension que dans dix ou douze ans.

LE ROI

C'est votre procédé ordinaire que de me brouiller la vue et me rompre les tempes jusqu'à ce que je vous donne carte blanche. Vous connaissez les ruses de mon caractère et ce goût trop vif que j'ai toujours éprouvé à chercher des intentions perfides dans ceux qui m'entourent. Mais là, vous y allez un peu gros.

GONZAGUES

Alminas en est encore à s'amuser. Donnez-lui un mois pour apprendre qu'en s'amusant l'on gagne des honneurs, des hôtels et des écuries aussi vite qu'en se faisant contrainte. Alors, l'imagination lui viendra et notre conversation d'aujourd'hui s'appellera, dans ses discours, votre abdication d'Aix-les-Bains.

LE ROI

L'exil a une vertu énervante qui conduit l'âme à tous les sentiments mous, tels le regret ou la tristesse. J'avais bonne mine à m'anémier dans la compagnie d'un ministre zélé, d'une femme fidèle et d'un partisan héroïque en visite. Cette lumière niaise se dissipe comme un brouillard. Me voici dupé, menacé, et qui respire enfin.

GONZAGUES

Vous me savez gré de vous distraire comme un feuilleton, mais vous ne me croyez pas?

LE ROI

Pourquoi vous croire et ne pas croire la princesse? Hier soir, elle m'a entrepris sur vous comme vous m'entreprenez sur elle. Les rois et les maris sont mieux renseignés qu'on n'imagine. Elle m'a remis copie d'une prétendue correspondance que vous auriez entretenue avec le gouvernement provisoire.

GONZAGUES

Et que j'entretiens encore.

LE ROI, *avec rage.*

Ah! vous avouez! *(Très las.)* Moi qui avais écouté la princesse en riant!

GONZAGUES

Cette correspondance...

LE ROI

J'apprécie cette odeur d'impureté. Je l'attendais. Je me persuadais même que si je ne la humais pas encore, c'est que mes narines étaient serrées par la colère de l'exil. Un peuple m'a chassé. Après cela, il était dans l'ordre que les uns et les autres vous fassiez votre petite cuisine.

GONZAGUES

La fonction d'un ministre est de négocier. Il y a dans le gouvernement provisoire d'Alicastre des groupes qui ont cédé à la révolution, non pas séduits, mais violentés. Il y aussi des hommes que cette révolution a fait grands, qui demandent seulement à le rester. Mon rôle est de leur garantir que votre retour ne signifie pas leur perte, mais leur consécration dans des dignités de hasard auxquelles ils n'osent pas encore croire.

LE ROI

Et alors? Vous oubliez les événements... N'aimez-vous pas le pouvoir, Gonzagues?

GONZAGUES

Je l'aime avec une folie contenue qui alimente tous mes gestes et m'endort chaque soir. Mais j'aime l'exercer à travers vous.

LE ROI

Les événements, les événements, vous ne faites pas assez confiance aux événements, Gonzagues. Bien sûr, aujourd'hui Rincora ne se veut audacieuse qu'en ma faveur, Alminas ne s'espère glorieux qu'en mon nom, et c'est pour mon gosier que vous accommodez votre petit miroton. Vous m'avez fort bien montré les dangers qu'on court à n'être plus qu'un symbole. La trahison, vous la portez dans votre serviette comme la princesse dans son giron et Alminas dans sa poche-revolver. *(Il a un cri sincère.)* Ah ! vous me faites mal, tous ! *(Lourdement.)* Et je vois que je ne m'en tirerai pas en poussant une plainte. Il faut que je choisisse entre vous. Privilège des rois, je ne jugerai point sur pièces, il n'y en a pas, je choisirai le traître comme on choisit un chat dans une portée et qu'on ne s'y connaît pas spécialement en chats. Il n'est que midi et pourtant le moment est déjà passé où je pouvais vous proposer à tous trois de vous mettre à table et de renvoyer

les grandes décisions au dessert. L'arène est fermée autour de nous comme une alliance. Si par une seule décision de la volonté l'on pouvait s'empêcher de respirer et mourir, je m'empêcherais de respirer.

SCÈNE V

Le roi, Gonzagues, puis Rincora et Alminas.
(Sur un geste du roi, Gonzagues rouvre la porte. Rincora rentre, suivie d'Alminas.)

RINCORA

Ah ! tout de même ! On s'ennuyait là dedans ! Il fait très sombre dans ce cabinet de toilette avec les vitres dépolies.
(Le roi éclate de rire.)
Qu'est-ce qui vous prend?

LE ROI

L'obscurité de votre séjour m'a fait penser à celle du toril. Je vous ai imaginée, Rincora, débouchant ici comme le taureau, butant contre la lumière, puis accomplissant le tour de la pièce au trot. Si j'ai ri, c'est que la chose parodiait la corrida aussi peu noblement qu'une course de vaches landaises.

RINCORA

Allons tant mieux, vous êtes de bonne humeur !

LE ROI

J'ai même faim. J'ai envie d'inviter le groom à déjeuner. J'aime ce petit garçon un peu truand. S'il sort quelque chose de nos bavardages, n'est-ce pas? Gonzagues, c'est que lui seul n'offre aucune prise aux événements. Voici que je comprends le goût impénitent de mes aïeux pour les bouffons.

ALMINAS

Sire, je suis venu chercher une réponse.

LE ROI

Il paraît que notre cristallin reçoit les images à l'envers et qu'il s'obstine à les redresser par un effet de la volonté. Tant je me sens lointain et à l'écart que je m'étonne de l'entêtement de mes nerfs à me conserver cette perspective

acquise. Encore un peu et le monde va basculer la tête en bas. Alors je vous regarderai marcher sur le plafond comme des mouches.

RINCORA, *lui prenant le poignet.*

Tu as la fièvre.

LE ROI

La première fois qu'une femme vous prend la main, c'est pour regarder l'heure à votre montre en murmurant d'une voix émouvante qu'on lui ment, qu'il est horriblement tard, qu'il faut absolument qu'elle se sauve. La seconde fois, c'est pour s'assurer de cette main sous prétexte de tempérer son audace. La troisième fois, c'est pour savoir si on a la fièvre. Alors, on se dit : cette femme m'aime complètement et l'on en est content ou terrifié, selon les goûts. Oh ! Rincora, la route était toute droite devant nous quand tu as cherché l'heure à mon poignet. La voiture était arrêtée entre la gare des marchandises et la mer. On ne savait pas qui nous étions. Un beau petit gueux nous a demandé l'aumône et nous ne lui avons rien donné tant nous étions heureux et décontenancés.

RINCORA

Ah ! mon chéri, que vous me donnez de plaisir ! Dans ce cabinet de toilette je me faisais du mauvais sang en imaginant les petits mensonges à dents de renard que votre ministre était en train de lâcher sur vous. Je vous sentais prêt à accueillir avec plaisir leur morsure. Mon amour, vous avez passé votre vie à vous donner l'air d'un méchant et les vrais méchants vous ont pris au mot. Appuyez-vous sans répit sur ceux qui vous aiment. Ouvert aux plus tendres émotions et plus potache que personne en amour, vous eussiez voulu passer pour une brute. Vous avez trop longtemps affecté de déprécier en public les sentiments qui vous touchaient le plus. Pour m'empêcher de partir avec Alminas, vous avez invoqué des arguments insultants au lieu d'avouer que vous craigniez pour moi. Dites-moi : pars, ma petite fille, et prends garde de ne pas te faire du mal.

LE ROI

Si je vous laissais partir, je vous dirais : pars, corps dont j'aime la peau et prends garde de ne pas me faire du mal à moi.

ALMINAS

Si votre ministre vous retient, Majesté, confiez-moi la princesse. Son nom et sa beauté m'aideront à faire du bon

travail. N'hésitez pas davantage. Je connais vos vertus et je sais que votre vraie nature est confiante et impétueuse.

LE ROI

Il y a des gens qui se laissent prendre à l'image qu'on leur offre d'eux. Qu'on leur dise : vous qui êtes si bon, au fond, et ils faiblissent. Au fond, au fond. Ah ! j'en ai assez de cette tournure-là ! On ne m'a jamais mis sous le nez un voyou casseur d'assiettes sans ajouter plaintivement : il est si timide, au fond ! Désormais, je ne veux plus en connaître que par les surfaces. Et je vous prie, tous les trois, de ne plus chercher à m'évaluer en profondeur. Croyez ce que je vous montre, un roi détrôné qui enrage et se méfie de vous, prêt à vous haïr tous en paquet.

RINCORA

J'avais bien raison de craindre. *(A Gonzagues.)* Vos petites saletés ont fait de l'effet.

LE ROI

Il est vrai qu'après une conversation avec Gonzagues, on ne se sent pas clair.

GONZAGUES

Elle est seule claire l'eau qui coule dans les bidets des courtisanes. Les grands fleuves sont noirs.

RINCORA

Ne l'écoutez pas, Ferdinand. *(Dans un cri.)* Rien n'est perdu, vous vous êtes souvenu de nos deux mains attachées.

ALMINAS

Vous aimez le plein air, Majesté. Laissez-là ce nautonier funèbre.

LE ROI, *lentement.*

De vous trois, c'est la trahison de Gonzagues qui m'étonnera le plus. *(A Gonzagues.)* Et si vous me trahissez, comment ferez-vous? A chaque geste, à chaque mot, il vous faudra vaincre mes neuf ans et demi, les bottes neuves qu'on m'avait données pour ma première revue et les éperons que j'avais fixés à l'envers. Vous m'arrêtâtes sur les marches du palais et, pour corriger ma tenue derrière le vantail sans attirer l'attention, vous prétendîtes me conduire à ma tante douairière en quête de moi. Cette expression était devenue notre mot de passe. Dans les cas épineux, vous suspendiez mes décisions rien qu'en invoquant cette vieille dame qui nous

aura donné bien des fous rires. Avant de vous décider à ma perte, ces fous rires-là, Gonzagues, vous serez obligé de les traverser comme un cerceau enflammé.

GONZAGUES

Les événements n'ont tendu aucun cerceau devant moi mais je dois à Votre Majesté de la prévenir que si l'intérêt de l'État m'avait obligé à choisir entre ces fous rires et mon devoir, j'aurais su être insensible à des souvenirs.

ALMINAS

Bravo, ministre ! Quelle merveille de vous trouver si confortablement installé dans vos ruses ! Attirer les soupçons sur sa tête pour s'en faire une auréole, voilà qui est de l'art ! Je n'ai ni fous rires, ni raison d'État à faire valoir. Mon impuissance me remplit d'une frayeur solennelle. Mauvaise idée que j'ai eue de quitter les montagnes d'Alicastre où mes jours s'écoulaient avec la rapidité des nuits heureuses !

LE ROI

Il est exact que mes trois gardes du corps se tiennent dans une pièce proche de celle-ci, prêts à n'importe quoi sur mon ordre, même à commettre un crime et à le camoufler. Il est exact aussi que l'envie me chatouille de vous traiter en coupable parce que vous êtes un intrus, Alminas. Il va me falloir choisir, les yeux bandés. Mes mains auront peut-être une certaine science pour épargner des formes qui leur sont familières et ne vous épargner pas... O tentation contraire de te croire, Alminas, parce que tu es neuf et désert ! *(D'une voix très basse.)* Tu es l'imprévu, et si tu me trahis ce sera d'une voix à laquelle je ne suis pas encore accoutumé. *(Sonnerie du téléphone. Il décroche.)* ... Et puis après?... Je dis qu'il m'indiffère qu'il soit midi... Non, mademoiselle, ce n'est pas moi qui vous ai donné rendez-vous. La personne que vous attendez est encore ici. Précisément non, elle ne sait pas si elle descendra jamais... Naturellement... J'ai voulu dire bientôt.

FIN DU PREMIER ACTE

LA CRITIQUE

D'Henry DE MONTHERLANT, dans *Opéra.*

« Le public français est bien toujours le même, soit qu'il vous loue ou qu'il vous querelle. Un seul principe le fait agir, celui des vases communicants. Il ne veut pas que la scène soit plus haute que l'orchestre, ni plus basse d'ailleurs. Et il paie les journalistes pour jouer le rôle d'écluse.

« Il faut reconnaître qu'ils y montrent le talent le plus décidé et ne livrent passage à un écrivain qu'après l'avoir réduit au modèle courant. S'il est un peu petit, on lui met des cartes à jouer sous les pieds et ça donne « un grand bonhomme ». L'inverse est aussi vite fait. Que trois ou quatre phrases un peu carrées échappent à un homme de bien, alors, on lui ferme les vannes au nez. Qu'il se rebiffe, c'est-à-dire qu'il fasse ce dont il ne saurait se dispenser sans se manquer à soi-même, on le moque avec une ignominie alerte et les échotiers font de cet attentat un chiffonnage bien parisien.

« Je me souviens quelorsque je consultai, sur cette pièce, il y a plus de douze ans (j'ai écrit les premières scènes de *Service compris*, malgré qu'on en ait, en avril 1939) un homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il m'a dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour cette nation. » Ce furent ses propres paroles, et il ajouta : « Le spectateur ne vous pardonnera jamais de le condamner à vous estimer ».

« Il est vrai que mon héros a une sensibilité, une gloire, une délicatesse de sentiments peu propres à ce pays-ci. Les Français auraient aimé que je le bafoue. S'il eût été bien cocu, ma pièce eût été bonne. Les amateurs d'absolu, au contraire, ne me pardonnent pas d'avoir permis aux événements de l'atteindre, c'est-à-dire de l'avoir traité comme un classique qu'ils admirent a traité Alceste. C'est qu'ils auraient voulu s'exalter sur un bel exemple inaccessible, ces petits cocos, et même penser à son propos, car ils pensent volontiers. Le ridicule des penseurs est intéressant dans un pays où se moquer du monde est tout l'art d'en jouir. »

Robert KEMP, dans *le Monde.*

« Pour peu qu'on ait le goût classique, c'est-à-dire économe, on est fâché par tous les moyens que M. de Montherlant a cru devoir mettre en œuvre pour nous répéter ce qu'il pensait d'un certain nombre de choses. *Service compris* est un mouvement d'humeur un peu trop harnaché.

« Du *Maître de Santiago* à *Malatesta*, cet écrivain avait déjà

sacrifié sa rigueur dramatique au profit de boutades par trop personnelles, d'anecdotes superflues, de tableautins qui donnent lieu à des exposés où l'action ne laisse pas de se perdre. Ce défaut est ici bien plus accusé et parce que nous sommes en droit d'attendre beaucoup de l'auteur, nous ne pouvons nous dispenser de le marquer.

« On se prend à rêver devant l'ampleur de la montagne et l'exiguïté de la souris. Ah ! il en fallu des rois, des reines, des conspirateurs pour que soient exprimés les quelques axiomes brutaux qui tiennent au cœur de M. de Montherlant et une poignée de sous-entendus politiques pénibles ! »

Roger NIMIER, dans *Opéra*.

« Je me rétracte. Comment avais-je pu souhaiter, lors de mes débuts dans cette chronique, de mauvaises pièces pour me rafraîchir le sang ! Elles me rendaient bonasse, au contraire. Dans la rue, je me surprenais en train de faire des politesses apitoyées à toutes les chiennes un peu pelées que je rencontrais.

« Pour me réveiller, il a fallu Montherlant. En sortant de *Service compris* j'aurais été trop troublé pour faire ma critique ; je n'aurais pu écrire que cette phrase : un chef-d'œuvre, il n'y a encore que ça. »

Jeanne SANDELION. *Les Œuvres libres*.

« Il m'avoue en riant qu'à déjeuner il a hésité entre merlan et maquereau. J'observe bêtement que le maquereau fait plus mâle.

— Vous pensez que les mâles ont une odeur fétide? C'est bien un rêve de dame.

Un peu effrayée j'essaie pourtant de briller.

— Le merlan me fait penser à Fouché, dis-je. Il est pâle, incisif comme lui.

Comme si ma comparaison eût été toute naturelle, il me répond posément :

— Vous vous trompez, les yeux de Fouché étaient beaucoup plus rouges que ceux d'un merlan.

Sans m'écouter, il revient à ma première réflexion et poursuit :

— C'est bien ça. Quand on présente quelque chose comme une œuvre forte, le public croit que c'est du maquereau et vient humer. Naturellement, il est déçu. Et voilà pourquoi on raconte que mon premier acte est veule.

Je lui fais remarquer qu'il n'a pas toujours dit ça et souvent reproché au public une mièvrerie qui l'écartait des œuvres bien debout sur leurs jambes.

— Ma chère petite demoiselle, apprenez que je reproche comme il me plaît.

Attend-il de moi une réponse? Il me regarde avec une attention

gentille, vigilante, qui est fascinante. Au moment où je vais bégayer, il repart et je comprends que c'était en lui-même qu'il regardait.

— La vérité, observe-t-il paisiblement, la vérité c'est que le public ne l'aime pas. N'aime pas qui? La vérité, bien sûr. Il est prêt à flairer n'importe quoi, sauf elle. Quand c'est bien faux, il applaudit pour marquer le coup. Il me rappelle cette domestique qui disait à ma mère : Oh ! non, madame, je n'ai pas pris de sole au marché, elle sentait le poisson. J'ai vu un jour une petite mignonne empoisonner un maître d'hôtel pour obtenir un bifteck qui n'ait pas le goût de viande.

Nous nous taisons, et c'est lui qui reprend encore :

— En sortant du restaurant, à l'instant, je suis tombé sur un rassemblement. Il n'y avait rien qu'un vieillard renversé par un cycliste et essayant de se relever... Et plus de vingt personnes à le regarder sans faire un mouvement. Ces gens avaient l'air abruti, comme au cinéma. Pensez donc, ils ont vu tomber tellement de gens sur l'écran qu'ils ont perdu le réflexe d'offrir leur main et leur aide. Il a fallu qu'un agent de police s'en charge. Les autres examinaient consciencieusement ce fonctionnaire qu'ils payaient pour exécuter à leur place leur rôle d'homme. Pourquoi diable m'ont-ils fait penser au public de *Service compris!*

Je n'ose pas lui demander pourquoi, pas plus que les autres, il n'a tendu la main à la victime, mais je soupçonne la profondeur de ses motifs. Déjà il s'est levé pour aller fouiller dans un dossier sur son secrétaire. Il cherche sans le moindre énervement, avec une attention soutenue qui ne l'empêche d'ailleurs pas de couler vers moi un regard un peu moqueur mais irrésistible, accompagné de félicitations sur mes chaussures. Il a remarqué que j'avais des chaussures neuves !

— Tenez, dit-il en revenant vers moi, un document ancien à la main. Vous saviez que *Service compris* j'en ai pris le point de départ dans un épisode de l'histoire du Portugal. Ce qui a naturellement fourni à ces messieurs de la critique l'occasion de suggérer que j'avais pillé la pièce de Jacinto Fernandez da Costa *l'Alternative d'un prince* et les mémoires du marquis Geraldo Wenceslaô Braacamp de Almeïda. Les pauvres ! Je voudrais qu'ils les aient lus ! Mais ils ne savent pas lire le français, comment voulez-vous qu'ils comprennent le portugais ! Toujours est-il que j'ai transporté dans ma pièce la fuite du prince du Brésil devant le général Junot en 1807. Les dignitaires, après avoir incité ce malheureux à combattre, se précipitèrent au-devant de Junot et lui firent remettre par un émigré français, le marquis de Novion, ce document que j'ai eu la bonne fortune de me faire céder en 1937.

Je lis à haute voix :

— « La bienfaisance est la vertu la plus sublime et celle qui rapproche le plus l'homme de la divinité. Jamais cette vertu ne s'est montrée plus au jour qu'à l'arrivée inattendue de Votre Excellence. C'est une nation tout entière que vous êtes venu sauver des afflictions les plus cruelles. Abandonnés de notre souverain, que serions-nous devenus sans vous, Monseigneur? »

— Naturellement, ce sont les mêmes gens qui, un an plus tard, ont sauté au cou des Anglais ! Mais pourquoi diable me rappellent-ils le public de *Service compris ?*

Il a dit ça sans méchanceté et s'excuse aussitôt de n'avoir pas de gâteries à m'offrir.

— Les demoiselles, ça mange toujours, deux fois plus quand elles sont contentes, trois fois plus quand elles ont de la peine.

Jean-Jacques GAUTIER, dans le *Figaro.*

P.S. — Décidément, les signatures sont chères cette saison si j'en juge par le fourgon de lettres anonymes que les P. T. T. ont jugé bon de déverser dans mon bureau à l'occasion des critiques que j'avais formulées sur *Service compris.* Mise au point pour mise au point, autant qu'elle soit claire. Je précise donc que les réserves que j'ai prononcées ne m'empêchent pas d'admirer M. de Montherlant avec probablement plus de raisons valables que ceux qui croient le défendre en m'injuriant. J'ajoute enfin à l'usage de M. Brax, Francisco, de Lisbonne (qui signe, lui) qu'en plaignant les écoliers portugais d'avoir à ingurgiter une histoire dont les grands hommes sont aussi velléitaires, je ne visais nullement ce beau pays qui nous est si cher mais seulement le parti que M. de Montherlant a tiré, à ce qu'il prétend, de son histoire. Un point c'est tout.

Thierry MAULNIER, dans *Combat.*

Nous savions depuis longtemps que les forces qui alimentent l'œuvre de Henry de Montherlant sont opposées les unes aux autres. C'est là un signe de richesse quasi spontanée et même, si scandaleux que cela puisse paraître, d'une exactitude de fond contre laquelle on n'invoquerait qu'à tort le principe d'identité, car le temps et le changement sont les conditions efficaces d'une œuvre. Il y a quelque chose de comique dans l'illusion de certains auteurs à épuiser la condition de l'homme à partir d'un angle unique. La question n'était donc pas de savoir si M. de Montherlant avait le droit de souffler tantôt le chaud, tantôt le froid, la création artistique n'étant pas d'abord compte rendu mais d'abord mouvement, comme l'histoire.

Service compris vient de nous administrer la preuve qu'entre ce chaud et froid alternativement expulsé, un incident était à craindre qui n'était pas l'explosion, mais tout bonnement la tiédeur. Remarquons au passage que cet incident n'est pas mortel et qu'on ne peut nier à l'avance qu'il ne constitue peut-être qu'un stade bénéfique dans l'œuvre de M. de Montherlant. En tout cas, il ne serait pas plausible de le considérer comme un épiphénomène. Il y a quelque chose de nécessaire, de tragiquement nécessaire, dans la rencontre des démons contraires de M. de Montherlant qui, tout à coup, pour ne s'être plus exprimés à leur tour,

ont formé un chœur, donc produit l'interférence redoutable. Elle était prévisible dès *Malatesta*, dès cette fin décevante où l'intérêt de l'action, la rectitude du ton, ne se prolongeaient plus mais baissaient au contraire de conserve, comme si, au lieu d'attendre la chute du rideau pour éteindre, on avait laissé progressivement mourir les feux de la rampe. *Malatesta* s'était terminé par un poignant haussement d'épaule. *Service compris* commence de même. Non sans quelque raison on peut s'en inquiéter d'un point de vue strictement technique si l'on considère que la tragédie est une lente et difficile expulsion et qu'elle ne peut se produire si ce nettoyage a eu lieu avant le lever du rideau. Mais tout en comprenant le désarroi d'un public devenu le dépositaire d'une débâcle, ce qui est contraire au rôle qui lui est depuis toujours dévolu dans cette distribution sexuelle qu'est le théâtre, on peut et on doit marquer que, par le truchement d'un hésitant grincheux et falot, M. de Montherlant n'en est pas moins parvenu à accéder à un monde dont les clefs sont moins clinquantes peut-être mais plus humaines.

Figaro littéraire. Les Échos de Chérubîn.

Pour se consoler de « l'incompréhension » de la critique (et du public?) qui a accueilli *Service compris*, voilà que M. de Montherlant entre dans une librairie. Il y commande un livre qu'on se chargera de lui faire porter mais, au moment de régler, demande une réduction.

— A quel titre? fait naïvement la mignonne petite vendeuse. Vous êtes peut-être dans l'enseignement?

— Je suis Montherlant, répond M. de Montherlant.

La vendeuse de hausser les sourcils. Puis :

— Ah ! vous êtes un ami de la gérante? Eh bien je vais marquer votre nom. Ça s'écrit avec un h?

Un petit bout de langue sorti et le crayon en l'air, elle demande encore :

— Avec un t ou un d?

Alors un client la pousse du coude et lui chuchote à l'oreille que Montherlant est un écrivain connu. Soulagé, l'auteur des *Jeunes filles*, qui a entendu, se redresse modestement.

— Maître, ajoute aussitôt le monsieur, je suis un grand admirateur de votre beau livre *Sang et lumière*.

Il paraît qu'en sortant du magasin, M. de Montherlant avait mauvaise mine.

JACQUES LAURENT.

MÉMOIRES D'HADRIEN

(Suite) (1)

VARIUS, MULTIPLEX, MULTIFORMIS

Dans la livraison précédente, on a eu l'exorde des Mémoires d'Hadrien, *où l'empereur malade et vieilli entreprend pour le jeune Marc-Aurèle l'évaluation de son passé; le fragment ci-dessous contient le récit de la vie d'Hadrien entre la vingt-deuxième et la quarante-troisième année, la période de lutte et d'intrigues qui aboutirent à la prise de possession du pouvoir.*

Trajan se trouvait à la tête des troupes en Germanie inférieure ; l'armée du Danube m'y envoya porter ses félicitations au nouvel héritier de l'Empire. J'étais à trois jours de marche de Cologne. en pleine Gaule, quand la mort de Nerva fut annoncée à l'étape du soir. Je fus tenté de prendre les devants sur la poste impériale, et d'apporter moi-même à mon cousin la nouvelle de son avènement. Je partis au galop et fis route sans m'arrêter nulle part, sauf à Trèves, où mon beau-frère Servianus résidait en qualité de gouverneur. Nous soupâmes ensemble. La faible tête de Servianus était pleine de fumées impériales. Cet homme tortueux, qui cherchait à me nuire, ou du moins à m'empêcher de plaire, s'avisa de me devancer en envoyant à Trajan son courrier à lui. Deux heures plus tard, je fus attaqué au gué d'une rivière ; nos assaillants blessèrent mon ordonnance et tuèrent nos chevaux. Nous réussîmes pourtant à nous saisir d'un de nos agresseurs, un ancien esclave de mon beau-frère, qui avoua tout. Servianus aurait dû se rendre compte qu'on n'empêche pas si facilement un homme résolu de continuer sa route, à moins d'aller jusqu'au meurtre, ce devant quoi sa lâcheté reculait. Je dus faire à pied une vingtaine de milles avant de rencontrer un paysan qui me vendit son cheval. J'arrivai le lendemain à Cologne, battant de quelques longueurs le courrier de mon beau-frère. Cette espèce d'aventure eut du succès. J'en fus d'autant mieux reçu par l'armée. L'empereur me garda près de lui en qualité de tribun de la Deuxième Légion Fidèle.

(1) Voir *La Table Ronde* n° 43.

Il avait appris la nouvelle de son avènement avec une aisance admirable. Il s'y attendait depuis longtemps ; ses projets n'en étaient en rien changés. Il restait ce qu'il avait toujours été, et qu'il allait être jusqu'à sa mort, un chef d'armée ; mais sa vertu était d'avoir acquis, grâce à une conception toute militaire de la discipline, une idée de ce qu'est l'ordre dans l'État. Autour de cette idée, tout s'agençait, aux débuts du moins, même ses plans de guerre et ses envies de conquête. Empereur-soldat, mais pas du tout soldat-empereur. Il ne changea rien à sa vie ; sa modestie se passait d'affectation comme de morgue. Pendant que l'armée se réjouissait, il acceptait ses responsabilités nouvelles comme une part du travail de tous les jours, et montrait à ses intimes son contentement avec simplicité.

Je lui inspirais fort peu de confiance. Il était mon cousin, de vingt-quatre ans mon aîné, et, depuis la mort de mon père, mon cotuteur. Il remplissait ses obligations de famille avec un sérieux de province ; il était prêt à faire l'impossible pour m'avancer, si j'en étais digne, et, incompétent, à me traiter avec plus de rigueur qu'aucun autre. Il avait pris mes folies de jeune homme avec une indignation qui n'était pas absolument injustifiée, mais qu'on ne rencontre guère qu'en famille ; mes dettes le scandalisaient d'ailleurs beaucoup plus que mes écarts. D'autres traits en moi l'inquiétaient : assez peu cultivé, il avait pour les philosophes et les lettrés un respect touchant, mais c'est une chose que d'admirer de loin les grands philosophes, et c'en est une autre que d'avoir à ses côtés un jeune lieutenant trop frotté de littérature. Ne sachant où se situaient mes principes, mes crans d'arrêt, mes freins, il m'en supposait dépourvu, et sans ressources contre moi-même. Au moins, n'avais-je jamais commis l'erreur de négliger mon service. Ma réputation d'officier le rassurait, mais je n'étais pour lui qu'un jeune tribun plein d'avenir, et à surveiller de près.

Un incident de la vie privée faillit bientôt me perdre. Un beau visage me conquit. Je m'attachai passionnément à un jeune homme que l'empereur aussi avait remarqué. L'aventure était dangereuse, et goûtée comme telle. Un certain Gallus, secrétaire de Trajan, qui depuis longtemps se faisait un devoir de lui détailler mes dettes, nous dénonça à l'empereur. Son irritation fut extrême ; ce fut un mauvais moment à passer. Des amis, Acilius Attianus entre autres, firent de leur mieux pour l'empêcher de s'entêter dans une rancune assez ridicule. Il finit par céder à leurs instances, et cette réconciliation, d'abord assez peu sincère des deux parts, fut plus humiliante pour moi que ne l'avaient été les scènes de colère. J'avoue avoir conservé envers ce Gallus une haine incomparable. Bien des années plus tard, il fut convaincu de faux en écritures publiques, et c'est avec délices que je me suis vu vengé.

La première expédition contre les Daces se déclencha l'année suivante. Par goût, et par politique, je me suis toujours opposé au parti de la guerre, mais j'aurais été plus ou moins qu'un homme si ces grandes entreprises de Trajan ne m'avaient pas grisé. Vues en gros, et à distance, ces années de guerre comptent parmi mes années heureuses. Leur début fut dur, ou me parut l'être. Je n'oc-

cupai d'abord que des postes secondaires, la bienveillance de Trajan ne m'étant pas encore totalement acquise. Mais je connaissais le pays ; je me savais utile. Presque à mon insu, hiver par hiver, campement par campement, bataille par bataille, je sentais grandir en moi des objections à la politique de l'empereur ; ces objections, je n'avais à cette époque ni le devoir, ni le droit de les faire à voix haute ; d'ailleurs, personne ne m'eût écouté. Placé relativement à l'écart, au cinquième rang, ou au dixième, je connaissais d'autant mieux mes troupes ; je partageais davantage leur vie. Je possédais encore une certaine liberté d'action, ou plutôt un certain détachement envers l'action elle-même, qu'il est difficile de se permettre une fois arrivé au pouvoir, et passé trente ans. J'avais mes avantages bien à moi : mon goût pour ce pays dur, ma passion pour toutes les formes volontaires, et d'ailleurs intermittentes, de dépouillement et d'austérité. J'étais peut-être le seul des jeunes officiers à ne pas regretter Rome. Plus les années de campagne s'allongeaient dans la boue et dans la neige, plus elles mettaient à jour mes ressources.

Je vécus là toute une époque d'exaltation extraordinaire, due en partie à l'influence d'un petit groupe de lieutenants qui m'entouraient, et qui avaient rapporté d'étranges dieux du fond des garnisons d'Asie. Le culte de Mithra, moins répandu alors qu'il ne l'est devenu depuis nos expéditions chez les Parthes, me conquit un moment par les exigences de son ascétisme ardu, qui retendait durement l'arc de la volonté, par l'obsession de la mort, du fer et du sang, qui élevait au rang d'explication du monde l'âpreté banale de nos vies de soldats. Rien n'aurait dû être plus opposé aux vues que je commençais d'avoir sur la guerre, mais ces rites barbares, qui créent entre les affiliés des liens à la vie et à la mort, flattaient les songes les plus intimes d'un jeune homme impatient du présent, incertain de l'avenir, et par là même ouvert aux dieux. Je fus initié dans un donjon de bois et de roseaux, au bord du Danube, avec pour répondant Marcius Turbo, mon compagnon d'armes. Je me souviens que le poids du taureau agonisant faillit faire crouler le plancher à claire-voie sous lequel je me tenais pour recevoir l'aspersion sanglante. J'ai réfléchi par la suite aux dangers que ces sortes de sociétés presque secrètes pourraient faire courir à l'État sous un prince faible, et j'ai fini par sévir contre elles, mais j'avoue qu'en présence de l'ennemi elles donnent à leurs adeptes une force quasi divine. Chacun de nous croyait échapper aux étroites limites de sa condition d'homme, se sentait à la fois lui-même et l'adversaire, assimilé au dieu dont on ne sait plus très bien s'il meurt sous forme bestiale ou s'il tue sous forme humaine. Ces rêves bizarres, qui aujourd'hui parfois m'épouvantent, ne différaient d'ailleurs pas tellement des théories d'Héraclite sur l'identité de l'arc et du but. Ils m'aidaient alors à tolérer la vie. La victoire et la défaite étaient mêlées, confondues, rayons différents d'un même jour solaire. Ces fantassins daces que j'écrasais sous les sabots de mon cheval, ces cavaliers sarmates abattus plus tard dans des corps à corps où nos montures cabrées se mordaient au poitrail, je les frappais

d'autant plus aisément que je m'identifiais à eux. Abandonné sur un champ de bataille, mon corps dépouillé de vêtements n'eût pas tant différé du leur. Le choc du dernier coup d'épée eût été le même. Je t'avoue ici des pensées extraordinaires, qui comptent parmi les plus secrètes de ma vie, et une étrange ivresse que je n'ai jamais retrouvée exactement sous cette forme.

Un certain nombre d'actions d'éclat, que l'on n'eût peut-être pas remarquées de la part d'un simple soldat, m'acquirent une réputation à Rome et une espèce de gloire à l'armée. La plupart de mes soi-disant prouesses n'étaient d'ailleurs que bravades inutiles ; j'y découvre aujourd'hui, avec quelque honte, mêlée à l'exaltation presque sacrée dont je parlais tout à l'heure, ma basse envie de plaire à tout prix et d'attirer l'attention sur moi. C'est ainsi qu'un jour d'automne je traversais à cheval le Danube gonflé par les pluies, chargé du lourd équipement des soldats bataves. A ce fait d'armes, si c'en est un, ma monture eut plus de mérite que moi. Mais cette période d'héroïques folies m'a appris à distinguer entre les divers aspects du courage. Celui qu'il me plairait de posséder toujours serait glacé, indifférent, pur de toute excitation physique, impassible comme l'équanimité d'un dieu. Je ne me flatte pas d'y avoir jamais atteint. La contrefaçon dont je me suis servi plus tard n'était, dans mes mauvais jours, qu'insouciance cynique envers la vie, dans les bons, que sentiment du devoir, auquel je m'accrochais. Mais bien vite, pour peu que le danger durât, cynisme ou sentiment du devoir cédaient la place à un délire d'intrépidité, espèce d'étrange orgasme de l'homme uni à son destin. A l'âge où j'étais alors, ce courage ivre persistait sans cesse. Un être grisé de vie ne prévoit pas la mort ; elle n'est pas ; il la nie par chacun de ses gestes. S'il la reçoit c'est probablement sans le savoir ; elle n'est pour lui qu'un choc ou qu'un spasme. Je souris amèrement à me dire qu'aujourd'hui. sur deux pensées, j'en consacre une à ma propre fin, comme s'il fallait tant de façons pour décider ce corps usé à l'inévitable. A cette époque, au contraire, un jeune homme qui aurait beaucoup perdu à ne pas vivre quelques années de plus risquait chaque jour allégrement son avenir.

Il serait facile de construire ce qui précède comme l'histoire d'un soldat trop lettré qui veut se faire pardonner ses livres. Mais ces perspectives simplifiées sont fausses. Des personnages divers régnaient en moi tour à tour, aucun pour très longtemps, mais le tyran tombé regagnait vite le pouvoir. J'hébergeai ainsi l'officier méticuleux, fanatique de discipline, mais partageant gaiement avec ses hommes les privations de la guerre ; le mélancolique rêveur des dieux ; l'amant prêt à tout pour un moment de vertige ; le jeune lieutenant hautain qui se retire sous sa tente, étudie ses cartes à la lueur d'une lampe, et ne cache pas à ses amis son mépris pour la manière dont va le monde ; l'homme d'État futur. Mais n'oublions pas non plus l'ignoble complaisant, qui, pour ne pas déplaire, acceptait de s'enivrer à la table impériale ; le petit jeune homme tranchant de haut toutes les questions avec une assurance ridicule ; le beau parleur frivole, capable pour un

bon mot de perdre un bon ami ; le soldat accomplissant avec une précision machinale ses basses besognes de gladiateur. Et mentionnons aussi ce personnage vacant, sans nom, sans place dans l'histoire, mais aussi moi que tous les autres, simple jouet des choses, pas plus et pas moins qu'un corps, couché sur son lit de camp, distrait par une senteur, occupé d'un souffle, vaguement attentif à quelque éternel bruit d'abeille. Mais, peu à peu, un nouveau venu entrait en fonction, un directeur de troupe, un metteur en scène. Je connaissais le nom de mes acteurs ; je leur ménageais des entrées ou des sorties plausibles ; je coupais les répliques inutiles ; j'évitais par degré les effets vulgaires. J'apprenais enfin à ne pas abuser du monologue. Peu à peu, mes actes me formaient.

Mes succès militaires auraient pu me valoir l'inimitié d'un moins grand homme que Trajan. Mais le courage était le seul langage qu'il comprît immédiatement, et dont les paroles lui allassent au cœur. Il finit par voir en moi un second, presque un fils, et rien de ce qui arriva plus tard ne put nous séparer complètement. De mon côté, certaines de mes objections naissantes à ses vues furent, au moins momentanément, mises au rancart, oubliées en présence de l'admirable génie qu'il déployait aux armées. J'ai toujours aimé voir travailler un grand spécialiste. L'empereur, dans sa partie, était d'une habileté et d'une sûreté de main sans égales. Placé à la tête de la Légion Minervienne, la plus glorieuse de toutes, je fus désigné pour détruire les derniers retranchements de l'ennemi dans la région des Portes de Fer. Après l'encerclement de la citadelle de Sarmizégathuse, j'entrai à la suite de l'empereur dans la salle souterraine où les conseillers du roi Décébale venaient de s'empoisonner au cours d'un dernier banquet ; je fus chargé par lui de mettre le feu à cet étrange tas d'hommes morts. Le jour vint enfin où, sur je ne sais plus quel champ de bataille, il passa à mon doigt l'anneau de diamants qu'il tenait de Nerva, et qui était demeuré plus ou moins le gage de la succession au pouvoir. Ce soir-là, je m'endormis content.

Ma popularité auprès du peuple répandit sur mon second séjour à Rome quelque chose de ce sentiment d'euphorie que je devais retrouver plus tard, à un degré beaucoup plus fort, durant mes années de bonheur. Trajan m'avait donné deux millions de sesterces pour faire des largesses au peuple, ce qui naturellement ne suffisait pas, mais je gérais désormais ma fortune, qui était considérable, et les soucis d'argent ne m'atteignaient plus. J'avais perdu en grande partie mon ignoble peur de déplaire. Une cicatrice au menton me fournit un prétexte pour porter la courte barbe des philosophes grecs. Je mis dans mes vêtements une simplicité que j'exagérai encore à l'époque impériale : mon temps de bracelets et de parfums était passé. Que cette simplicité fût encore une attitude importe assez peu. Lentement, je m'habituais au dénuement pour lui-même, et à ce contraste, que j'ai aimé plus tard, entre une collection de gemmes précieuses et les mains nues du collectionneur. Pour en rester au chapitre du vêtement, un incident dont on tira des présages m'arriva pendant l'année où je servis en qualité de tribun du peuple. Un jour où j'avais à parler

en public par un temps épouvantable, je perdis mon manteau de pluie de grosse laine gauloise. Obligé à prononcer mon discours sous une toge dans les replis de laquelle l'eau s'amassait comme dans une gouttière, je passais et repassais continuellement la main sur mon front pour disperser la pluie qui me remplissait les yeux. S'enrhumer est à Rome un privilège d'empereur, puisqu'il lui est interdit par tous les temps de rien ajouter à la toge : à partir de ce jour-là, la revendeuse du coin et le marchand de pastèques crurent à ma fortune.

On parle souvent des rêves de la jeunesse. On oublie trop ses calculs. Ce sont des rêves aussi, et non moins fous que les autres. Je n'étais pas seul à en faire pendant cette période de fêtes romaines : toute l'armée se précipitait dans la course aux honneurs. J'entrai assez gaiement dans ce rôle de l'ambitieux que je n'ai jamais joué longtemps avec conviction, ni sans avoir besoin des constants services d'un souffleur. J'acceptai de remplir avec l'exactitude la plus sage l'ennuyeuse fonction de curateur des actes du Sénat ; je sus rendre tous les services utiles. Le style laconique de l'empereur, admirable aux armées, était insuffisant à Rome ; l'impératrice, dont les goûts littéraires se rapprochaient des miens, le persuada de me laisser fabriquer ses discours. Ce fut le premier des bons offices de Plotine. J'y réussis d'autant mieux que j'avais l'habitude de ce genre de complaisances. Au temps de mes débuts difficiles, j'avais souvent rédigé, pour des sénateurs à court d'idées ou de tournures de phrases, des harangues dont ils finissaient par se croire auteurs. Je trouvais à travailler ainsi pour Trajan un plaisir exactement pareil à celui que les exercices de rhétorique m'avaient donné dans l'adolescence ; seul dans ma chambre, essayant mes effets devant un miroir, je me sentais empereur. En vérité, j'apprenais à l'être ; des audaces dont je ne me serais pas cru capable devenaient faciles quand quelqu'un d'autre aurait à les endosser. La pensée simple, mais inarticulée, et par là-même obscure, de l'empereur, me devint familière, je me flattais de la connaître un peu mieux que lui-même. J'aimais à singer le style militaire du chef, à l'entendre au Sénat prononcer des phrases qui semblaient typiques, et dont j'étais responsable. A d'autres jours, où Trajan gardait la chambre, je fus chargé de lire moi-même ces discours dont il ne prenait même plus connaissance, et mon énonciation, désormais sans reproche, faisait honneur aux leçons de l'acteur tragique Olympos.

Ces fonctions presque secrètes me valaient l'intimité de l'empereur, et même sa confiance, mais l'ancienne antipathie subsistait. Elle avait momentanément cédé au plaisir qu'éprouve un prince vieilli à voir un jeune homme de son sang commencer une carrière qu'il imagine, un peu naïvement, devoir continuer la sienne. Mais cet enthousiasme n'avait peut-être jailli si haut sur le champ de bataille de Sarmizégathuse que parce qu'il s'était fait jour à travers tant de couches superposées de méfiance. Je crois encore qu'il y avait là quelque chose de plus que l'inextirpable animosité basée sur des querelles raccommodées à grand-peine, sur des différences de tempérament, ou, tout simplement sur les habitudes

d'esprit d'un homme qui vieillit. L'empereur détestait d'instinct les subalternes indispensables. Il eût mieux compris, de ma part, un mélange de zèle et d'irrégularité dans le service ; je lui paraissais presque suspect à force d'être techniquement sans reproches. On le vit bien quand l'impératrice crut servir ma carrière en m'arrangeant un mariage avec la petite-nièce de Trajan. Il s'opposa obstinément à ce projet, alléguant mon manque de vertus domestiques, l'âge de l'adolescente, et jusqu'à mes lointaines histoires de dettes. L'impératrice s'entêta ; je me piquais moi-même au jeu ; Sabine, à cet âge, n'était pas tout à fait sans charme. Ce mariage, tempéré par une absence presque continuelle, a été pour moi, par la suite, une telle source d'irritations et d'ennuis que j'ai peine à me rappeler qu'il fut un triomphe pour un ambitieux de vingt-huit ans.

J'étais plus que jamais de la famille ; je fus plus ou moins forcé d'y vivre. Mais tout me déplaisait dans ce milieu, excepté le beau visage de Plotine. Les comparses espagnols, les cousins de province abondaient à la table impériale, tels que je les ai retrouvés plus tard aux dîners de ma femme, durant mes rares séjours à Rome ; et je ne dirais même pas que je les ai retrouvés vieillis, car dès cette époque, tous ces gens semblaient centenaires. Une épaisse sagesse, une espèce de prudence rance s'exhalait d'eux. Presque toute la vie de l'empereur s'était passée aux armées ; il connaissait Rome infiniment moins bien que moi-même. Il mettait une bonne volonté incomparable à s'entourer de tout ce que la ville lui offrait de meilleur, ou de ce qu'on lui avait présenté comme tel. L'entourage officiel se composait d'hommes admirables de décence et d'honorabilité, mais de culture un peu lourde, et dont la philosophie assez molle n'allait pas au fond des choses. Je n'ai jamais beaucoup goûté l'affabilité empesée de Pline ; et la sublime roideur de Tacite me paraissait enfermer une vue du monde de républicain réactionnaire, arrêtée à l'époque de la mort de César. L'entourage nullement officiel était d'une grossièreté rebutante, ce qui m'évita momentanément d'y courir de nouveaux risques. J'avais pourtant envers tous ces gens si variés la politesse indispensable. Je fus déférent envers les uns, souple aux autres, encanaillé quand il le fallait, habile, et pas trop habile. Ma versatilité m'était nécessaire ; j'étais multiple par calcul, ondoyant par jeu. Je marchais sur la corde raide. Ce n'était pas seulement d'un acteur, mais d'un acrobate, que j'aurais eu besoin de leçons.

On m'a reproché à cette époque mes quelques adultères avec des patriciennes. Deux ou trois de ces liaisons si critiquées ont plus ou moins duré jusqu'aux débuts de mon principat. Rome, assez facile à la débauche, n'a jamais beaucoup apprécié l'amour chez ceux qui gouvernent. Marc-Antoine et Titus en ont su quelque chose. Mes aventures étaient plus modestes, mais je vois mal, dans nos mœurs, comment un homme que les courtisanes écœurèrent toujours, et que le mariage excédait déjà, se fût familiarisé autrement avec le peuple varié des femmes. Mes ennemis, l'affreux Servianus en tête, mon vieux beau-frère, à qui les trente ans qu'il avait de plus que moi permettaient d'unir à mon égard les soins

du pédagogue à ceux de l'espion, prétendaient que l'ambition et la curiosité avaient plus de part dans ces amours que l'amour lui-même, que l'intimité avec les épouses m'introduisait peu à peu dans les secrets politiques des maris, et que les confidences de mes maîtresses valaient bien pour moi les rapports de police dont je me suis délecté plus tard. Il est vrai que toute liaison un peu longue m'obtenait presque inévitablement l'amitié d'un époux gras ou débile, pompeux ou timide, et presque toujours aveugle, mais j'y trouvais d'habitude peu de plaisir et moins de profit. Il faut même avouer que certains récits indiscrets de mes maîtresses, faits sur l'oreiller, finissaient par éveiller en moi une sympathie pour ces maris si moqués et si peu compris. Ces liaisons, agréables quand ces femmes étaient habiles, devenaient émouvantes quand elles étaient belles. J'étudiais les arts ; je me familiarisais avec des statues ; j'apprenais à mieux connaître la Vénus de Cnide ou la Léda tremblant sous le poids du cygne. C'était le monde de Tibulle et de Properce : une mélancolie, une ardeur un peu factice, mais entêtante comme une mélodie sur le mode phrygien, des baisers sur les escaliers dérobés, des écharpes flottant sur des seins, des départs à l'aube, et des couronnes de fleurs laissées sur des seuils.

J'ignorais presque tout de ces femmes ; la part qu'elles me faisaient de leur vie tenait entre deux portes entrebâillées ; leur amour, dont elles parlaient sans cesse, me semblait parfois aussi léger qu'une de leurs guirlandes, un bijou à la mode, un accessoire coûteux et fragile ; et je les soupçonnais de mettre leur passion avec leur rouge et leurs colliers. Ma vie à moi ne leur était pas moins mystérieuse ; elles ne désiraient guère la connaître, préférant tout de travers la rêver. Je finissais par comprendre que l'esprit du jeu exigeait ces perpétuels déguisements, ces excès dans l'aveu et dans la plainte, ce plaisir tantôt feint, tantôt dissimulé, ces rencontres concertées comme des figures de danses. Même dans la querelle, on attendait de moi une réplique prévue d'avance, et la belle éplorée se tordait les mains comme en scène.

J'ai souvent pensé que les amants passionnés des femmes s'attachent au temple et aux accessoires du culte au moins autant qu'à leur déesse elle-même ; ils se délectent d'ongles rougis au henné, de parfums frottés sur la peau, des mille ruses qui rehaussent cette beauté et la fabriquent parfois tout entière. Ces tendres idoles différaient en tout des grandes femelles barbares ou de nos paysannes lourdes et graves ; elles naissaient des volutes dorées des grandes villes, des cuves du teinturier ou de la vapeur mouillée des étuves comme Vénus de celle des flots grecs. On pouvait à peine les séparer de la douceur fiévreuse de certains soirs d'Antioche, de l'excitement des matins de Rome, des noms fameux qu'elles portaient, du luxe au milieu duquel leur dernier secret était de se montrer nues, mais jamais sans parure. J'aurais voulu davantage : la créature humaine dépouillée, seule avec elle-même, comme il fallait bien pourtant qu'elle le fût quelquefois, dans la maladie, ou après la mort d'un premier-né, ou quand une ride apparaissait au miroir. Un homme qui lit, ou qui pense, ou qui calcule, appartient à l'espèce et non au sexe ; dans ses meilleurs

moments, il échappe même à l'humain. Mais mes amantes semblaient se faire gloire de ne penser qu'en femmes : l'esprit, ou l'âme, que je cherchais, n'était encore qu'un parfum.

Il devait y avoir autre chose : dissimulé derrière un rideau, comme un personnage de comédie attendant l'heure propice, j'épiais avec curiosité les rumeurs d'un intérieur inconnu, le son particulier des bavardages de femmes, l'éclat d'une colère ou d'un rire, les murmures d'une intimité, tout ce qui cessait dès qu'on me savait là. Les enfants, la perpétuelle préoccupation du vêtement, les soucis d'argent, devaient reprendre en mon absence une importance qu'on me cachait ; le mari même, si raillé, devenait essentiel, peut-être aimé. Je comparais mes maîtresses au visage maussade des femmes de ma famille, les économes et les ambitieuses, sans cesse occupées à apurer les comptes du ménage ou à surveiller la toilette des bustes d'ancêtres ; je me demandais si ces froides matrones étreignaient elles aussi un passant sur l'escalier de service, et si mes amantes n'attendaient que mon départ pour se replonger dans une querelle avec l'intendante. Je tâchais tant bien que mal de rejointoyer ces deux faces du monde des femmes.

L'an dernier, peu après la conspiration où Servianus a fini par laisser sa vie, une de mes maîtresses d'autrefois prit la peine de se rendre à la villa pour me dénoncer un de ses gendres. Je n'ai pas retenu l'accusation, qui pouvait naître d'une haine de belle-mère autant que d'un désir de m'être utile. Mais la conversation m'intéressait : il n'y était question, comme jadis au tribunal des héritages, que de testaments, de machinations ténébreuses entre proches, de mariages inattendus ou infortunés. Je retrouvais le cercle étroit des femmes, leur dur sens pratique, et leur ciel gris dès que l'amour n'y joue plus. Certaines aigreurs, une espèce de loyauté rêche, m'ont rappelé ma fâcheuse Sabine. Les traits de ma visiteuse semblaient aplatis, fondus, comme si la main du temps avait passé et repassé brutalement sur un masque de cire molle ; ce que j'avais consenti, un moment, à prendre pour de la beauté, n'avait jamais été qu'une fleur de jeunesse fragile. Mais l'artifice régnait encore : ce visage ridé jouait maladroitement du sourire. Les souvenirs voluptueux, s'il y en eut jamais, s'étaient pour moi complètement effacés ; il restait un échange de phrases affables avec une créature marquée comme moi par la maladie ou l'âge, la même bonne volonté un peu agacée que j'aurais eue pour une cousine surannée d'Espagne, une parente éloignée arrivée de Narbonne.

Je m'efforce de ressaisir un instant des boucles de fumée, les bulles d'air irisées d'un jeu d'enfant. Mais il est facile d'oublier... Tant de choses ont passé depuis ces légères amours que j'en méconnais sans doute la saveur ; il me plait surtout de nier qu'elles m'aient jamais fait souffrir. Et pourtant, parmi ces maîtresses, il en est une au moins que j'ai délicieusement aimée. Elle était à la fois plus fine et plus ferme, plus tendre et plus dure que les autres : ce mince torse rond faisait penser à un roseau. J'ai toujours goûté la beauté des chevelures, cette partie soyeuse et ondoyante d'un corps, mais les chevelures de la plupart de nos femmes sont des

tours, des labyrinthes, des barques, ou des nœuds de vipères. La sienne consentait à être ce que j'aime qu'elles soient : la grappe de raisin des vendanges, ou l'aile. Couchée sur le dos, appuyant sur moi sa petite tête fière, elle me parlait de ses amours avec une impudeur admirable. J'aimais sa fureur et son détachement dans le plaisir, son goût difficile, et sa rage de se déchirer l'âme. Je lui ai connu des douzaines d'amants ; elle en perdait le compte ; je n'étais qu'un comparse qui n'exigeait pas la fidélité. Elle s'était éprise d'un danseur nommé Bathylle, si beau que toutes les folies étaient d'avance justifiées. Elle sanglotait son nom dans mes bras ; mon approbation lui rendait courage. A d'autres moments, nous avons beaucoup ri ensemble. Elle mourut jeune, dans une île malsaine où sa famille l'exila à la suite d'un divorce qui fit scandale. Je m'en réjouis pour elle, car elle craignait de vieillir, mais c'est un sentiment que nous n'éprouvons jamais pour ceux que nous avons véritablement aimés. Elle avait d'immenses besoins d'argent. Un jour, elle me demanda de lui prêter 100 000 sesterces. Je les lui apportai le lendemain. Elle s'assit par terre, petite figure nette de joueuse d'osselets, vida le sac sur le pavement, et se mit à équilibrer les piles luisantes. Je savais que pour elle, comme pour nous tous, prodigues, ces pièces d'or n'étaient pas des espèces trébuchantes marquées d'une tête de César, mais une matière magique, une monnaie personnelle, frappée à l'effigie d'une chimère, au coin du danseur Bathylle. Je n'existais plus. Elle était seule. Presque laide, plissant le front avec une délicieuse indifférence à sa propre beauté, elle faisait et refaisait sur ses doigts, avec une moue d'écolier, les additions difficiles. Elle ne m'a jamais tant charmé.

La nouvelle des incursions sarmates arriva à Rome pendant la célébration du triomphe dacique de Trajan. Cette fête longtemps différée durait depuis huit jours. On avait mis près d'une année à faire venir d'Afrique et d'Asie les animaux sauvages qu'on se proposait d'abattre en masse dans l'arène ; le massacre de douze mille bêtes fauves, l'égorgement méthodique de dix mille gladiateurs faisait de Rome un mauvais lieu de la mort. Je me trouvais ce soir-là sur la terrasse de la maison d'Attianus, avec Marcius Turbo et notre hôte. La ville illuminée était affreuse de joie bruyante : cette dure guerre, à laquelle Marcius et moi avions consacré quatre années de jeunesse, devenait pour la populace un prétexte à fêtes avinées, un brutal triomphe de seconde main. Il n'était pas opportun d'apprendre au peuple que ces victoires si vantées n'étaient pas définitives, et qu'un nouvel ennemi descendait sur nos frontières. L'empereur, déjà occupé à ses projets d'Asie, se désintéressait plus ou moins de la situation au nord-est, qu'il préférait juger réglée une fois pour toutes. Cette première guerre sarmate fut présentée comme une simple expédition punitive. J'y fus envoyé avec le titre de gouverneur de Pannonie et les pouvoirs de général en chef.

Elle dura onze mois, et fut atroce. Je crois encore que l'anéantissement des Daces avait été à peu près justifié : aucun chef d'État ne supporte volontiers l'existence d'un ennemi organisé

installé à ses portes. Mais l'effondrement du royaume de Décébale avait créé dans ces régions un vide où se précipitait le Sarmate ; des bandes sorties de nulle part infestaient un pays dévasté par des années de guerre, brûlé et rebrûlé par nous, où nos effectifs insuffisants manquaient de point d'appui ; elles pullulaient comme des vers dans le cadavre de nos victoires daces. Nos récents succès avaient sapé la discipline : je retrouvais aux avant-postes quelque chose de la grossière insouciance des fêtes romaines. Certains tribuns montraient devant le danger une confiance imbécile : isolés périlleusement dans une région dont la seule partie bien connue était notre ancienne frontière, ils comptaient pour continuer à vaincre sur notre armement que je voyais diminuer de jour en jour par l'effet des pertes et de l'usure, et sur des renforts que je ne m'attendais pas à voir venir, sachant que toutes nos ressources seraient désormais concentrées sur l'Asie.

Un autre danger commençait à poindre : quatre ans de réquisitions officielles avaient ruiné les villages de l'arrière ; dès les premières campagnes daces, pour chaque troupeau de bœufs ou de moutons pompeusement pris sur l'ennemi, j'avais vu d'innombrables défilés de bétail arraché à l'habitant. Si cet état de choses persistait, le moment était proche où nos populations paysannes, fatiguées de supporter notre lourde machine militaire, finiraient par nous préférer les barbares. Les rapines de la soldatesque présentaient un problème moins essentiel peut-être, mais plus voyant. J'étais assez populaire pour ne pas craindre d'imposer aux troupes les restrictions les plus dures ; je mis à la mode une austérité que je pratiquai moi-même ; j'inventai le culte de la Discipline Auguste que je réussis plus tard à étendre à toute l'armée. Je renvoyai à Rome les imprudents et les ambitieux, qui me compliquaient ma tâche ; par contre, je fis venir des techniciens, dont nous manquions. Il fallut réparer les ouvrages de défense que l'orgueil de nos récentes victoires avait fait singulièrement négliger ; j'abandonnai une fois pour toutes ceux qu'il eût été trop coûteux de maintenir. Les administrateurs civils, solidement installés dans le désordre qui suit toute guerre, passaient par degré au rang de chefs semi-indépendants, capables de toutes les exactions envers nos sujets et de toutes les trahisons envers nous. Là encore, je voyais se préparer dans un avenir plus ou moins proche les révoltes et les morcellements futurs. Je ne crois pas que nous éviterons ces désastres, pas plus que nous n'éviterons la mort, mais il dépend de nous de les reculer de quelques siècles. Je chassai les fonctionnaires incapables ; je fis exécuter les pires. Je me découvrais impitoyable.

Un automne brumeux, puis un hiver froid, succédèrent à un humide été. J'eus besoin de mes connaissances en médecine, et d'abord pour me soigner moi-même. Cette vie aux frontières me ramenait peu à peu au niveau du Sarmate : la barbe courte du philosophe grec devenait celle du chef barbare. Je revis tout ce qu'on avait déjà vu, jusqu'à l'écœurement, durant les campagnes daces. Nos ennemis brûlaient vivants leurs prisonniers ; nous commençâmes à égorger les nôtres, faute de moyens de transport

pour les expédier sur les marchés d'esclaves de Rome ou de l'Asie. Les pieux de nos palissades se hérissaient de têtes coupées. L'ennemi torturait ses otages ; plusieurs de mes amis périrent de la sorte. L'un d'eux se traîna jusqu'au camp sur des jambes sanglantes ; il était si défiguré que je n'ai jamais pu, par la suite, me rappeler son visage intact. L'hiver préleva ses victimes : groupes équestres pris dans la glace ou emportés par les crues du fleuve, malades déchirés par la toux geignant faiblement sous les tentes, moignons gelés des blessés. D'admirables bonnes volontés se groupèrent autour de moi ; la petite troupe étroitement intégrée à laquelle je commandais avait la plus haute forme de vertu, la seule que je supporte encore : la ferme détermination d'être utile. Un transfuge sarmate dont j'avais fait mon interprète risqua sa vie pour retourner fomenter dans sa tribu des révoltes ou des trahisons ; je réussis à traiter avec cette peuplade ; ces hommes combattirent désormais à nos avant-postes, protégeant les nôtres. Quelques coups d'audace, imprudents par eux-mêmes, mais savamment ménagés, prouvèrent à l'ennemi l'absurdité de s'attaquer à Rome. L'un des chefs sarmates, pris au piège, suivit l'exemple de Décébale : on le trouva mort dans sa tente de feutre, près de ses femmes étranglées et d'un horrible paquet qui contenait leurs enfants. Ce jour-là, mon dégoût pour le gaspillage inutile s'étendit aux pertes barbares ; je regrettai ces morts que Rome aurait pu assimiler et employer un jour comme alliés contre des hordes plus sauvages encore. Nos assaillants débandés disparurent comme ils étaient venus, dans cette obscure région d'où surgiront sans doute bien d'autres orages. La guerre n'était pas finie. J'eus à la reprendre et à la terminer quelques mois après mon avènement. L'ordre, du moins, régnait momentanément à cette frontière. Je rentrai à Rome couvert d'honneurs. Mais j'avais vieilli.

Mon premier consulat fut encore une année de campagne, une lutte secrète, mais continue, en faveur de la paix. Mais je ne la menais pas seul. Un changement d'attitude parallèle au mien avait eu lieu avant mon retour chez Licinius Sura, chez Attianus, chez Turbo, comme si, en dépit de la sévère censure que j'exerçais sur mes lettres, mes amis m'avaient déjà compris, précédé, ou suivi. Autrefois, les hauts et les bas de ma fortune m'embarrassaient surtout en face d'eux ; des peurs ou des impatiences que j'aurais, seul, porté d'un cœur léger, devenaient accablantes dès que j'étais forcé de les cacher à leur sollicitude ou de leur en infliger l'aveu ; j'en voulais à leur affection de s'inquiéter pour moi plus que moi-même, de ne jamais voir, sous les agitations extérieures, l'être plus tranquille à qui rien n'importe tout à fait, et qui par conséquent peut survivre à tout. Mais le temps manquait désormais pour m'intéresser à moi-même, comme aussi pour m'en désintéresser. Ma personne s'effaçait, précisément parce que mon point de vue commençait à compter. Ce qui importait, c'est que quelqu'un s'opposât à la politique de conquêtes, en envisageât les conséquences et la fin, et se préparât, si possible, à en réparer les erreurs.

Mon poste aux frontières m'avait montré une face de la victoire

qui ne figure pas sur la Colonne Trajane. Mon retour à l'administration civile me permit d'accumuler contre le parti militaire un dossier plus décisif encore que toutes les preuves amassées aux armées. Les cadres des légions et la garde prétorienne tout entière sont exclusivement formés d'éléments italiens : ces guerres lointaines drainaient les réserves d'un pays déjà pauvre en hommes. Ceux qui ne mouraient pas étaient aussi perdus que les autres pour la patrie proprement dite, puisqu'on les établissait de force sur les terres nouvellement conquises. Même en province, le système de recrutement causa vers cette époque des émeutes sérieuses. Un voyage en Espagne entrepris un peu plus tard pour surveiller l'exploitation des fonderies de cuivre de ma famille m'attesta une fois de plus le désordre introduit par la guerre dans toutes les branches de l'économie ; j'achevai de me convaincre du bien-fondé des protestations des hommes d'affaires que je fréquentais àRome. Je n'avais pas la naïveté de croire qu'il dépendrait toujours de Rome d'éviter toutes les guerres ; mais je ne les voulais que défensives ; je rêvais d'une armée exercée à maintenir l'ordre sur des frontières, rectifiées s'il le fallait, mais sûres. Tout accroissement nouveau du vaste organisme impérial me semblait une excroissance maladive, un cancer, ou l'œdème d'une hydropisie dont nous finirions par mourir.

Aucune de ces vues n'aurait pu être présentée à l'empereur. Il était arrivé à ce moment de la vie, variable pour tout homme, où l'être humain s'abandonne à son démon ou à son génie, suit une loi mystérieuse qui lui ordonne de se détruire ou de se dépasser. Dans l'ensemble, l'œuvre de son principat avait été admirable ; mais ces travaux de la paix, auxquels ses meilleurs conseillers l'avaient ingénieusement incliné, ces grands projets des architectes et des légistes du règne, avaient toujours moins compté pour lui qu'une seule victoire. Une folie de dépenses s'était emparée de cet homme si noblement parcimonieux quand il s'agissait de ses besoins personnels. L'or barbare repêché sous le lit du Danube, les cinq cent mille lingots du roi Décébale, avaient suffi à défrayer les largesses faites au peuple, les donations militaires dont j'avais eu ma part, le luxe insensé des jeux, les dépenses initiales des grands projets militaires d'Asie. Ces richesses malfaisantes faisaient illusion sur le véritable état des finances. Ce qui venait de la guerre s'en retournait à la guerre.

Licinius Sura mourut sur ces entrefaites. C'était le plus libéral des conseillers privés de l'empereur. Sa mort fut pour nous une bataille perdue. Il avait toujours fait preuve envers moi d'une sollicitude paternelle ; depuis quelques années, les faibles forces que lui laissait la maladie ne lui permettaient pas les longs travaux de l'ambition personnelle ; elles lui suffirent toujours pour servir un homme dont les vues lui paraissaient saines. La conquête de l'Arabie avait été entreprise contre ses conseils ; lui seul, s'il avait vécu, aurait pu éviter à l'État les fatigues et les dépenses gigantesques de la campagne parthe. Cet homme rongé par la fièvre employait ses heures d'insomnie à discuter avec moi des plans qui l'épuisaient, mais dont la réussite lui importait plus que quelques

heures supplémentaires d'existence. J'ai vécu à son chevet, d'avance, et dans le dernier détail de l'administration, certaines des futures phases de mon règne. Les critiques de ce mourant épargnaient l'empereur, mais il sentait qu'il emportait avec lui ce qui restait de sagesse au régime. S'il avait vécu deux ou trois années de plus, certains cheminements tortueux qui marquèrent mon accession au pouvoir m'eussent peut-être été évités ; il eût réussi à persuader l'empereur de m'adopter plus tôt, et à ciel ouvert. Mais les dernières paroles de cet homme d'état qui me léguait sa tâche ont été l'une de mes investitures impériales.

Si le groupe de mes partisans augmentait, celui de mes ennemis faisait de même. Le plus dangereux de mes adversaires était Lusius Quiétus, romain métissé d'arabe, dont les escadrons numides avaient joué un rôle important dans la seconde campagne dace, et qui poussait sauvagement à la guerre d'Asie. Je détestais tout du personnage : son luxe barbare, l'envolée prétentieuse de ses voiles blancs ceints d'une corde d'or, ses yeux arrogants et faux, son incroyable cruauté à l'égard des vaincus et des soumis. Ces chefs du parti militaire se décimaient en luttes intestines, mais ceux qui restaient s'en affermissaient d'autant plus dans le pouvoir, et je n'en étais que plus exposé aux méfiances de Palma ou à la haine de Celsus. Ma propre position, par bonheur, était presque inexpugnable. Le gouvernement civil reposait de plus en plus sur moi depuis que l'empereur vaquait exclusivement à ses projets de guerre. Mes amis, qui seuls eussent pu me supplanter par leurs aptitudes ou leur connaissance des affaires, mettaient une modestie très noble à me préférer à eux. Nératius Priscus, en qui l'empereur avait foi, se cantonnait chaque jour plus délibérément dans sa spécialité légale. Attianus organisait sa vie en vue de me servir ; j'avais la prudente approbation de Plotine. Un an avant la guerre, je fus promu au poste de gouneur de Syrie, auquel s'ajouta plus tard celui de légat aux armées. Chargé de contrôler et d'organiser nos bases, je devenais l'un des leviers de commande d'une entreprise que je jugeais insensée. J'hésitais quelque temps, puis j'acceptai. Refuser, c'était se fermer les avenues du pouvoir à un moment où plus que jamais le pouvoir m'importait. C'était aussi s'enlever la seule chance de jouer le rôle de modérateur.

Durant ces quelques années qui précédèrent la grande crise, j'avais pris une décision qui me fit à jamais regarder comme un dilettante par mes ennemis, et qui était en partie calculée pour le faire, et pour parer ainsi toute attaque. J'étais allé passer quelques mois en Grèce. La politique, en apparence du moins, n'eut aucune part dans ce voyage. Ce fut une excursion de plaisir et d'étude : j'en rapportai quelques coupes gravées, et des livres que je partageai avec Plotine. J'y reçus, de tous mes honneurs officiels, celui que j'ai accepté avec la joie la plus pure : je fus nommé archonte d'Athènes. Je m'accordai quelques mois de travaux et de délices faciles, de promenades au printemps sur des collines semées d'anémones, de contact amical avec le marbre nu. A Chéronée, où j'étais allé m'attendrir sur les antiques couples

d'amis du Bataillon Sacré, je fus deux jours l'hôte de Plutarque. J'avais eu mon bataillon sacré bien à moi, mais, comme il m'arrive souvent, ma vie m'émouvait moins que l'histoire. J'eus des chasses en Arcadie ; je priai à Delphes. A Sparte, au bord de l'Eurotas, des bergers m'enseignèrent un air de flûte très ancien, étrange chant d'oiseau. Près de Mégare, il y eut une noce paysanne qui dura toute la nuit ; mes compagnons et moi, nous osâmes nous mêler aux danses, ce que nous eussent interdit les lourdes mœurs de Rome.

Les traces de nos crimes restaient partout visibles : les murs de Corinthe ruinés par Memnius, et les places laissées vides au fond des sanctuaires par le rapt de statues organisé au cours du scandaleux voyage de Néron. La Grèce appauvrie continuait dans une atmosphère de grâce pensive, de subtilité claire, de volupté sage. Rien n'avait changé depuis l'époque où l'élève du rhéteur Isée avait respiré pour la première fois cette odeur de miel chaud, de sel et de résine ; rien en somme n'avait changé depuis des siècles. Le sable des palestres était toujours aussi blond qu'autrefois ; Phidias et Socrate ne les fréquentaient plus, mais les jeunes hommes qui s'y exerçaient ressemblaient encore au délicieux Charmide. Il me semblait parfois que l'esprit grec n'avait pas poussé jusqu'à ses extrêmes conclusions les prémices de son propre génie : ses moissons restaient à faire ; les épis mûris au soleil et déjà coupés étaient peu de chose à côté de la promesse éleusinienne du grain caché dans cette belle terre. Même chez mes sauvages ennemis sarmates, j'avais trouvé des vases au pur profil, un miroir orné d'une image d'Apollon, des lueurs grecques comme un pâle soleil sur la neige. J'entrevoyais la possibilité d'helléniser les barbares, d'atticiser Rome, d'imposer doucement au monde la seule culture qui se soit un jour séparée du monstrueux, de l'informe, de l'immobile, qui ait inventé une définition de la méthode, une théorie de la politique et de la beauté. Le dédain léger des Grecs, que je n'ai jamais cessé de sentir sous leurs plus ardents hommages, ne m'offensait pas ; je le trouvais naturel ; quelques fussent les vertus qui me distinguassent d'eux, je savais que je serais toujours moins subtil qu'un matelot d'Égine, moins sage qu'une marchande d'herbes de l'Agora. J'acceptais sans irritation les complaisances un peu hautaines de cette race fière ; j'accordais à tout un peuple les privilèges que j'ai toujours si facilement concédé aux objets aimés. Mais pour laisser aux Grecs le temps de continuer, et de parfaire, leur œuvre, quelques siècles de paix étaient nécessaires, et les calmes loisirs, les sages libertés qu'autorise la paix. La Grèce comptait sur nous pour être ses gardiens, puisque enfin nous nous prétendons ses maîtres. Je me promis de veiller sur le dieu désarmé.

J'occupais depuis un an mon poste de gouverneur en Syrie lorsque Trajan me rejoignit à Antioche. Il venait surveiller la mise au point de l'expédition d'Arménie, qui préludait dans sa pensée à l'attaque du territoire parthe. Plotine l'accompagnait comme toujours, et sa nièce Matidie, ma patiente belle-mère, qui depuis des années le suivait au camp en qualité d'intendante.

Celsus, Palma, Nigrinus, mes vieux ennemis, siégeaient encore au Conseil et dominaient l'état-major. Tout ce monde s'entassa au palais en attendant l'entrée en campagne. Les intrigues de cour reprirent de plus belle. Chacun faisait ses jeux en attendant les premiers coups de dés de la guerre.

L'armée s'ébranla presque aussitôt dans la direction du Nord. Je vis s'éloigner avec elle la vaste cohue des grands fonctionnaires, des intrigants, et des inutiles. L'empereur et sa suite s'arrêtèrent quelques jours en Commagène pour des fêtes déjà triomphales ; les petits rois d'Orient, réunis à Satala, protestèrent à qui mieux mieux d'une loyauté sur laquelle, à la place de Trajan, je me serais assez peu reposé pour l'avenir. Lusius Quiétus, mon puissant rival, placé en tête des avant-postes, occupa les bords du lac Van au cours d'une immense promenade militaire ; la partie septentrionale de la Mésopotamie, vidée par les Parthes, fut annexée sans difficulté ; Abgar, roi d'Osroène, fit sa soumission dans Édesse. L'empereur revint prendre à Antioche ses quartiers d'hiver, remettant au printemps l'invasion de l'empire parthe proprement dit, mais déjà décidé à n'accepter aucune ouverture de paix. Tout avait marché selon ses plans. La joie de se plonger enfin dans cette aventure si longtemps différée rendait une espèce de jeunesse à cet homme de soixante-quatre ans.

Mes pronostics restaient sombres. L'élément juif et arabe était de plus en plus hostile à la guerre ; les grands propriétaires provinciaux s'irritaient d'avoir à défrayer les dépenses occasionnées par le passage des troupes ; les villes supportaient mal l'imposition de taxes nouvelles. Dès le retour de l'empereur, une première catastrophe vint annoncer toutes les autres : un tremblement de terre, survenu au milieu d'une nuit de décembre, ruina en quelques minutes un quart d'Antioche. Trajan, contusionné par la chute d'une poutre, continua héroïquement à s'occuper des blessés ; son entourage immédiat compta quelques morts. La populace syrienne chercha aussitôt des responsables au désastre : renonçant pour une fois à ses principes de tolérance, l'empereur commit la faute de laisser massacrer un groupe de chrétiens. J'ai moi-même assez peu de sympathie pour cette secte, mais le spectacle de vieillards battus de verges et d'enfants suppliciés contribua à l'agitation des esprits, et rendit plus odieux encore ce sinistre hiver. L'argent manquait pour réparer immédiatement les effets du séisme ; des milliers de gens sans abri campaient la nuit sur les places. Mes tournées d'inspection me révélaient l'existence d'un mécontentement sourd, d'une haine secrète dont les grands dignitaires qui encombraient le palais ne se doutaient même pas. L'empereur poursuivait au milieu des ruines les préparatifs de la prochaine campagne : une forêt entière fut employée à la construction de ponts mobiles et de pontons pour le passage du Tigre. Il avait reçu avec joie toute une série de titres nouveaux décernés par le Sénat ; il lui tardait d'en finir avec l'Orient pour retourner triompher à Rome. Les moindres délais déclenchaient des fureurs qui le secouaient comme un accès.

L'homme qui arpentait impatiemment les vastes salles de ce

palais bâti jadis par les Séleucides, et que j'avais moi-même (quel ennui !) décorées en son honneur d'inscriptions élogieuses et de panoplies daces, n'était plus celui qui m'avait accueilli au camp de Cologne il y avait déjà près de vingt ans. Ses vertus même avaient vieilli. Sa jovialité un peu lourde, qui masquait autrefois une vraie bonté, n'était plus que routine vulgaire ; sa fermeté s'était changée en obstination ; ses aptitudes pour l'immédiat et le pratique en un total refus de penser. Le respect tendre qu'il avait pour l'impératrice, l'affection grondeuse qu'il témoignait à sa nièce Matidie se transformaient en une dépendance sénile envers ces femmes, aux conseils desquelles il résistait pourtant de plus en plus. Ses crises de foie inquiétaient son médecin Crito ; lui-même ne s'en souciait pas. Ses plaisirs avaient toujours manqué d'art ; leur niveau baissait encore avec l'âge. Il importait fort peu que l'empereur, sa journée faite, s'abandonnât à des débauches de caserne, en compagnie de jeunes gens auxquels il trouvait de l'agrément ou de la beauté. Il était au contraire assez grave qu'il supportât mal ce vin, dont il abusait ; et que cette cour de subalternes de plus en plus médiocres, triés et manœuvrés par des affranchis louches, fût à même d'assister à toutes mes conversations avec lui et de les rapporter à mes adversaires. De jour, je ne voyais l'empereur qu'aux réunions de l'état-major, tout occupées du détail des plans, et où l'instant n'était jamais venu d'exprimer une opinion libre. A tout autre moment, il évitait les tête-à-tête. Le vin fournissait à cet homme peu subtil un arsenal de ruses grossières. Ses susceptibilités d'autrefois avaient bien cessé : il insistait pour m'associer à ses plaisirs ; le bruit, les rires, les plus fades plaisanteries des jeunes hommes étaient toujours bien reçus comme autant de moyens de me signifier que l'heure n'était pas aux affaires sérieuses ; il guettait le moment où une rasade de plus m'enlèverait ma raison. Tout tournait autour de moi dans cette salle où les têtes d'aurochs des trophées barbares semblaient me rire au nez. Les jarres succédaient aux jarres ; une chanson avinée giclait çà et là, ou le rire insolent et charmant d'un page ; l'empereur, appuyant sur la table une main de plus en plus tremblante, muré dans une ivresse peut-être à demi feinte, perdu loin de tout sur les routes de l'Asie, s'enfonçait gravement dans ses songes...

Par malheur, ces songes étaient beaux. C'étaient les mêmes qui m'avaient autrefois fait penser à tout abandonner pour suivre au delà du Caucase les routes septentrionales vers l'Asie. Cette fascination, à laquelle l'empereur vieilli se livrait en somnambule, Alexandre l'avait subie avant lui ; il avait à peu près réalisé les mêmes rêves, et il en était mort à trente ans. Mais le pire danger de ces grands plans était encore leur sagesse : comme toujours, les raisons pratiques abondaient pour justifier l'absurde, pour porter à l'impossible. La question d'Orient préoccupait Rome depuis des siècles ; il semblait naturel d'en finir une fois pour toutes. Nos échanges de denrées avec l'Inde et le mystérieux Pays de la Soie dépendaient entièrement des marchands juifs et des exportateurs arabes qui avaient la franchise des ports et des routes parthes. Une fois réduit à rien le vaste et flottant empire des cava-

liers Arsacides, nous toucherions directement à ces riches confins du monde ; l'Asie enfin unifiée ne serait pour Rome qu'une province de plus. Le port d'Alexandrie d'Égypte était le seul de nos débouchés vers l'Inde qui ne dépendît pas du bon vouloir parthe ; là aussi, nous nous heurtions continuellement aux exigences et aux révoltes des minorités juives. Le succès de l'expédition de Trajan nous eût permis d'ignorer cette ville peu sûre. Mais tant de raisons ne m'avaient jamais persuadé. De sages traités de commerce m'eussent contenté davantage, et j'entrevoyais déjà la possibilité de réduire le rôle d'Alexandrie en créant une seconde métropole grecque dans le voisinage de la mer Rouge, ce que j'ai fait plus tard quand j'ai fondé Antinoé. Je commençais à connaître ce monde compliqué de l'Asie. Les simples plans d'extermination totale qui avaient réussi en Dacie n'étaient pas de mise dans ce pays plein d'une vie plus multiple, mieux enracinée, et dont dépendait d'ailleurs la richesse du monde. Passé l'Euphrate, commençait pour nous le pays des risques et des mirages, les sables où l'on s'enlise, les routes qui finissent sans aboutir. Le moindre revers aurait pour résultat un ébranlement de prestige que toutes les catastrophes pourraient suivre ; il ne s'agissait pas seulement de vaincre, mais de vaincre toujours, et nos forces s'épuiseraient à cette entreprise. Nous l'avions déjà tentée : je pensais avec horreur à la tête de Crassus, lancée de main en main comme une balle au cours d'une représentation des *Bacchantes* d'Euripide, qu'un roi barbare frotté d'hellénisme donnait au soir d'une victoire sur nous. Trajan songeait à venger cette vieille défaite ; je songeais surtout à l'empêcher de se reproduire. Je prévoyais assez exactement l'avenir, chose possible après tout quand on est renseigné sur bon nombre des éléments du présent : quelques victoires inutiles entraîneraient trop avant nos armées dangereusement enlevées à d'autres frontières ; l'empereur mourant se couvrirait de gloire, et nous, qui avions à vivre, serions chargés de résoudre tous les problèmes et de remédier à tous les maux.

César avait raison de préférer la première place dans un village à la seconde à Rome. Non par ambition, ou par vaine gloire, mais parce que l'homme placé en second n'a le choix qu'entre les dangers de l'obéissance, ceux de la révolte, et ceux, plus graves, du compromis. Je n'étais même pas le second dans Rome. Sur le point de partir pour une expédition dangereuse, l'empereur n'avait pas encore désigné son successeur : chaque pas en avant donnait une chance aux chefs de l'état-major. Cet homme presque naïf m'apparaissait maintenant plus compliqué que moi-même. Ses rudesses même me rassuraient : l'empereur bourru me traitait en fils. A d'autres moments, je m'attendais, sitôt qu'on pourrait se passer de mes services, à être évincé par Palma ou supprimé par Quiétus. J'étais sans pouvoir : je ne parvins même pas à obtenir une audience pour les membres influents du Sanhédrin d'Antioche, qui craignaient autant que nous les coups de force des minorités juives, et qui eussent éclairé Trajan sur les menées de leurs coreligionnaires. Mon ami Latinius Alexander, qui descendait d'une des vieilles familles royales de l'Asie Mineure, et dont le nom

et la fortune pesaient d'un grand poids, ne fut pas davantage écouté. Pline, envoyé en Bithynie, quatre ans plus tôt, y était mort sans avoir eu le temps d'informer l'empereur de l'état exact des esprits et des finances, à supposer que son incurable optimisme lui eût permis de le faire. Les rapports secrets du marchand lycien Opramoas, qui connaissait bien les affaires d'Asie, furent tournés en dérision par Palma. Les affranchis profitaient des lendemains de maladie qui suivaient les soirs d'ivresse pour m'écarter de la chambre impériale : l'ordonnance de l'empereur, un nommé Phœdime, honnête celui-là, mais obtus, et monté contre moi, me refusa deux fois la porte. Par contre, le consulaire Celsus, mon ennemi, s'enferma un soir avec Trajan pour un conciliabule qui dura des heures, et à la suite duquel je me crus perdu. Je me cherchai des alliés où je pus ; je corrompis à prix d'or d'anciens esclaves que j'eusse volontiers envoyé aux galères ; j'ai caressé d'horribles têtes frisées. Le diamant de Nerva ne jetait plus aucuns feux.

Et c'est alors que m'apparut le plus sage de mes bons génies : Plotine. Il y avait près de vingt ans que je connaissais l'impératrice. Nous étions du même milieu ; nous avions à peu près le même âge. Je lui avais vu vivre avec calme une existence presque aussi contrainte que la mienne, et plus dépourvue d'avenir. Elle m'avait soutenu, sans paraître s'apercevoir qu'elle le faisait, dans mes moments difficiles. Mais ce fut durant les mauvais jours d'Antioche que sa présence me devint indispensable, comme plus tard son estime le resta toujours, et j'eus celle-ci jusqu'à sa mort. Je pris l'habitude de cette figure en vêtements blancs, aussi simples que peuvent l'être ceux d'une femme, de ses silences, de ses paroles mesurées qui n'étaient jamais que des réponses, et les plus nettes possible. Son aspect ne détonnait en rien dans ce palais plus antique que les splendeurs de Rome : cette fille de parvenus était très digne des Séleucides. Nous étions d'accord presque sur tout. Nous avions tous deux la passion d'orner, puis de dépouiller notre âme, d'éprouver notre esprit à toutes les pierres de touche. Elle inclinait à la philosophie épicurienne, ce lit étroit, mais propre, sur lequel j'ai parfois étendu ma pensée. Le mystère des dieux, qui me hantait, ne l'inquiétait pas ; elle n'avait pas non plus mon goût passionné des corps. Elle était chaste par dégoût du facile, généreuse par décision plutôt que par nature, sagement méfiante, mais prête à tout accepter d'un ami, même ses inévitables erreurs. L'amitié était un choix où elle s'engageait tout entière ; elle s'y livrait absolument, et comme je ne l'ai fait qu'à l'amour. Elle m'a connu mieux que personne ; je lui ai laissé voir ce que j'ai soigneusement dissimulé à tout autre : par exemple, de secrètes lâchetés. J'aime à croire que, de son côté, elle ne m'a presque rien tu. L'intimité des corps, qui n'exista jamais entre nous, a été compensée par ce contact de deux esprits étroitement mêlés l'un à l'autre.

Notre entente se passa d'aveux, d'explications, ou de réticences : les faits eux-mêmes suffisaient. Elle les observait mieux que moi. Sous les lourdes tresses qu'exigeait la mode, ce front lisse était

celui d'un juge. Sa mémoire gardait des moindres objets une empreinte exacte ; il ne lui arrivait jamais, comme à moi, d'hésiter trop longtemps ou de se décider trop vite. J'exagérais, je minimisais dans mes moments d'inquiétude ; elle continuait à jauger. Elle me désignait infatigablement mes ennemis ; elle évaluait mes partisans avec une froideur sage. En vérité, nous étions complices, mais l'oreille la plus exercée eût à peine pu reconnaître entre nous les signes d'un secret accord. Elle ne commit jamais devant moi l'erreur grossière de se plaindre de l'empereur, ni l'erreur plus subtile de l'excuser ou de le louer. De mon côté, ma loyauté n'était pas mise en question. Attianus, qui venait d'arriver de Rome, se joignait à ces entrevues qui duraient parfois toute la nuit, mais rien ne semblait lasser cette femme imperturbable et fragile. Elle avait réussi à faire nommer mon ancien tuteur en qualité de conseiller privé, éliminant ainsi mon ennemi Celsus. La méfiance de Trajan, ou l'impossibilité de trouver quelqu'un pour remplir ma place à l'arrière, me retiendrait à Antioche : je comptais sur eux pour m'instruire de tout ce que ne m'apprendraient pas les bulletins. En cas de désastre, ils sauraient rallier autour de moi la fidélité d'une partie de l'armée. Mes adversaires auraient à compter avec la présence de ce vieillard goutteux qui ne partait que pour me servir, et de cette femme capable d'exiger de soi une longue endurance de soldat.

Je les vis s'éloigner, l'empereur à cheval, ferme, admirablement placide, le groupe patient des femmes en litière, les gardes prétoriens mêlés aux éclaireurs numides du redoutable Lusius Quiétus. L'armée qui avait hiverné sur les bords de l'Euphrate se mit en marche dès l'arrivée du chef : la campagne parthe commençait pour tout de bon. Les premières nouvelles furent sublimes. Babylone conquise, le Tigre franchi, Ctésiphon tombé. Tout, comme toujours, cédait à l'étonnante maîtrise de cet homme. Le prince de l'Arabie Characène se déclara sujet, ouvrant ainsi aux flottilles romaines le cours entier du Tigre : l'empereur s'embarqua pour le port de Charax au fond du golfe persique. Il touchait aux rives fabuleuses. Mes inquiétudes subsistaient, mais je les dissimulais comme des crimes ; c'est avoir tort que d'avoir raison trop tôt. Bien plus, je doutais de moi-même : j'avais été coupable de cette basse incrédulité qui nous empêche de reconnaître la grandeur d'un homme que nous connaissons trop. J'avais oublié que certains êtres déplacent les bornes du destin, changent l'histoire. J'avais blasphémé le Génie de l'empereur. Je me rongeais à mon poste. Si par hasard l'impossible avait lieu, se pouvait-il que j'en fusse exclu? Tout étant toujours plus facile que la sagesse, le désir me venait de remettre la cotte de mailles des guerres sarmates, d'utiliser l'influence de Plotine pour me faire rappeler à l'armée. J'enviais au moindre de nos soldats la poussière des routes d'Asie, le choc des bataillons cuirassés de la Perse. Le Sénat vota cette fois à l'empereur le droit de célébrer, non pas un triomphe, mais une succession de triomphes qui dureraient autant que sa vie. Je fis moi-même ce qui se devait : j'ordonnai des fêtes ; j'allai sacrifier sur le sommet du mont Cassius.

Soudain, l'incendie qui couvait dans cette terre d'Orient éclata partout à la fois. Des marchands juifs refusèrent de payer l'impôt à Séleucie ; Cyrène immédiatement se révolta, et l'élément oriental y massacra l'élément grec ; les routes qui amenaient jusqu'à nos troupes le blé d'Égypte furent coupées par une bande de zélotes de Jérusalem ; à Chypre, les résidents grecs et romains furent saisis par la populace juive, qui les obligea à s'entre-tuer dans des combats de gladiateurs. Je réussis à maintenir l'ordre en Syrie, mais je percevais des flammes dans l'œil des mendiants assis au seuil des synagogues, des ricanements muets sur les lèvres épaisses des conducteurs de caravanes, une haine qu'en somme nous ne méritions pas. Les Juifs et les Arabes avaient dès le début fait cause commune contre une guerre qui menaçait de ruiner leur négoce ; mais Israël en profitait pour se jeter contre un monde dont l'excluaient ses fureurs religieuses, ses rites singuliers, et l'intransigeance de son dieu. L'empereur, revenu en toute hâte à Babylone, délégua Quiétus pour châtier les villes révoltées : Cyrène, Édesse, Séleucie, les grandes métropoles helléniques de l'Orient furent livrées aux flammes en punition de trahisons préméditées dans les fondouks ou machinées dans les juiveries. Plus tard, en visitant ces villes à reconstruire, j'ai marché sous des colonnades en ruines, entre des files de statues brisées. L'empereur Osroès, qui avait soudoyé ces révoltes, reprit immédiatement l'offensive ; Abgar s'insurgea et rentra dans Édesse en cendres ; nos alliés arméniens, sur lesquels Trajan avait cru pouvoir compter, prêtèrent main forte aux satrapes. L'empereur se trouva brusquement au centre d'un immense champ de bataille où il fallait faire face de tous côtés.

Il perdit l'hiver au siège de Hatra, nid d'aigles presque inexpugnable, situé en plein désert, et qui coûta à notre armée des milliers de morts. Son entêtement était de plus en plus une forme de courage personnel : cet homme malade refusait de lâcher prise. Je savais par Plotine que Trajan, malgré l'avertissement d'une brève attaque de paralysie, se refusait toujours à nommer son héritier. Si cet imitateur d'Alexandre mourait à son tour de fièvres ou d'intempérance dans quelque coin malsain de l'Asie, la guerre étrangère se compliquerait d'une guerre civile : une lutte à mort éclaterait entre mes partisans et ceux de Celsus ou de Palma. Soudain, les nouvelles cessèrent presque complètement ; la mince ligne de communication entre l'empereur et moi n'était maintenue que par les bandes numides de mon pire ennemi. Ce fut à cette époque que je chargeai pour la première fois mon médecin de me marquer à l'encre rouge, sur la poitrine, la place du cœur : si le pire arrivait, je ne tenais pas à tomber vivant entre les mains de Lusius Quiétus. La tâche difficile de pacifier les îles et les provinces limitrophes s'ajoutait aux autres besognes de mon poste, mais le travail épuisant des jours n'était rien comparé à la longueur des nuits d'insomnie. Tous les problèmes de l'empire m'accablaient à la fois, mais le mien propre pesait davantage. Je voulais le pouvoir. Je le voulais pour imposer mes plans, essayer mes remèdes, restaurer la paix. Je le voulais surtout pour être moi-même avant de mourir.

J'allais avoir quarante ans. Si je succombais à cette époque, il ne resterait de moi qu'un nom dans une série de grands fonctionnaires, et une inscription en grec en l'honneur de l'archonte d'Athènes. Depuis, chaque fois que j'ai vu disparaître un homme arrivé au milieu de la vie, et dont le public croit pouvoir mesurer exactement les réussites et les échecs, je me suis rappelé qu'à cet âge je n'existais encore qu'à mes propres yeux et à ceux de quelques amis, qui devaient parfois douter de moi comme j'en doutais moi-même. J'ai compris que peu d'hommes se réalisent avant de mourir : j'ai jugé leurs travaux interrompus avec plus de pitié. Cette hantise d'une vie frustrée immobilisait ma pensée sur un point, la fixait comme un abcès. Il en était de ma convoitise du pouvoir comme de celle de l'amour, qui empêche l'amant de manger, de dormir, de penser, et même d'aimer, tant que certains rites n'ont pas été accomplis. Les tâches les plus urgentes semblaient vaines, du moment qu'il m'était interdit de prendre en maître des décisions affectant l'avenir ; j'avais besoin d'être assuré de régner pour retrouver le goût d'être utile. Ce palais d'Antioche, où j'allais vivre quelques années plus tard dans une sorte de frénésie de bonheur, n'était pour moi qu'une prison, et peut-être une prison de condamné à mort. J'envoyai des messages secrets aux oracles, à Jupiter Ammon, à Castalie, au Zeus Dolichène. Je fis venir des Mages ; j'allai jusqu'à faire prendre dans les cachots d'Antioche un criminel désigné pour la mise en croix, auquel un sorcier trancha la gorge en ma présence, dans l'espoir que l'âme, flottant un instant entre la vie et la mort, me révélerait l'avenir. Ce misérable y gagna d'échapper à une plus longue agonie, mais les questions posées restèrent sans réponse. La nuit, je me traînais d'embrasure en embrasure, de balcon en balcon, le long des salles de ce palais aux murs encore lézardés par les effets du séisme, traçant çà et là des calculs astrologiques sur les dalles, interrogeant des étoiles tremblantes. Mais c'est sur terre qu'il fallait chercher les signes de l'avenir.

L'empereur enfin leva le siège de Hatra, et se décida à repasser l'Euphrate, qu'on n'aurait jamais dû franchir. Les chaleurs déjà torrides et le harcèlement des guérillas parthes rendirent plus désastreux encore cet amer retour. Par un brûlant soir de mai, j'allai rencontrer hors des portes de la ville, sur les bords de l'Oronte, le petit groupe éprouvé par les fièvres, l'anxiété, la fatigue : l'empereur malade, Attianus, et les femmes. Trajan tint à faire route à cheval jusqu'au seuil du palais ; il se soutenait à peine ; cet homme si plein de vie semblait plus changé qu'un autre par l'approche de la mort. Crito et Matidie le supportèrent le long des marches, l'emmenèrent s'étendre, s'établirent à son chevet. Attianus et Plotine me racontèrent ceux des incidents de la campagne qui n'avaient pu trouver place dans leurs brefs messages. L'un de ces récits m'émut au point de prendre à jamais rang parmi mes souvenirs personnels, mes propres symboles. A peine arrivé à Charax, l'empereur las était allé s'asseoir sur la grève, face aux eaux lourdes du golfe persique. C'était encore l'époque où il ne doutait pas de la victoire, mais, pour la première fois,

l'immensité du monde l'accabla, et le sentiment de l'âge, et celui des limites qui nous enserrent tous. De grosses larmes roulèrent sur les joues ridées de cet homme qu'on croyait incapable de jamais pleurer. Le chef qui avait porté les aigles romaines sur des rivages inexplorés jusque-là comprit qu'il ne s'embarquerait jamais sur cette mer tant rêvée : l'Inde, la Bactriane, tout cet obscur Orient dont il s'était grisé à distance, resteraient pour lui des noms et des songes. Dès le lendemain, les mauvaises nouvelles le forcèrent à repartir. Chaque fois qu'à mon tour le destin m'a dit non, je me suis souvenu de ces pleurs versés un soir, sur une rive lointaine, par un vieil homme qui regardait peut-être pour la première fois sa vie face à face.

Je montai le lendemain chez l'empereur. Je me sentais envers lui filial, fraternel. Cet homme qui s'était toujours fait gloire de vivre et de penser en tout comme chaque soldat de son armée finissait en pleine solitude : couché sur son lit, il continuait à combiner des plans grandioses auxquels personne ne s'intéressait plus. Comme toujours, son langage sec et cassant enlaidissait sa pensée ; formant ses mots à grand-peine, il me parla du triomphe qu'on lui préparait à Rome. Il niait la défaite comme il niait la mort. Il eut une seconde attaque deux jours plus tard. Mes conciliabules anxieux reprirent avec Attianus, avec Plotine. La prévoyance de l'impératrice venait de faire élever mon vieil ami à la position toute-puissante de préfet du prétoire, mettant ainsi sous nos ordres la garde impériale. Matidie, qui ne quittait pas la chambre de malade, nous était heureusement tout acquise ; cette femme simple et tendre était d'ailleurs de cire entre les mains de Plotine. Mais aucun de nous n'osait rappeler à l'empereur que la question de succession restait pendante. Peut-être, comme Alexandre, avait-il décidé de ne pas nommer lui-même son héritier ; peut-être avait-il envers le parti de Quiétus des engagements sus de lui seul. Plus simplement, il refusait d'envisager sa fin : on voit ainsi, dans les familles, des vieillards obstinés mourir intestats. Il s'agit moins pour eux de garder jusqu'au bout leur trésor, ou leur empire, dont leurs doigts gourds se sont déjà à demi détachés, que de ne pas s'établir trop tôt dans l'état posthume d'un homme qui n'a plus de décisions à prendre, plus de surprises à causer, plus de menaces ou de promesses à faire aux vivants. Je le plaignais : nous différions trop pour qu'il pût trouver en moi ce continuateur docile, commis d'avance aux mêmes méthodes, et jusqu'aux mêmes erreurs, que la plupart des gens qui ont exercé une autorité absolue cherchent désespérément à leur lit de mort. Mais le monde autour de lui était vide d'hommes d'état : j'étais le seul qu'il pût prendre sans manquer à ses devoirs de bon fonctionnaire et de grand prince : ce chef habitué à évaluer les états de service était à peu près forcé de m'accepter. C'était d'ailleurs une excellente raison pour me haïr. Peu à peu, sa santé se rétablit juste assez pour lui permettre de quitter la chambre. Il parlait d'entreprendre une nouvelle campagne ; il n'y croyait pas lui-même. Son médecin Crito, qui craignait pour lui les chaleurs de la canicule, réussit enfin à le décider à se rembarquer pour Rome.

Le soir qui précéda son départ, il me fit appeler à bord du navire qui devait le ramener en Italie, et me nomma commandant en chef à sa place. Il s'engageait jusque-là. Mais l'essentiel n'était pas fait.

Contrairement aux ordres reçus, je commençai immédiatement, mais en secret, des pourparlers de paix avec Osroès. Je misais sur le fait que je n'aurais probablement plus de comptes à rendre à l'empereur. Moins de dix jours plus tard, je fus réveillé en pleine nuit par l'arrivée d'un messager : je reconnus aussitôt un homme de confiance de Plotine. Il m'apportait deux missives. L'une, officielle, m'apprenait que Trajan, incapable de supporter l'état de la mer, avait été débarqué à Sélinonte-en-Cilicie où il gisait gravement malade dans la maison d'un marchand. Une seconde lettre, secrète celle-là, m'annonçait sa mort, que Plotine me promettait de tenir cachée le plus longtemps possible, me donnant ainsi l'avantage d'être averti le premier. Je partis sur-le-champ pour Sélinonte, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour m'assurer des garnisons syriennes. A peine en route, un nouveau courrier m'annonça officiellement le décès de l'empereur. Son testament, qui me désignait comme héritier, venait d'être envoyé à Rome en mains sûres. Tout ce qui depuis dix ans avait été fiévreusement rêvé, combiné, discuté ou tu, se réduisait à un message de deux lignes, tracé en grec d'une main ferme par une petite écriture de femme. Attianus, qui m'attendait sur le quai de Sélinonte, fut le premier à me saluer du titre d'empereur.

Et c'est ici, dans cet intervalle entre le débarquement du malade et le moment de sa mort, que se place une de ces séries d'événements qu'il me sera toujours impossible de reconstituer, et sur lesquels pourtant s'est édifié mon destin. Ces quelques jours passés par Attianus et les femmes dans cette maison de marchand ont à jamais décidé de ma vie, mais il en sera éternellement d'eux comme il en fut plus tard d'une certaine après-midi sur le Nil, dont je ne saurai non plus jamais rien, précisément parce qu'il m'importerait d'en tout savoir. Le dernier des badauds, à Rome, a son opinion sur ces épisodes de ma vie, mais je suis à leur sujet le moins renseigné des hommes. Mes ennemis ont accusé Plotine d'avoir profité de l'agonie de l'empereur pour faire tracer à ce moribond les quelques mots qui me léguaient le pouvoir. Des imaginations plus portées encore au mélodrame ont décrit un lit à courtines, la lueur incertaine d'une lampe, le médecin Crito dictant les dernières volontés de Trajan d'une voix qui contrefaisait celle du mort. On a fait valoir que l'ordonnance Phœdime, qui me haïssait, et dont mes amis n'auraient pas pu acheter le silence, succomba fort opportunément d'une fièvre maligne le lendemain du décès de son maître. Il y a dans ces images de violence et d'intrigue je ne sais quoi qui frappe l'imagination populaire, et même la mienne. Il ne me déplairait pas qu'un petit nombre d'honnêtes gens eussent été capables d'aller pour moi jusqu'au crime, ni que le dévouement de l'impératrice l'eût entraînée si loin. Elle savait les dangers qu'une décision non prise faisait courir à l'État ; je l'honore assez pour croire qu'elle eût accepté de commettre

une fraude nécessaire, si la sagesse, le sens commun, l'intérêt public, et l'amitié l'y avaient poussée. J'ai tenu entre mes mains, par la suite, ce document si violemment contesté par mes adversaires : je ne puis me prononcer pour ou contre l'authenticité de cette dernière dictée d'un malade. Certes, je préfère supposer que Trajan lui-même, faisant avant de mourir le sacrifice de ses préjugés personnels, a de son plein gré laissé l'empire à celui qu'il jugeait somme toute le plus digne. Mais il faut bien avouer que la fin, ici, m'importait plus que les moyens : l'essentiel est que l'homme arrivé au pouvoir ait prouvé par la suite qu'il méritait de l'exercer.

Le corps fut brûlé sur le rivage, peu après mon arrivée, en attendant les funérailles triomphales qui auraient lieu à Rome. Presque personne n'assista à la cérémonie très simple, qui eut lieu à l'aube, et ne fut qu'un dernier épisode des longs soins domestiques rendus par les femmes à la personne de Trajan. Matidie pleurait à chaudes larmes ; la vibration de l'air autour du bûcher brouillait les traits de Plotine. Calme, distante, un peu creusée par la fièvre, elle demeurait comme toujours clairement impénétrable. Attianus et Crito veillaient à ce que tout fût convenablement consumé. La petite fumée se dissipa dans l'air pâle du matin sans ombres. Aucun de mes amis ne revint sur les incidents des quelques jours qui avaient précédé la mort de l'empereur. Leur mot d'ordre était évidemment de se taire ; le mien fut de ne pas poser de dangereuses questions.

Le jour même, l'impératrice veuve et ses familiers se rembarquèrent pour Rome. Je rentrai à Antioche, accompagné le long de la route par les acclamations des légions. Un calme extraordinaire s'était emparé de moi : l'ambition, et la crainte, semblaient un cauchemar passé. Quoiqu'il fût arrivé, j'avais toujours été décidé à défendre jusqu'au bout mes chances impériales, mais l'acte d'adoption simplifiait tout. Ma propre vie ne me préoccupait plus : je pouvais de nouveau penser au reste des hommes.

(A suivre.)

MARGUERITE YOURCENAR.

LETTRES IMAGINAIRES

Au début de 1943, à Hambourg, Maurice Sachs se proposait d'écrire sa philosophie pratique sous forme de conseils donnés à des correspondants imaginaires. Des dix lettres qui nous sont parvenues — sans doute les seules écrites — nous extrayons les deux suivantes.

Y. B.

I

Mon cher André,

Sur cette question d'écrire et comment écrire, je ne puis que vous donner quelques recettes pratiques résumées, de reste, en celle-ci : l'écriture est un artisanat.

Premier point : avez-vous assez de dons naturels pour entreprendre la tâche? Je le crois. D'ailleurs, si même vous ne deviez jamais faire carrière d'écrivain, ne serait-il pas délicieux de savoir bien écrire pour vous-même? (Lucien Daudet me disait autrefois : « J'appartiens à une génération où l'on ne pensait pas que toute personne qui savait écrire dût forcément publier. »)

Mais il apparaît que vous désirez publier et vous faire valoir : c'est tout naturel. Examinez donc l'indispensable artisanerie des Lettres, car je tiens pour assuré que vous êtes déjà de ceux qui ont écrit mille mauvais vers entre quinze et vingt ans, trois lettres par jour (dans le style billet-confession), deux romans inachevés, quatre premiers actes sans suite, deux volumes d'un Journal d'adolescent et dix nouvelles ratées. A moins, et prétendre écrire ! vous me feriez rire. On ne s'avise pas d'écrire sans y être forcé, sans qu'en toutes circonstances un impérieux instinct vous mette la plume en main. C'est à ces infructueux essais qu'on juge d'une vocation. Qui ne noircit des rames de papier, n'a d'abord qu'à rester lecteur.

Mais cela prouvé et vos archives (quelques tiroirs où s'en-

tassent les manuscrits maculés avec un vieux peigne, des souvenirs, le désordre ou de bons dossiers) faisant foi, au travail pour tirer de vous le meilleur !

J'admets à priori que vous avez tout lu entre seize et vingt-six ans. Quand on n'a pas tout lu à cet âge on ne lira jamais. Je dis tout, c'est-à-dire ce qui relève de votre passion, les romanciers et les conteurs et, bien sûr, les poètes de votre langue.

Il s'agit donc maintenant de tout relire du point de vue technique et faire connaissance des auteurs étrangers. Cela implique : apprendre la rapidité stendhalienne, le rythme de Rousseau, pénétrer le mouvement balzacien, son crescendo dramatique, ses costumes, étudier la description de l'œil chez Flaubert, les ciels chez Maupassant, Chateaubriand, Hugo et Colette, l'objet chez Bourges, etc., les sous-bois à étudier chez Tourgueniev, les fleurs et les pierres chez Proust. Chez celui-ci aussi apprendre à entendre son dialogue.

Examiner la réserve d'un Benjamin Constant, peser l'opulence de Chateaubriand ; chez Jules Renard l'acuité du trait, chez Goncourt le *bon* mot, la chaleur de la phrase chez Loti, la désinvolture, qualité éminemment française, chez deux hommes aussi divers qu'Alexandre Dumas et Valery Larbaud ; poursuivre l'exactitude exprimée de la pensée chez Montesquieu et Valéry. Et ainsi de suite. Je n'ai pas la place de vous citer des exemples.

Mais il est absurde de parler des filles sans savoir comment en parle Kouprine, de la nature sans bien connaître Rousseau. Pénétrer le secret technique d'un Diderot, d'un Fromentin, d'un Voltaire, est capital. Partir sans s'être exercé tour à tour à la vitesse de Mme de La Fayette, au raccourci de Stendhal, à l'ondoiement de Chateaubriand, à la phrase orgueilleuse et sèche de Barrès, etc., etc., est vain.

Tout connaître pour ne rien plagier.

Se découvrir ses maîtres. Parmi lesquels il faut se défier de ceux que l'on aime au point de les imiter.

Que votre originalité jaillisse de l'assimilation de tout ce qui s'est écrit de beau qui nous propose peu à peu notre manière personnelle.

Devant un sujet qui vous tente, vous demander : comment le traiterait un tel, un autre, celui-ci, celui-là?... Avant les années de création, les années d'exercice. Le pastiche, d'abord, qui nous est ce que la copie des maîtres est aux jeunes peintres : un travail indispensable. Je suis stupéfait par un jeune homme qui prétend écrire et qui n'est pas capable d'enlever de mémoire devant moi un « à la manière de » n'importe quel homme fameux.

Un sujet étant adopté, toutes les façons de le traiter ayant été examinées, rédigez le premier jet. Reprenez-le pour peser chaque mot, que chaque mot en suggère d'autres ou vous force à examiner dans un dictionnaire de synonymes une variété de vocables. Contrôler l'exactitude ou sens de chacun dans Littré.

La richesse de vocabulaire est fonction d'une vaste lecture.

Mais il y a des années que je ne lis plus sans noter sur un carnet, avec la référence, les mots rares, ceux qui me sont inconnus ou que je n'emploie pas assez. Je les apprends par cœur ensuite. Puis je les mets à l'exercice : former trois phrases avec un tel mot, etc. Cette dernière gymnastique est pratiquée par Gide quelques semaines avant qu'il entreprenne une nouvelle œuvre.

Flaubert, vous le savez, pourchassait jusqu'aux assonances, se désolait pour deux génitifs qui se suivaient, inscrivait sa phrase au tableau noir, préparait des chutes de phrases avant de savoir ce qu'elles contiendraient.

Gide lit à haute voix avant de dormir et au réveil une page de Rousseau, de Montesquieu ou de Flaubert. Flaubert avait trois bréviaires de style : La Bruyère, Montesquieu, Chateaubriand.

Moi, je lis aux jours de travail Montesquieu, Stendhal et Saint-Simon. Je crois que tout écrivain français doit passer par Montesquieu.

Mais on a ses préférences. J'aime à la folie les préciosités d'un Bourges : « Les sentiments lui tarissaient... », « elle se rassasiait de deuil... », « ce qui l'infestait subitement... » « étendus près à près... », etc. Comme je collectionne :

— chez Chateaubriand : la « croupe de montagne », les « sommets pelés », les « vêtements délabrés », les « falaises ondées de noir », etc. ;

— chez Hugo : la « lave des événements », les « bancs de feu » du soleil, etc. ;

— chez de Maistre : être « d'humeur interrogeante », etc. ;

— chez Flaubert : « l'émail de l'œil », etc. ;

— chez Balzac : « l'ondulation du sentiment », une « vue ménagée » ;

— chez Corneille : « les caractères luisants », etc. ;

— chez La Fontaine : « le cristal vagabond » de l'eau ;

— chez Guérin : « le tissu de l'ombrage », etc. ;

— chez Chénier : « la rive aréneuse », etc.

Je cueille chez Sainte-Beuve ce mot de « javelles » qui me fuyait pendant une promenade aux champs, le « chaînon

mystique » chez Baudelaire, « l'azur noir de la nuit » chez G. Nouveau, « un je ne sais quel feu » chez Corneille, dans un texte indou « le bourgeon de ses dents », une « embellie » chez Goncourt : Renard, Hugo, Chateaubriand, Daudet, Maupassant me proposeront pour des ciels : des éclaircies, des écumes, des clartés, de lumineux abîmes, des concavités, des nuages festonnés, une calotte ourlée, un archipel éclatant, des nuées floconnantes..., etc..., etc..., et cætera...

Ainsi de tout, pour tout et parmi tous les mots, ces phrases, ces secrets de syntaxe, ces élégances, ces grâces, ces rigueurs, ces réserves — se trouver soi, si humble qu'on puisse être, et d'une lente analyse parvenir à votre synthèse.

Ayant quelques dons pour écrire, que j'éprouvai vers ma seizième année, je ne réclame que cent ans d'études pour parvenir à bien écrire.

Certes, l'étude n'est rien sans le don et le don n'est rien sans l'étude. C'est un truisme.

II

Mon cher Blaise,

Puisque votre roman est terminé, je ne vous conseille absolument pas de l'envoyer par la poste à un éditeur parisien et d'attendre la réponse. Je crois que cela ne donnerait pas grand-chose.

Il y a des éditeurs qui ont un comité de lecture, d'autres qui n'en ont pas.

Dans le premier cas, des secrétaires distribuent aux quelques six ou dix lecteurs les manuscrits selon la spécialité de chacun (roman psychologique, d'aventure, essai, etc...). Il n'est pas rare qu'un lecteur ait dix manuscrits à lire dans sa semaine. A moins que l'originalité soit flagrante, la qualité extraordinaire, le tout une façon de chef-d'œuvre, vous ne recevrez en réponse à votre envoi qu'un encouragement à présenter vos prochains ouvrages : encore faut-il pour cela qu'on vous ait reconnu quelques mérites.

En vérité le comité de lecture sert moins à juger des envois d'inconnus qu'à prospecter la faune des jeunes écrivains, qu'à découvrir les talents naissants de ceux que l'on fréquente, qu'à persuader des hommes reconnus d'apporter une œuvre à l'éditeur dont le lecteur dépend.

L'éditeur qui n'a pas de comité de lecture juge d'après son goût personnel ; celui-ci n'est le plus souvent que la manie

de son premier succès. Des secrétaires écartent l'inutile (ce qui n'est pas dans la ligne de la maison) et présentent à leur chef ce qui risque de lui plaire. Ce sera presque toujours une resucée de ce qui lui a déjà fait gagner de l'argent.

Dans les milieux intellectuels on croit sans trop l'avouer que « si un tel avait du talent, on le saurait » : ce qui revient à dire qu'on ne publie pas à Paris quand on n'est pas sorti de sa province.

De divers moyens de se frayer ces chemins ronceux :

Se présenter chez un éditeur, parvenir à se faire recevoir et le charmer : lui donner envie de vous lire en raison de ce que vous lui avez dit à propos de tout autre chose que votre livre.

Mais, en vérité, il n'est pas d'autre recette pour l'exploitation de sa production dans toute branche d'art, que celle-ci : se mêler aux milieux des Lettres, du Théâtre, de la Peinture, etc., selon sa vocation.

Se faire connaître dans les cafés comme l'on se faisait valoir autrefois dans les salons. Parler pour qu'on parle de vous. Parvenir enfin à ce qu'un éditeur dise à son comité de lecture : « J'entends dire de plusieurs côtés qu'il y a un tel, jeune homme de talent, qui finit son premier roman ; est-ce que l'un de vous le connaît et pourrait lui demander de nous montrer son manuscrit ? »

Voilà ce que j'appelle être en bonne position.

Pas mauvaise non plus, celle du jeune homme qui s'est fait présenter à un Malraux, un Arland, un Fraigneau, un Mauriac, un Aubry, bref à un écrivain ayant de l'influence sur un éditeur et qui ira lui dire : « J'ai rencontré quelqu'un d'assez doué, d'assez intéressant : on devrait penser à lui pour un contrat. »

Autrement dit, tout se fait par recommandation, et pourtant cela n'implique pas forcément de louches combines ou des bassesses. C'est la simple marche du monde le plus normal. On épaule ceux qu'on connaît et auxquels on croit quelque avenir. C'est tout naturel. Je ne dis pas qu'aucun de nous n'ait jamais recommandé un assez faible mérite par amitié ou faiblesse, mais ce n'est pas la parution d'un livre médiocre — quand même édité — qui nous intéresse (d'ailleurs il faut des livres médiocres pour les lecteurs médiocres), mais celui du bon manuscrit qui aurait échappé à l'attention du lecteur ou qu'on aurait refusé. En vérité on a accepté bien des manuscrits qu'on a regretté par la suite d'avoir publiés et l'on n'a pour ainsi dire jamais refusé une très grande œuvre (moins encore depuis vingt ans que les éditeurs sont tous à l'affût des jeunes).

Les refus de *Du côté de chez Swann* et du *Voyage au bout de la nuit* ne prouvent rien. Proust était, à l'inverse de la plupart des jeunes, desservi par sa réputation de mondain, de chroniqueur du *Figaro*, dans le milieu plus austère de la *N. R. F.* On refusa son manuscrit sans le lire, croyant à « des histoires de duchesse ». Dès que l'ouvrage eut paru, à compte d'auteur, chez Grasset qui laissa échapper la suite sans doute pour n'avoir pas plus lu ce qu'il avait imprimé que Gallimard n'avait lu ce que Gide et Schlumberger lui conseillaient de ne pas imprimer, la *N. R. F.*, ayant pris connaissance, traita avec Proust.

Céline avait déposé son manuscrit au secrétariat de la *N. R. F.* où, submergé de manuscrits, on venait seulement de le faire lire à Crémieux qui, émerveillé, écrivait à l'auteur de venir le voir, lorsque Céline las d'attendre l'apporta à Denoël qui le lut, par chance pour lui, dans la nuit et l'accepta. Ce sont là des coups de hasard. Si vous écrivez quoi que ce soit de l'importance de dix pages de Proust ou de Céline, je mets ma main au feu qu'on vous éditera sur une première lecture, *pourvu que vous vous fassiez lire*.

Mais justement, la question c'est qu'on ne rencontre que Proust qui soit Proust, Céline qui soit Céline, et mettons vingt ou trente jeunes auteurs par an qui ont du mérite, dont trois sont arrivés à ce que leur don ait trouvé son expression. Ceux-ci, dont je vous crois, n'ont peut-être pas de génie ; ils ont quand même quelque chose à dire, un joli talent dont la patience et l'artisanat peuvent faire une belle œuvre. Si ces auteurs-là ne sont pas gigantesques, ils nous sont quand même nécessaires. Ils auront un public ; ils laisseront peut-être un nom.

Rien d'éclatant à leur début : il faut néanmoins qu'ils commencent. Eh bien ! qu'ils viennent à Paris, qu'ils se mêlent aux gens qui pensent, lisent et écrivent. Qu'ils intéressent et que quelqu'un se charge de les introduire auprès de l'éditeur qui convient à leur œuvre. Car vous sentez bien que le public et les écrivains de Plon ne sont pas ceux de la *N. R. F.* ou d'Albin Michel, ceux de Grasset pas ceux de Flammarion, etc., etc...

Mais ici jouent les affinités naturelles ; les dévots de Gide ne feront pas l'effort de connaître Benoît et vice versa. Il se crée une sélection instinctive.

Tout cela n'est pas si compliqué qu'on le croit, ni si sombre, ni si redoutable. Il règne dans les milieux intellectuels plus de bonne volonté qu'on ne le dit. Mais tout jeune homme qui veut être artiste (allons ! acceptons le mot usagé dans son sens le meilleur) doit passer par un peu de risques, de bohème,

de vie de café, d'excellentes mauvaises fréquentations, avant que les contrats lui assurent de quoi s'installer dans un artisanat bourgeois.

A vous.

MAURICE SACHS.

P.-S. — A propos, n'oublions pas que dans la vie de l'écrivain, c'est l'organisation seule du travail qui peut bénéficier d'une règle bourgeoise. Ni le cœur, ni l'esprit.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

HUMANISME DE PORT-ROYAL

La figure historique de Port-Royal dépasse de beaucoup celle d'un foyer d'hérésie. C'est la figure d'un foyer d'humanisme, c'est-à-dire d'un lieu où l'on a élaboré et professé une certaine conception de l'homme. Depuis près de trois siècles et demi, la fascination de Port-Royal sur les esprits n'a pas cessé de s'exercer. Nous sommes encore pour ou contre, nous révérons ses plus hautes figures, ou bien nous sentons de la répulsion pour les rigueurs de son christianisme, nous employons dans un sens péjoratif pour désigner ce qui nous paraît une déviation de la conscience religieuse, le mot « janséniste » ou le mot « jésuite ». Dans les milieux catholiques, on prend toujours position, et on note encore dans certaines régions l'imprégnation par le jansénisme des mœurs provinciales. Mais la fascination de Port-Royal paraît encore beaucoup plus intéressante dans la mesure où elle s'exerce aussi en dehors du catholicisme : la présence de grandes personnalités, comme Pascal et Racine ne suffit pas à expliquer l'intérêt passionné que nous portons encore à cette aventure spirituelle. « Il est proprement insensé, » écrit M. Antoine Adam dans sa récente *Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle*, « de voir dans la journée du guichet, comme faisait Royer-Collard, une date dans l'histoire de l'esprit humain. » Est-ce bien sûr? On ne voit pas très bien d'abord pourquoi nous nous attacherions à la vie intérieure d'un couvent de filles rasé depuis plus de deux siècles, ou bien à d'interminables et hargneuses querelles théologiques. Pourtant, de Sainte-Beuve à nous, le courant passe à n'en pas douter. Il faut donc convenir que Port-Royal est le lieu où s'est le mieux cristallisée une certaine forme de la vie de l'esprit, et une forme qui n'a pas perdu tout intérêt. La bibliographie de Port-Royal, en s'enrichissant chaque jour, et souvent d'ouvrages de qualité, en est un sûr indice (1).

(1) Parmi ces ouvrages, citons particulièrement :
Relation écrite par la Mère Angélique Arnauld sur Port-Royal, publiée par Louis COGNET. (*Cahiers verts*, Éd. Grasset, 1949.)
Louis COGNET, *la Réforme de Port-Royal*, 1591-1618. (Éd. Sulliver, 1950.) C'est le premier volume d'un travail d'ensemble. On y ajoutera du même

C'est bien cet intérêt actuel de Port-Royal qui constitue le paradoxe. Si, par nos manières de penser et de vivre, nous nous sentons à l'écart du catholicisme, combien devons-nous nous sentir plus éloignés encore du jansénisme. Dans la recherche, fondamentale pour le christianisme, d'une position d'équilibre entre l'action de Dieu et la liberté de l'homme, rarement on a choisi un extrême d'une manière plus délibérée et plus nette. Le jansénisme est une des formes de la pensée chrétienne qui accorde le plus à la grâce, qui fait au contraire aussi restreinte que possible, et presque nulle, la part de la liberté. Or, tout le mouvement de la pensée moderne semble à l'opposé : du XVIIe siècle à nos jours, le glissement s'est toujours opéré dans le même sens, celui du passage d'une conception du monde théocentrique à une conception anthropocentrique. Qu'avons-nous à faire du jansénisme qui donne tout à Dieu, nous qui ne voulons plus rien lui reconnaître, qui voulons tout donner à l'homme? Et comme n'importe quel autre, le Christ aux bras étroits est aujourd'hui descendu de sa croix... Quand notre athéisme développe ses dernières conséquences, par exemple dans l'œuvre de M. Jean-Paul Sartre, il aboutit à une philosophie de la liberté dont la Grâce est entièrement évacuée. C'est au point que par opposition au jansénisme, doctrine de la Grâce sans la liberté, l'existentialisme sartrien, doctrine de la liberté sans la Grâce pourrait être considéré comme un « jansénisme à rebours ». La symétrie même de cette opposition nous suggère déjà l'existence de quelque rapport secret. C'est en revenant à Port-Royal que nous en saisirons peut-être quelque chose.

La théologie janséniste entre à Port-Royal avec M. de Saint-Cyran, qui devient directeur en 1636 seulement, s'il avait eu des contacts avec la maison bien avant. La politique janséniste et gallicane se lie à Port-Royal avec le grand Arnauld. Port-Royal préexiste au jansénisme, comme il disparaîtra avant lui. Inutile d'ailleurs de tenter une distinction absolue : si la greffe janséniste de Saint-Cyran a si bien pris, c'est que le terrain et le pied étaient favorables. Et c'est pour cela que le Port-Royal préjanséniste nous intéresse tellement.

auteur *Claude Lancelot, solitaire de Port-Royal.* (Éd. Sulliver, 1950.)

Mme Saint-René TAILLANDIER, *la Tragédie de Port-Royal.* (Éd. Plon, 1950.)

Jacques-François THOMAS, *la Querelle de l'Unigenitus.* (Éd. Presses universitaires, 1950.)

Henri LEFEBVRE, *Pascal.* (Tome I, Éd. Nagel, 1949.)

Jacques RENNES, *Pascal et le Libertin.* (Librairie Valois, 1950.)

Romano GUARDINI, *Pascal, ou le Drame de la Conscience chrétienne.* (Éd. du Seuil, 1951.)

Jean MESNARD, *Pascal, l'homme et l'œuvre.* (Éd. Boivin, 1951.) Court petit livre qui présente un excellent état actuel des problèmes.

On pourra se reporter encore à :

Georges POULET, *Études sur le Temps humain*, pp. 48-78. (Éd. Plon, 1950.)

Antoine ADAM, *Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle. Tome II : L'Époque de Pascal*, notamment pp. 175-295. (Éd. Domat, 1951.) Dans l'étude de la pensée de Pascal la recherche des sources tient plus de place qu'une sympathie intellectuelle agissante.

Ce Port-Royal s'incarne en quelque sorte dans une très grande figure, celle de la mère Angélique Arnauld, sur laquelle des publications récentes viennent de ramener notre attention. C'est d'abord la *Relation écrite sur Port-Royal*, sorte d'autobiographie de la mère Angélique elle-même dont M. Louis Cognet a donné la première édition véritablement critique. C'est ensuite un excellent ouvrage du même Louis Cognet, *la Réforme de Port-Royal*, un livre plein de tact, de sensibilité et d'intelligence que tout ami de Port-Royal mettra dans sa bibliothèque à la suite des volumes de Sainte-Beuve. Enfin, en racontant *la Tragédie de Port-Royal*, Mme Saint-René Taillandier a eu l'heureuse idée de faire presque constamment appel à des textes de la mère Angélique, sa correspondance avec la reine de Pologne. Or, ce qui nous frappe d'abord quand nous considérons cette figure, c'est son extraordinaire humanité.

Si, dans la vie de la mère Angélique, la Providence a tout conduit, il faut avouer qu'elle a eu fort à faire ou bien qu'elle a emprunté des voies bien étranges. Voilà une enfant qu'à l'âge de sept ans son grand-père voue au cloître pour des raisons purement matérielles : et elle, toute jeune qu'elle fût, se sentait déjà plus attirée par le mariage que par le couvent. On lui obtiendra l'abbaye de Port-Royal par les moyens les plus suspects, voire les plus malhonnêtes, et un jour, elle en prendra conscience : bulles arrachées par ruse, falsification de la date de naissance, changement de nom, etc..., le père Arnauld est sans scrupules, sinon sans tendresse : il veut « caser » sa fille à n'importe quel prix. Pour lui faire faire l'apprentissage de la vie religieuse, on confie alors la fillette à une abbesse parfaitement dévergondée : Mme d'Estrées, sœur de la Belle Gabrielle, avait eu douze enfants de pères divers et en faisait élever quelques-uns dans le couvent de Maubuisson dont elle avait la garde. Enfin, dans les débuts de Port-Royal, la jeune fille aura l'occasion de rencontrer une série d'étranges religieux, étranges par leur ignorance ou par leur tendance à faire de « grandes sottises » avec les sœurs. Vocation forcée, exemples déplorables, direction insuffisante ou indigne, rien ne manque. La grandeur de la mère Angélique est une grande merveille de la Grâce. Mais nous pouvons ajouter que cette Grâce se manifeste chez elle par une fidélité obstinée à ce que l'on pourrait appeler sa vocation terrestre, et, une fois son état accepté, à son devoir d'état.

Il y a eu un moment, M. Cognet le montre très bien, où la trop jeune abbesse a balancé : devait-elle rester où elle avait été placée par fraude, alors qu'elle sentait peu d'attirance pour la religion? Mais une fois sa décision prise, appliquant avant la lettre le conseil cartésien pour sortir d'embarras, elle suit son chemin avec une implacable rectitude. Elle est, par libre choix (par consentement à la Grâce), religieuse, abbesse d'un certain monastère qui relève d'un certain ordre, qui doit vivre selon une certaine règle. Elle n'a rien d'autre à faire que d'appliquer cette règle, que d'être parfaitement l'abbesse qu'elle se trouve être en fait. Cette règle, avec ses austérités, n'a rien d'un absolu : quand, pendant la Fronde, Port-Royal accueillera des religieuses réfugiées de différents ordres, la

mère ne fera rien pour les soumettre à la règle de la maison, bien au contraire. Mieux encore, saint François de Sales trouvant austère la manière de vivre de Port-Royal, « je lui répondis, » écrit la mère Angélique, « que, si j'eusse eu à faire une règle, je croyais que je l'aurais faite plus douce ; mais que, me trouvant dans une austère, je croyais la devoir garder autant qu'il m'était possible. »

Obéissance, soumission totale, mais non pas inintelligente. Ce qui guide la mère Angélique c'est, si l'on peut dire, le souci de correspondre à sa définition, c'est-à-dire très exactement le respect d'une condition fondamentale de la vérité. Et ce souci très simple dicte toute la conduite de Port-Royal dans la querelle janséniste. En refusant le formulaire, en refusant de dire si oui ou non les cinq propositions sont dans l'*Augustinus*, une fille de Port-Royal se borne à dire : je suis religieuse, je ne suis pas théologienne. Et pour le reste, une fois la vérité aperçue et acceptée, il n'y a point d'autre règle que la fidélité inébranlable à la vérité. Ainsi derrière toute règle de conduite, on voit se profiler une règle de logique. Ce n'est pas pour rien qu'un des grands livres de Port-Royal est une logique ou art de penser. Or, dans notre relativisme des valeurs morales, nous en sommes à peu près au même point, nous plaçons nous aussi au fondement de la morale, une exigence de non-contradiction. Peu nous importe, dirons-nous volontiers, qu'un tel vive selon la règle de son ambition ou de sa passion charnelle, mais qu'il n'essaie pas de nous donner le change, de passer pour autre qu'il n'est.

Règle insuffisante et dangereuse comme Pascal le marquera très fortement (« on se fait une idole de la vérité même ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu... ») et que la mère Angélique corrigeait avec tout le poids de son christianisme acquis, de son sens de la charité. Mais, si insuffisante qu'elle soit, à nos esprits vidés de charité, elle apparaît encore comme une règle d'or, et ceux qui en portèrent l'application jusqu'au sublime, comme des modèles admirables. C'est tomber dans la contradiction que de vouloir être à la fois incroyant et de Port-Royal, et, idolâtres de la vérité, nous eussions peut-être fait horreur à la mère Angélique. Mais aussi, quand nous parlons de sa grandeur humaine, nous ne prétendons que révérer en elle une incarnation de ce que nous pouvons encore révérer.

Et si nous passons au jansénisme, nous voyons bien que nous pouvons le louer dans une large mesure du même souci de vérité, de la même volonté de fidélité à la logique. Sans doute, avec le temps et sous l'influence de doctrinaires trop rigides, le jansénisme s'est durci et la fidélité a pris parfois la figure de l'entêtement : et nous n'avons pas à prendre parti sur le fond des querelles théologiques, à décider si les positions auxquelles le jansénisme s'accrochait étaient les meilleures. C'est l'attitude morale qui nous occupe, parce que c'est sans doute grâce à elle que Port-Royal est encore vivant. Une question examinée, la vérité reconnue sur cette question (à tort ou à raison), et le choix est fait pour toujours, toute la conduite de la vie est fixée. La fascination de Port-Royal, c'est la fascination qui grandit avec la nostalgie que nous en avons, d'un

lieu où l'on ne triche pas. Je le sais bien, le christianisme tout entier, et non le seul jansénisme, ne triche pas, et la tricherie est condamnée partout. Mais nous connaissons trop de catholiques qui trichent. Et il nous semble toujours qu'à l'intérieur du catholicisme, ce sont les hommes de Port-Royal qui ont souffert persécution pour la justice. La simplicité et la charité des filles, la charité et la politesse des Messieurs, cela compose un bouquet de vertus humaines autour de cette vertu qui est sans doute la plus haute et la plus difficile, l'amour sans défaillance de la justice et de la vérité.

D'autre part, si nous faisons un pas de plus et si nous considérons le jansénisme non plus comme une attitude morale formelle, mais comme conscience et description de la condition humaine, ce pas nous pouvons encore le faire avec lui. M. Henri Lefebvre dans son intéressant volume sur Pascal, qu'il faudra commenter et discuter en détail quand le tome II aura été publié, a indiqué avec beaucoup de sagacité les rapprochements à faire et en somme la modernité du jansénisme. Notre auteur n'est suspect de sympathie ni pour la pensée moderne, ni pour le jansénisme : son point de vue, on le sait, est celui du marxisme. Mais il connaît très bien les textes, notamment l'*Augustinus*, et son éclairage est souvent très suggestif. Il marque très bien la présence dans le jansénisme du problème moderne de l'individu. Certes, les querelles tournent autour de la Grâce, de la Liberté, de l'Ame, de la Vérité — mais le jansénisme a un sens particulièrement vif de l'incarnation de tous les problèmes dans un individu jeté dans le monde. Avec le jansénisme, le christianisme redevient, dans toute la force des termes, une doctrine tragique du salut personnel. Le beau livre dans lequel M. Romano Guardini a réuni six essais sur Pascal s'efforce de faire la part de l'orthodoxie et la part du jansénisme : il refuse avec raison de tirer Pascal du côté du protestantisme ou du côté de Kierkegaard. Il n'en reste pas moins qu'en cherchant à étudier d'une manière aussi précise, aussi concrète que possible, le drame de la conscience chrétienne, le drame de l'homme qui croit, c'est à Pascal, cas-limite d'un certain jansénisme que l'auteur s'adresse de préférence. On nous permettra donc puisque, encore une fois, nous n'envisageons qu'un aspect de la doctrine de Port-Royal, son « humanité », de pousser un peu plus loin. Les termes aujourd'hui galvaudés d'angoisse et de déréliction ne sonnent pas faux, bien au contraire, dans une atmosphère janséniste. Et quelle meilleure figure de l'absurdité de notre condition que la lutte de l'homme dans la perspective de la prédestination? Un individu, responsable de l'usage qu'il fait de sa liberté, portant cette responsabilité avec crainte, tremblement, angoisse, travaillant à tâtons (mais au « coude à coude » avec les autres) à un perfectionnement dont ni le sens ni la fin ne lui sont découverts, est-ce l'homme du jansénisme, est-ce le nôtre? C'est encore leur parfait respect de la vérité qui a guidé les jansénistes. Ils ne pouvaient se satisfaire que d'une description exacte, « objective » a-t-on envie de dire, de la condition humaine. C'est sur ce terrain que nous les retrouvons, et les plus remarquables progrès des sciences de

l'homme ne semblent pas avoir modifié sensiblement les grandes lignes du tableau.

Reste la coloration fondamentale de celui-ci. D'accord en grande partie avec le jansénisme sur la misère de l'homme, nous nous séparons de lui sur le sens de ses possibilités de grandeur. Reste la croix du Christ. Malgré toutes nos protestations d'amitié pour Port-Royal, comment la mère Angélique nous regarderait-elle, en quels termes prierait-elle pour nous? Elle savait voir et juger les êtres, d'un œil aussi dépourvu de complaisance que de méchanceté, elle avait cette vertu que le monde n'aime pas, cette vertu à l'Alceste, qui est d'appeler un imbécile, un imbécile, et une dévergondée, une dévergondée. Nous le voyons au ton qu'elle utilise pour parler de ses sœurs ou de ses confesseurs. N'en doutons pas, nous la ferions souffrir. Mais peut-être ne nous mépriserait-elle pas, pas plus que nous n'avons le droit de mépriser le Pascal qui perd son temps à coudre des papiers dans sa doublure. Encore une fois, la mère Angélique nous estimerait de rester fidèles à la vérité selon nos lumières, pourvu que cette fidélité fût intransigeante. Et nous estimons Port-Royal pour son christianisme sans partage, même si nous ne sommes plus chrétiens.

Le tableau poussé au noir de la condition humaine, le sang versé par le Christ le porte pour les âmes de Port-Royal au rouge somptueux de la gloire. Mais le fait est que l'homme ne peut pas vivre dans le noir, ne peut pas supporter un tableau sans aucune lueur d'espérance. Tout notre travail est, à partir de notre nuit janséniste, de faire jaillir une lumière, de trouver un sens à cet état nocturne où nous voyons l'homme plongé. Le premier germe de clarté c'est, le mot déjà contient quelque lumière, notre volonté de lucidité. Le second est un respect sans limites du seul bien dont nous disposions, la vie sous toutes ses formes, à tous ses degrés. C'est-à-dire que, même si nous nous tenons très loin du christianisme, même si la Grâce nous manque totalement, ou si nous le croyons, nous n'en sommes pas moins occupés à réinventer un absolu de la vérité et de la charité — même si nous n'appelons pas cette vérité Dieu et cette charité Christ.

Or, du fait même qu'il prétend embrasser étroitement l'essentiel du christianisme, le jansénisme, bon gré, mal gré, décante ce christianisme, le réduit à ses règles et à ses valeurs fondamentales qui ont, comme Pascal ne s'est pas lassé de le redire, une très grande conformité avec la nature humaine. Et c'est peut-être pourquoi le jansénisme, ou bien les saints qui ont été à l'extrême de leur christianisme, comme le curé d'Ars ou la petite Thérèse pour prendre des exemples familiers, sont ceux qui paradoxalement en apparence se retrouvent le plus près de nous. Il y a un humanisme noble qui est un jansénisme laïcisé, qui en tout cas se reconnaît dans le jansénisme beaucoup plus que dans les positions de ses adversaires.

M. Jacques-François Thomas qui a consacré un livre aux formes tardives du jansénisme a vu quelque chose de ce genre, et il est significatif qu'il fasse longuement allusion au curé d'Ars dans son introduction. Malheureusement son travail sur *la Querelle de l'Unigenitus* est dans l'ensemble d'une extrême médiocrité. M. Thomas

ne fait œuvre ni d'historien, ni de philosophe, ni de théologien, et il fallait sans doute être les trois pour écrire sur cette question ; il se borne quasiment à nous donner une ennuyeuse compilation de publications du XVIII[e] siècle favorable au Père Quesnel. On ne peut guère que deviner à travers son livre, des personnages, des scènes, des problèmes.

Un personnage comme le cardinal de Noailles par exemple, avec sa grandeur, sa fermeté, ses hésitations aussi quand la politique intervient, quand, aux querelles théologiques, se joignent les angoisses de la conscience prise entre Dieu et César. Ne nous y trompons pas : on peut penser au cardinal Mindzenty et à quelques autres, et la querelle de l'*Unigenitus* a probablement pour bien des hommes été un drame aussi brûlant et du même ordre que certains drames de l'église contemporaine.

Une bonne étude de ce jansénisme tardif devrait également nous permettre de saisir la modernité politique de l'humanisme de Port-Royal. Mais sur ce point, c'est au livre de M. Lefebvre, non à celui de M. Thomas qu'il faut se reporter. La valorisation de l'individu prépare sur le plan politique celle du citoyen, et l'on pourrait écrire (pas tout à fait dans l'esprit de M. Lefebvre qui est prévenu par ses idées sur le rôle politique de la bourgeoisie) un petit traité sur le janséniste contre les pouvoirs, pouvoir du pape d'abord, pouvoir du roi ensuite, alliance gallicane et alliance prédémocratique.

Enfin, et c'est ce que M. Thomas semble avoir le mieux entrevu, ce qui fait réfléchir un instant M. Adam dans son histoire de la littérature, surtout ce qui a sans doute été l'angoisse majeure de Pascal au cours de ses derniers mois, la querelle du jansénisme et du molinisme a lourdement pesé sur l'évolution postérieure et sur la situation du catholicisme. Qu'on nous permette, sinon une uchronie, du moins un dernier instant de rêverie. Le jansénisme a été vaincu. Un catholicisme plus « mou » l'a emporté. Mais ne s'est-il pas dans les mœurs, sinon dans la doctrine, amolli de plus en plus? Les complaisances, les menues tricheries de la casuistique n'ont-elles pas préparé ces étranges générations de pseudo-chrétiens que nous connaissons trop, ces tièdes qui, même lorsqu'ils gardent des rapports plus ou moins étroits avec les dogmes et les sacrements, en prennent singulièrement à leur aise avec la morale? Du catholicisme mou, on voit bien le chemin qui conduit au catholicisme lâche et dilué d'une société qui ne professe plus sa religion que de bouche . Si le jansénisme avait triomphé, si l'Église avait mis toute sa puissance au service d'un catholicisme « dur », que serait-il arrivé? On ne peut pas s'empêcher de penser que ce n'est pas avec des sucreries, des dévotions douceâtres, des œuvres complaisantes, des yeux fermés que Jean-Baptiste Vianney a réformé le village d'Ars. Et notre attirance même pour le jansénisme, n'est-elle pas concluante? Pas tout à fait aux yeux de l'Église cependant. On a depuis longtemps noté les rapprochements possibles entre le jansénisme et le protestantisme calviniste, on peut passer du jansénisme à la doctrine des « vieux catholiques » adversaires de l'infaillibilité du pape. Mme Saint-René Taillandier a de bonnes indications sur le jansénisme diffus, et ses dangers pour l'orthodoxie,

dans son chapitre sur la vie posthume de Port-Royal. Enfin et surtout, la parenté dont nous nous réjouissons entre l'esprit de Port-Royal et notre humanisme signifie probablement que le jansénisme était gros d'une doctrine dans laquelle la croix ne joue plus de rôle. Si le triomphe du molinisme a favorisé un christianisme énervé et finalement la naissance d'une société déchristianisée, est-ce que le triomphe du jansénisme n'aurait pas entraîné une déchristianisation au moins aussi profonde? Mais la dernière et terrible question reste, pour l'historien et pour l'historien des mœurs, est-ce que la victoire du molinisme a favorisé la survie de l'Église aux dépens de la survie du véritable esprit chrétien? Ou bien a-t-il réussi mieux que le jansénisme ne l'eût fait, à concilier les deux...? Pouvait-on sauver ce qui allait être perdu (non, répondrait M. Henri Lefebvre)?

Même dans ses défaites, on le voit, Port-Royal intéresse directement l'évolution de la pensée moderne. Et quand nous rêvons d'un cloître où, par la réflexion, nous pourrions essayer de retrouver le sens de notre destinée avant de la vivre, l'approximation la plus fidèle qui en ait été réalisée dans le passé reste sans nul doute le logement des Messieurs de Port-Royal — un des lieux, pour parodier Renan, d'où l'homme a été regardé du plus près.

ROBERT KANTERS.

LE CROYANT ET L'HOMME DU REFUS

Le mérite de notre temps est d'avoir perdu le goût de l'utopie, de cette mythologie du Possible. Il en résulte que, les naïfs mis à part, chacun est l'épave d'un parti, d'une idéologie ou d'une croyance. L'aventure des déçus commence, et, avec elle, la tentation du fatalisme. Seuls y échappent quelques esprits qui disposent de repères, d'un système de valeurs, qui vivent, selon l'expression de Max Picard, dans le monde de la continuité. Leur réaction en face des problèmes contemporains ne procède ni de la naïveté, ni du désabusement ; elle est faite de stupeur ; de révolte aussi. Telle est la réaction de M. Gabriel Marcel. Il me plaît cependant de relever ce qui chez lui, et tout le long de ses analyses, participe moins d'un refus violent que de la consternation. Sur le plan *immédiat* qui est celui du théâtre, il nous a présenté récemment l'image d'un Occident où ne subsistent plus que deux types d'humanité : les déliquescents et les primaires. *Rome n'est plus dans Rome* est le drame d'un continent qui s'effrite, d'un continent finissant, de ce qu'on pourrait appeler l'anémie occidentale, le spectacle d'une civilisation dont la déficience, loin d'être passagère, et l'effet d'une crise, dérive d'une dévitalisation interne, peut-être incurable. Quoi d'étonnant si le personnage principal, le professeur Pascal Laumière, engagé dans une série d'abdications, ne déserte son pays que pour, finalement, déserter l'histoire? Ne

pouvant résoudre ses problèmes dans le temps, il *s'enfuit* en Dieu. Au risque de simplifier sa pensée, je crois pouvoir affirmer que pour M. Gabriel Marcel il ne saurait y avoir dans l'histoire une solution aux problèmes de l'histoire. Comment expliquer autrement son embarras à proposer un remède temporel aux maux qu'il dénonce? Il n'est, dans *les Hommes contre l'humain* (1), aucun chapitre qui ne débouche sur l'au-delà, qui ne finisse par un *appel*. Craignant le dilettantisme d'une sagesse quelconque, ou la complaisance à l'insoluble, il ne peut, en tant que croyant, se contenter de ses perplexités. Il n'est ni historien ni cynique ; il ne se résigne pas à *constater*. Axé sur la transcendance, son réquisitoire contre notre temps, n'en est pas moins aussi concret que possible. Quand il s'interroge : qu'est-ce qu'un homme libre? il évite de répondre abstraitement, une réponse abstraite étant dénuée de signification, affirme-t-il, dans un monde où certaines méthodes peuvent réduire l'individu à une « chose psychique », à une situation telle qu'il perd « son contact avec lui-même », où il ne pourrait se suicider puisqu'il peut être amené à ne désirer même plus de se tuer, dans un monde où n'a plus cours la distinction stoïcienne entre les choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous. Ce sont là effets des « techniques d'avilissement », qui nous acheminent vers la fin de l'intimité, vers l'anéantissement du for intérieur.

La canonisation de l'histoire et la conscience fanatisée se trouveraient, selon M. Gabriel Marcel, à l'origine de cet état de choses. Ne peut-on pas plutôt considérer l'une et l'autre comme des conséquences et non des causes, le mal ayant sa vraie source moins dans les falsifications idéologiques et les méthodes d'oppression, que dans cette fatalité qui pousse une nation à devenir grande puissance, à atteindre une période d'expansion, à sortir d'elle-même, à se *réaliser*. Cela, peut-être M. Gabriel Marcel nous le concéderait-il. Mais allons plus loin. Seuls les peuples historiquement ratés s'approchent d'un idéal « humain » ; ceux qui réussissent doivent nécessairement passer par une crise de bestialité, crise qui coïncide avec leur moment culminant. Réfléchissons à tout ce que l'hégémonie de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre a comporté d'intolérance : elles agissaient bien au nom de prétextes qui ne valaient guère mieux que l'actuel « sens de l'histoire ». Car l'appel à ce « sens » ne fait que couvrir l'impatience de la vitalité. Tel a été hier le cas de l'Allemagne, tel est aujourd'hui celui de la Russie. Si les nations arrivaient *simultanément* au point le plus haut de leur dilatation, elles se détruiraient les unes les autres avec plus d'efficacité et l'intervalle entre les guerres serait plus long. La relève des peuples, c'est bien là que réside le dynamisme, la malédiction de l'histoire.

Comme toute évolution est *destructrice* et tout élan *démoniaque*, du moins à leurs moments d'intensité (on ne saurait imaginer philosophie plus irréaliste, plus antitragique que celle de Bergson), le fanatisme est aussi indissolublement attaché à *l'affirmation* d'une

(1) Éd. La Colombe.

nation qu'à celle d'une foi. Cette mise en cause de la foi, M. Gabriel Marcel ne l'admettra pas. La volonté de non-remise en question (qui est la donnée du fanatisme) n'est légitime, soutient-il, que si elle est liée à la « transcendance absolue de l'objet de foi » ; il n'en est pas de même si cette volonté s'applique à quelque idole que ce soit. Une pareille distinction ne me semble acceptable que pour autant que l'on se place dans la perspective d'une mystique pure, d'une religion non-institutionalisée, dans l'exigence d'une intériorité totale. Mais alors il faudrait appliquer le même procédé aux idéologies, lesquelles, *en elles-mêmes*, sont à peine plus nocives que les religions. Est-on en droit de disjoindre la réalité idéale d'une croyance de sa réalité historique? Prenons le christianisme. Il serait osé d'affirmer que dans son principe il ait été fanatique ; il l'a été — M. Gabriel Marcel le reconnaît à plusieurs reprises — dans son devenir. Tant qu'il était conquérant, il était tyrannique ; et s'il est tolérant maintenant, c'est qu'il a perdu de sa vigueur, qu'il n'est plus une fatalité, qu'il a cessé de sauver ou de broyer les âmes. Tout bien pesé, n'est-il pas préférable de se faire persécuter au nom d'un dieu que d'une idole? Du temps où elle était impitoyable, l'Église, mieux que les régimes totalitaires d'aujourd'hui, savait rendre le supplice, sinon agréable, du moins *significatif*.

Quelles qu'aient été les absurdités du passé, elles sont dépourvues de gravité pour peu qu'on les compare à celles du présent. Et c'est sur celles-ci que M. Gabriel Marcel se penche pour en dégager la physionomie. Devant la « problématisation universelle » de toutes les évidences, devant les excès de la technocratie et de l'esprit d'abstraction, opterons-nous pour un « quiétisme eschatologique » ou pour la grâce? L'apocalypse à la portée de l'homme nous met dans l'obligation de choisir entre la *termitière* et le *Corps mystique*, entre l'abandon à « l'illusion conjuguée de l'objet, du nombre, de la valeur » et le salut par la transcendance, entre la masse et l'universel.

L'homme non religieux est l'homme *non relié*, l'homme du refus. Mais ne faudrait-il pas opposer à M. Gabriel Marcel que ce refus, aussi paradoxal que cela puisse paraître, n'est pas volontaire, mais constitutionnel, que l'on est incroyant par nature, et non point par « volonté négative »? Les élus, comme les réprouvés, subissent avec la même rigueur les effets de la prédestination. On naît avec des dispositions pour recevoir la grâce, ou, au contraire, on y reste toute sa vie insensible, dans la continuité et la perfection du désarroi. Jusqu'à un certain point, c'est ce que suggère une des conclusions du *Mystère de l'être* (1). « Puis-je démontrer à cet homme luciférien qu'il se trompe? Il semble bien qu'il n'y ait place ici que pour une conversion qu'aucune créature ne peut se flatter de pouvoir provoquer. » L'homme du refus ne peut donc rien espérer des autres ; sa « mission » est de se remettre toujours en question. Aussi subit-il la tentation du fatalisme, « péché et source de péché. » Fatalisme ou cynisme, il y est sujet parce qu'il ne lui est pas donné de percevoir « la profondeur trans-historique de l'histoire. » Que

(1) Deux vol. Éd. Aubier.

cette profondeur, à laquelle M. Gabriel Marcel croit, existe, comment le nier, tout au moins dans l'abstrait? Elle s'évanouit pourtant devant le moindre examen du déroulement concret de l'histoire, — jeu de civilisations dénué de nécessité métaphysique, sans convergence ni but, accumulation insensée de faits, d'exploits, tour à tour monotones et inouïs. Quand on lit les historiens, il est matériellement impossible, à moins de faire abstraction de *tous les événements*, d'accorder un sens à l'Histoire. Pour l'homme du refus, la seule philosophie raisonnable est une philosophie du défi.

M. Gabriel Marcel en a construit une de l'amour. Le moment est venu de faire ici une supposition gratuite, une opération illégitime. Dissocions M. Gabriel Marcel du croyant qu'il est, imaginons sa pensée à l'état pur, *avant* ses contenus et ses implications. Nous soupçonnons en lui l'introverti qu'il aurait pu être, le penseur enfermé dans un monde sans références, attentif aux replis de son esprit, passionné pour la multiplication indéfinie d'un problème. Mais ce n'est là qu'un simple amusement. En fait, on ne saurait concevoir penseur plus ouvert ; *l'autre* est sa hantise ; l'intersubjectivité, une de ses idées les plus chères. « C'est seulement à partir de l'autre ou des autres que nous pouvons nous comprendre et seulement à partir d'eux. » — « ... une métaphysique du *nous sommes* par opposition à une métaphysique du *je pense.* » — « ... l'épaisseur de l'être s'amenuise d'autant plus que *l'ego* prétend s'attribuer à lui-même une place centrale dans l'économie de la connaissance. »

Ainsi se définit la position d'un homme *relié*. Et ce n'est qu'à partir d'une telle position qu'une révolte contre les anomalies du présent me paraît légitime. Si le prochain est une caricature, contre qui protester? J'ajouterais cependant que de ce prochain on peut avoir une autre révélation, une révélation négative ; on peut, en effet, tout aussi bien le considérer comme un agresseur, un ennemi. Du moins une telle considération nous met-elle plus à l'aise pour expliquer l'histoire, laquelle ne saurait être le produit d'une « créature de Dieu ». Le mal est coextensif à l'homme, et sans doute à la vie. M. Gabriel Marcel l'identifie avec la mort. C'est là le limiter. Il est partout. Et parce qu'il est partout, la position de l'homme du refus demeure aussi inébranlable que celle du croyant, encore qu'il faille reconnaître les avantages de la philosophie du salut sur celle de l'échec, avantages toutefois purement subjectifs, avantages de l'illusion, le mouvement vers Dieu n'étant qu'un mouvement vers un autre échec, vers un échec *dans la lumière.*

Si je critique les croyants ce n'est que pour autant qu'ils escamotent leurs difficultés, et qu'ils *profitent* de la grâce qui leur fut accordée. Ce reproche ne s'adresse point à M. Gabriel Marcel, dont la foi, loin d'étouffer ses anxiétés, ne fait que les aiguiser et approfondir. Il n'en demeure pas moins que si on enlevait à ses livres l'arrière-plan de la transcendance, si on les réduisait à ce qu'ils constatent, à leur partie descriptive, on s'apercevrait de quelle déroute intérieure l'a préservé sa foi, si inquiète soit-elle.

« Il me paraît très clair, dit-il, qu'à s'en tenir aux données de la raison, c'est-à-dire au fond au simple calcul des probabilités, nous

sommes entraînés vers une issue catastrophique, c'est-à-dire vers l'écroulement de la tour de Babel, entendons par là une destruction du monde industrialisé à tel point massive que les quelques survivants auront à repartir à zéro dans le dénuement et dans la foi, dans le dénuement de la foi. » Et ailleurs : « Le seul recours est transcendant. »

Quel sera le comportement de celui pour qui un tel recours n'est pas seulement impossible, mais inconcevable? de celui qui, dans un « monde cassé », ne pactise ni avec les idolâtries, ni avec l'absolu?

M. Gabriel Marcel nous fournira les éléments d'une réponse :

« L'existence d'un pessimisme diffus, au niveau du ricanement et du juron bien plutôt que du soupir et du sanglot, me paraît être une donnée fondamentale de l'homme contemporain. »

Figurons-nous ces réactions, apparemment incompatibles, réunies, amagalmées, imaginons la coexistence du ricanement et du soupir, du juron et du sanglot. N'est-ce point définir le désespoir et la frivolité de l'homme *en deçà* de la grâce, la terreur et le rictus à quoi l'acculent les aberrations de l'histoire? Pour lui, et quelle que soit l'issue des conflits de ce temps, il n'y a qu'une seule mission : celle d'être victime, et un seul devoir : celui d'être *terriblement* léger.

Dira-t-on qu'une telle conduite est déterminée par un accident, une conjoncture, qu'elle n'est que le reflet d'une situation transitoire, vulgairement temporelle? Eh bien ! élevons le débat, plaçons-nous d'emblée dans une perspective métaphysique, changeons *d'impasse*. A n'importe quelle altitude, les difficultés restent les mêmes, à n'importe quelle altitude de notre monde ; puisque, comme le dit si bien M. Gabriel Marcel, « il n'y a pas et il ne peut y avoir de salut dans un monde qui par sa structure même est soumis à la mort. »

E. M. Cioran.

LES SCIENCES ET LES HOMMES

Comment réagit la pensée en face des grands problèmes qui s'imposent à elle? Les intelligences à tendance abstraite approfondissent par un effort intérieur la connaissance du monde rationnel des mathématiques, les esprits portés vers l'observation des faits constatent minutieusement les phénomènes naturels, les classent suivant leurs analogies ou tentent de deviner leurs parentés : tantôt ils essaient de rassembler dans de vastes synthèses l'explication de ces phénomènes, tantôt ils construisent des dispositifs ou des machines susceptibles de les utiliser et d'en tirer profit dans la vie pratique. De là une certaine division du travail entre les savants. De ce point de vue, *l'histoire des sciences peut apporter au psychologue bien des renseignements précieux sur le fonctionnement de l'intelligence humaine.* Cette phrase donne

son sens général au livre (1) que le prince Louis de Broglie vient de composer en réunissant des études sur quelques grands savants : Denis Papin, Lavoisier, Poincaré, Blondel, Perrin, Langevin, Picard, Fabry, Planck, Einstein, son frère Maurice de Broglie, etc... et en les faisant suivre de réflexions sur quelques questions particulières : le rôle du hasard dans la découverte, le rythme du progrès scientifique, etc... En fait, on a ici une véritable histoire de la physique moderne, vue au travers de l'œuvre de quelques représentants éminents de cette science. Et l'on ne peut pas ne pas songer à ce qu'écrivait André George dans *Le Véritable humanisme : Aujourd'hui, le prince de Broglie incarne cette tradition glorieuse des savants qui ont le talent d'écrire*... Son livre s'inscrit dans la lignée de ceux de Claude Bernard, d'Henri Poincaré, de Pierre Termier, de René Leriche.

A quelques pages près, il est accessible à un public relativement important, et en tout cas il ne l'est pas seulement aux spécialistes des questions scientifiques. Louis de Broglie réussit, par la force de pénétration de son style et son souci, non didactique d'ailleurs, de se limiter à l'essentiel, à nous faire approcher de quelques-uns des grands problèmes autour desquels s'est cristallisée l'attention des savants. En effet, si les études qu'il présente sont axées sur des œuvres individuelles, si elles ont presque toutes pour sujet ce que nous devons à tel ou tel chercheur, elles se rejoignent, par delà les hommes, à ce niveau où la conquête scientifique est une œuvre collective. Certains chapitres se complètent mutuellement : ainsi celui sur l'œuvre d'Henri Poincaré en physique mathématique et celui sur l'œuvre d'Einstein permettent de voir à quel point le premier fut le précurseur de la théorie de la relativité, et à quel point, cependant, le second en fut le véritable fondateur. Celui sur Jean Perrin replace les travaux de celui-ci dans ce courant général qui, se dressant contre les énergétistes, a abouti aux preuves directes de la discontinuité, de l'atomicité, à la preuve de la structure discontinue de la matière et de l'électricité, à l'établissement de la réalité des électrons et des atomes.

Deux grandes aventures ont jusqu'ici tenté l'esprit philosophique : l'aventure de la Genèse, où Dieu se spatialisa, l'aventure du cartésianisme, où l'homme spatialisa sa raison et son action. Une troisième aventure commence : la rupture pourrait bien s'être effectuée le jour où, par sa notion du *quantum d'action*, Planck s'est dressé contre les conceptions énergétistes ; ou peut-être le jour où, par sa thèse sur la relativité des notions d'espace et de temps, Einstein a relayé Newton. C'est toute cette révolution qui est ici mise en lumière par Louis de Broglie, ce mouvement de pensée et cette série de recherches qui, des thèses d'Einstein sur la Relativité, le mouvement brownien et surtout le *quanta de lumière*, sont parvenus à cette conception qui, sous les noms de mécanique ondulatoire et de mécanique quantique, devait jeter une si troublante lumière sur tous les phénomènes de l'échelle

(1) *Savants et découvertes.*

atomique. Cette évolution de la pensée est au centre d'un chapitre qui, pour bien des lecteurs, aura la valeur d'un voyage en pays nouveau : *La découverte de Neptune et la Science moderne.* En quelques pages, Louis de Broglie dégage les traits généraux de cette évolution, depuis les lois de la dynamique de Newton jusqu'aux analyses d'Einstein, aux incertitudes d'Heisenberg et à la mécanique ondulatoire.

Le monde a vacillé sur ses bases. Si les règles de la méthode cartésienne, cette attitude de l'esprit devant un problème, conservent toute leur valeur (et Louis de Broglie le dit nettement, p. 41) le système édifié par Descartes (et surtout par certains de ses disciples) ne résiste pas à un tel ébranlement. A la lumière des acquisitions de leur science, les physiciens sont obligés de repenser le déterminisme. Mais ils ne sont pas encore unanimes sur l'avenir de leur aventure. Certains (Einstein, Planck, Langevin) inclinent plutôt à croire que les théories quantiques retrouveront un jour la détermination des phénomènes corpusculaires ; d'autres (Heisenberg, Dirac, et précisément Louis de Broglie) sont plutôt de l'avis qu'on ne la retrouvera pas. Si le déterminisme subsiste, en apparence, à notre échelle, c'est grâce à des compensations statistiques et à l'effet du grand nombre des actes quantiques qui entrent en jeu à cette échelle. A l'échelle humaine (comme à plus forte raison, à l'échelle astronomique), les incertitudes quantiques perdent d'ailleurs toute importance pratique, le mécanisme universel et le déterminisme restant exacts *à titres d'approximations macroscopiques.* C'est bien souvent que Louis de Broglie revient sur ce point. Cela ne saurait nous étonner : on se souvient de sa préface à *Vie et Probabilité,* de Pierre Vendryès.

On ne peut plus concevoir un véritable humanisme sans fondements scientifiques, et il n'existe plus de domaines fermés. Déjà Bergson, pour ne citer que lui, ouvrait la voie : *Matière et Mémoire* relève de la physiologie et de la médecine, *L'Évolution créatrice,* de la biologie, *Durée et simultanéité,* qui se réfère à Einstein, ressortit parfois à la physique théorique, cependant que les premières pages de *La Pensée et le mouvant* sont inséparables des recherches atomistes. On ne peut, sous peine d'infirmité, se désintéresser du visage et de la structure du monde. Il n'est pas seulement question des applications techniques et pratiques de la science, mais des idées directrices elles-mêmes. C'est peut-être là l'idée qui s'inscrit en filigrane au long de ces pages de Louis de Broglie.

En tête de son nouvel ouvrage, Louis de Broglie aurait pu reproduire ce qu'il écrivait voici quelques années : *Il n'est cependant pas impossible que les progrès de la science n'apportent les données nouvelles susceptibles sinon de résoudre, tout au moins d'éclairer certains grands problèmes de la philosophie. Déjà la physique contemporaine, en introduisant ses idées nouvelles sur l'espace et le temps, sur l'impossibilité de suivre le déterminisme des phénomènes élémentaires, sur le caractère « complémentaire » de certaines images en apparence contradictoires, comme celles d'ondes et de corpuscules, sur l'indiscernabilité des particules élémentaires,*

déjà la physique contemporaine, dis-je, offre aux méditations des esprits philosophiques des thèmes entièrement nouveaux dont on est loin à l'heure actuelle d'avoir aperçu toutes les conséquences...

De même qu'en 1619 Descartes a bouleversé la scolastique avec son levier de géomètre, il se pourrait fort que la philosophie moderne fût à son tour bouleversée, dans un avenir assez proche, par les conclusions des physiciens. Une telle révolution ne vise rien moins qu'à retourner un processus de pensée et d'action plus de trois fois séculaire...

A côté de la collection *Sciences d'aujourd'hui*, qui cherche à atteindre le public tout en donnant satisfaction au spécialiste, cette nouvelle collection, *Les Savants et le Monde* (1), que dirige aussi André George (et qui comportait déjà *Puissance de l'atome*, de Jean Thibaud, et *Einstein*, de Frank) sera certainement un indispensable instrument de travail.

★

Toute l'œuvre du professeur René Leriche est dominée par une même tendance : la recherche de la physiologie humaine dans l'état de maladie et en liaison avec l'état normal, la chirurgie sur le plan expérimental, à l'ordre de la vie. En 1913, à Baltimore, W. S. Halsted (qu'il appelle l'*héritier chirurgical* de Claude Bernard et dont il dit : *la pensée dominante était le culte de la vie*) lui fit voir la chirurgie comme une science biologique, *une science expérimentale toujours en acte*. Dès ce moment-là il prit pour thèmes de travail non plus le simple enregistrement des phénomènes médicaux, mais leur position à l'égard de la physiologie, afin d'en pénétrer la nature et de demander des suggestions thérapeutiques non plus seulement à l'état anatomique, mais avant tout à leur physiologie pathologique. Il découvrit des faits ignorés de la physiologie animale et, sur bien des points, bouleversa la compréhension traditionnelle des maladies. Agé seulement de trente-cinq ans, il découvrit la sympathectomie péri-artérielle qui a donné naissance à la chirurgie physiologique. Puis les découvertes se succédèrent : artériectomie, neurectomie sinu-carotidienne, maladie post-opératoire, etc... En 1924 la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de Strasbourg lui apporta les moyens de réaliser cette physiologie pathologique qui était sa passion. En même temps il donnait une méthode de recherche, bâtissant une philosophie critique de la chirurgie, situant celle-ci dans la vie de l'homme comme une discipline de la connaissance pour en dégager les lois et en unifier les acquisitions.

Son dernier livre, *La Philosophie de la chirurgie* (2), est en quelque sorte la synthèse de ce qu'il enseigne depuis 1924 à Strasbourg, depuis 1937 au Collège de France. Il dégage les grandes lignes

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Éd. Flammarion.

de l'évolution des conceptions chirurgicales, il nous convie à un long voyage à travers la chirurgie et les manières d'être des chirurgiens, nous présentant ceux-ci en face de leur science et de leurs techniques opératoires, en face des malades, en face d'eux-mêmes. Certes, René Leriche se méfie des pièges de l'intelligence pure et abstraite, de la « raison raisonnante ». Mais, *comme toute discipline humaine, la chirurgie mérite qu'on essaie d'en fixer l'esprit.* D'autant que les moyens de recherche sont allés plus loin que les possibilités de compréhension. *Nous ne voyons plus clair. Tout devient si compliqué en biologie qu'on n'ose plus, devant l'homme, penser synthétiquement; nous nous perdons dans des analyses parcellaires mais nécessaires, qui obscurcissent les problèmes au lieu de les éclairer.* La clinique est dans l'*incertain* et dans le *provisoire.* Cette situation a déterminé René Leriche à examiner les deux problèmes qui, selon lui, sont à la base d'une philosophie de la chirurgie : celui de la connaissance et celui de l'action. Il présente donc successivement *La chirurgie comme discipline de la connaissance* et *Le problème d'action : la chirurgie à l'ordre de la vie.* Les étapes de la connaissance des malades, Qu'est-c eque la maladie? L'humanisme en chirurgie, Les moyens de recherche, Les modes opératoires, etc... chacune de ces questions a inspiré des pages passionnantes. Chaque chapitre est dominé par une constante : *L'homme, en tant qu'individu, doit être la mesure de la chirurgie, comme il en est la fin.* Ce qu'en fait nous présente René Leriche, c'est une science de l'homme, et, plus précisément, une science de l'homme qui souffre et dont l'avenir dépend directement d'une opération. C'était le thème de sa *Chirurgie de la douleur.* C'est celui des lignes suivantes, particulièrement significatives : *J'ai cherché un mot pour désigner ce que je voulais exprimer ainsi, cette finalité de nos actes chirurgicaux, trouvée exclusivement dans l'homme même, l'homme mesure des choses. Celui d'humanisme s'est imposé à moi, humanisme élan de l'homme vers l'homme, souci de l'individuel, recherche de chacun dans sa vérité.* Il ne s'agit point d'une attitude de la seule intelligence, car cette conception prend pour objet *l'homme tout entier, l'homme individu, dans les œuvres de son esprit, dans les mouvements de son intelligence et de son cœur, dans ses inquiétudes, ses espoirs, ses désespérances, dans son aspiration faustienne à la vie.* C'est un courant de pensée. Et c'est cet humanisme *qui permet au chirurgien d'être proche du malade tourmenté, proche sans effort, sans mot appris, dès que la maladie fait affleurer ce tréfonds de vie secrète où la psychanalyse a trouvé matière à tant d'explorations révélatrices...* Le « nœud » du problème est ici : plus peut-être qu'aucun autre homme, le chirurgien doit allier en lui une parfaite maîtrise technique à un sens de l'humain sans lequel il ne serait qu'une main anonyme fouillant les chairs. Mais, dans les hôpitaux, tout choque cet humanisme : la promiscuité des corps, la violation des intimités secrètes, l'impudeur des voisinages, le contact permanent avec la souffrance, l'indifférence devant la mort. Le danger vient précisément de ce que l'on peut aborder la chirurgie sur le seul plan technique, sans en avoir compris la valeur humaine, sans être moralement préparé à ce

qu'elle implique et impose. *Le devoir humaniste devant le malade :* en trois pages, René Leriche se hausse au niveau des plus belles défenses de l'Homme qui aient jamais été écrites. Toute la responsabilité morale du chirurgien, toute la confiance que le malade place en lui, se dégagent de ces quelques lignes, lorsque René Leriche évoque le souvenir de cette jeune femme qu'il allait opérer : *Le visage et la poitrine étaient magnifiques, mais l'œdème des cuisses et des jambes était monstrueux... Dans le regard éperdu que m'a jeté cette femme après avoir, une seconde, contemplé son mari, j'ai lu toute son inquiétude mortelle de l'avenir si elle restait ce qu'elle était devenue. Et j'ai pensé ce jour-là que le chirurgien avait autre chose à faire qu'un diagnostic.*

Au contact quotidien de la maladie et de la souffrance, dans lesquelles l'individu se dépouille de ce qu'il y a de superficiel et de « surajouté » en lui, René Leriche est parvenu jusqu'au cœur même de la nature humaine, jusqu'à l'Homme lui-même, jusqu'à l'homme en face de son corps et de son cœur, en face de sa chair et de ses affections, en face de la mort, en face aussi d'un autre homme qui va tenter de l'arracher à ce destin de misère et de mort. Son livre — plaidoyer d'un homme de science en faveur des hommes qui confient leur vie à cette science — est l'expression d'un dialogue entre le malade et le chirurgien, entre deux consciences, entre deux espoirs, entre deux cœurs. C'est dire à quel degré il est attachant.

CLAUDE DELMAS.

CATHOLICISME ET CAPITALISME

M. Louis Salleron est un écrivain qui fuit les sentiers battus. Au moment où, comme il l'observe lui-même, tout le monde se proclame, plus ou moins, anticapitaliste, il écrit un livre où il souligne, avec beaucoup d'intelligence et de force, les dangers d'un anticapitalisme aveugle, au moment où beaucoup de catholiques, gagnés également plus ou moins, par la conviction de leurs adversaires marxistes, ne défendent plus la propriété que sans grande conviction, il écrit un livre à la gloire de la propriété privée.

Ce livre de M. Salleron (1) a été inspiré, en grande partie, par des circonstances extérieures ; il leur doit une grande vivacité et beaucoup de vie. Au printemps de 1949, le comte Dalla Torre, rédacteur en chef de l'*Osservatore Romano*, écrivait, dans un article, passant pour inspiré, que le communisme, en tant que système économique, en faisant abstraction de sa philosophie matérialiste, n'était pas autant à l'opposé du christianisme que le capitalisme. Cet article souleva à l'époque de grands remous dans le monde catholique, d'autant que, quelques mois après les cardinaux français, dans leur lettre sur le décret du Saint-Office condamnant l'adhésion

(1) *Les Catholiques et le capitalisme* (Éd. La Palatine).

et la collaboration des catholiques aux partis communistes, semblaient, eux aussi, dissocier nettement le régime capitaliste — le capitalisme — de l'Église. C'est dans ce contexte historique qu'il faut placer le livre de Salleron, en notant, d'ailleurs, tout de suite, que le discours du Souverain Pontife au Congrès international d'études sociales, en juin 1950, en réaffirmant « l'importance fondamentale du droit de propriété » semble avoir confirmé dans un sens très net, la pensée de l'Église, tout en donnant raison, sur le fond, à Salleron.

Il ne faudrait, d'ailleurs, pas croire que Salleron, en se refusant à endosser les slogans de l'anticapitalisme, soit un admirateur du système capitaliste et pense que l'état social actuel ne doive pas être substantiellement transformé. Mais avant tout, croit-il, il est nécessaire de penser clairement.

1º Le régime capitaliste n'a jamais été autant attaqué, constate Salleron, qu'au jour où il a commencé à perdre ses caractères propres, et il nous propose de méditer sur l'exemple d'un industriel de 1850, un patron du « laissez faire, laissez passer, » qui renaîtrait aujourd'hui et dont l'étonnement serait grand quand il entendrait dire que notre régime économique porte le même nom que celui qu'il avait connu, cent ans avant.

2º Salleron observe, ensuite, qu'au point où l'on en est arrivé — et sans nier les difficultés matérielles et morales, les souffrances de la classe ouvrière, particulièrement des familles nombreuses pauvres — quand on attaque maintenant le capitalisme, on attaque, en fait, la propriété ; dans ce domaine, pense-t-il, et nous le pensons avec lui, seuls les communistes sont logiques.

3º L'anticapitalisme, toujours poussé à ses conséquences logiques, aboutit aux nationalisations, c'est-à-dire, au transfert à l'État de vastes zones de propriété privée, donc à la confusion toujours plus accrue du pouvoir politique et économique. A la limite, c'est le communisme intégral, un état, où l'économique et le politique ayant totalement fusionné, il ne reste plus pour l'individu aucun recours contre le totalitarisme de l'État. Et Salleron rappelle, avec insistance, que dans un régime sain, le politique et l'économique ne doivent, en aucun cas, coïncider.

Donc, que faire, puisque, par ailleurs, il est bien évident que notre état social reste malsain et qu'une large fraction de la population, que les misères de deux guerres ont étendue, souhaite, même par la violence, sa disparition? A cela, Salleron répond qu'il faut faire, avant tout, des propriétaires, c'est-à-dire des hommes, à la fois libres et intégrés à l'état social, en multipliant la propriété à tous les stades possibles. Et il préconise la création de propriétés de trois ordres :

1º La propriété personnelle (maison-jardin) ;

2º La propriété corporative par la remise aux salariés de toutes les œuvres sociales de l'entreprise ;

3º La propriété sociale ou nationale — c'est l'idée la plus ingénieuse — par le transfert annuel d'une fraction du capital national des mains des capitalistes aux mains des travailleurs, chaque entreprise versant une taxe — Salleron la fixe à 1 pour 100 de

ses amortissements — à une société de gestion, composée de salariés. Au bout de quelques années, ces sociétés se trouveraient à la tête d'avoirs considérables.

Enfin, Salleron se déclare d'accord, naturellement, avec toutes les formes de réforme de l'entreprise qui, en éclairant le salarié sur le sens de son travail et en le faisant participant d'une communauté de travail, font d'un prolétaire passif, hostile et accablé, un agent actif, joyeux et intelligent de la production. Et Salleron appuie sa démonstration sur de merveilleux textes inédits de Simone Weill dans laquelle elle retrace sa pénible expérience d'usine :

« Rien n'est si puissant chez l'homme, écrit-elle, que le besoin de s'approprier, non pas juridiquement, mais par la pensée, les lieux et les objets parmi lesquels il passe sa vie et dépense la vie qu'il a en lui ; une cuisinière dit « ma cuisine », un jardinier dit « ma pelouse », et c'est bien ainsi. La propriété juridique n'est qu'un des moyens qui procurent un tel sentiment, et l'organisation sociale parfaite serait celle qui, par l'usage de ce moyen et des autres moyens, donnerait ce sentiment à tous les êtres humains... Les revendications (de 36) ont eu moins de part dans l'occupation des usines que le besoin de s'y sentir au moins une fois chez soi. Il faut que la vie sociale soit corrompue jusqu'à son centre lorsque les ouvriers se sentent chez eux dans l'usine quand ils font grève, étrangers quand ils travaillent. Le contraire devrait être vrai. »

On peut, d'ailleurs, penser que, dans ce domaine, la pensée de Salleron reste un peu timide et que la propriété sociale devrait être, au stade de l'entreprise, plus largement comprise et étendue par la possibilité d'une participation directe des salariés à la propriété juridique de l'entreprise. Il semble que la pensée de Simone Weill, citée par Salleron, la postule.

Mais l'essentiel, comme le rappelle Salleron qui s'appuie là aussi sur Simone Weill, n'est pas là. L'essentiel — et c'est vraiment le seul essentiel — est d'ordonner toute la société à une fin qui donne un sens au travail social, au travail de tous, ouvriers, techniciens, patrons. Aucune modification du régime capitaliste, aucune réforme de l'entreprise, ne serviront à rien si l'on ne donne pas au prolétariat, comme à toutes les classes de la société, une véritable raison de vivre et de produire, cette raison que le fascisme, le communisme et le nazisme ont donné — ou donnent encore — à leur peuple, dans l'artifice des solutions, le nationalisme et la dictature. Cette fin du travail social, nous dit Simone Weill, et après elle Louis Salleron, c'est Dieu. « La condition des travailleurs, écrit-elle, est celle où la faim de finalité qui constitue l'être même de tout homme ne peut pas être rassasiée, sinon par Dieu (1). » Dans cette perspective non matérialiste, le régime économique retrouve

(1) M. Gabriel Marcel écrivait récemment (*Preuves*, avril 1951) : « Un homme ne peut être ou rester libre que dans la mesure où il demeure relié au transcendant, quelle que soit d'ailleurs la forme particulière que peut affecter ce lien : car il est trop évident qu'il ne se réduit pas nécessairement à des modes de prière homologuées et canoniques. »

sa place qui n'est que seconde ou troisième, après le spirituel et le politique. L'essentiel reste donc de bâtir une société rétablissant une véritable hiérarchie des valeurs et où l'Argent serait remis, sans imposture et sans hypocrisie, à sa vraie place. Cette entreprise peut paraître effrayante, mais, comme le pense Salleron, c'est la seule qui nous reste à tenter.

PIERRE ANDREU.

LES ROMANS

JULIETTA
de LOUISE DE VILMORIN (1).

Le roman de Louise de Vilmorin se joue en trois sets comme une partie de tennis. Ainsi qu'il convient dans un match féminin, l'auteur gagne le premier et le troisième, perd le second. C'est un peu ce qui se passe également en classe avec le second trimestre où on se laisse aller, sachant bien qu'on l'emportera juste avant les vacances. On ne finirait pas de trouver des exemples de cette dialectique qui avait tellement plu aux grands sophistes allemands.

Julietta est une jeune fille qui a bien de la chance. Elle est fiancée à un prince de quarante-cinq ans qui possède un château et de charmantes petites moustaches. Ces moustaches sont importantes dans le récit, sans aucun doute, car, en se laissant embrasser par son prince la jeune fille découvre qu'elle ne ressent aucun plaisir et plutôt de l'ennui. Comme le hasard veille toujours sur les héroïnes de Louise de Vilmorin, en gagnant Paris pour retrouver son fiancé, elle a la chance de rater son train dans une petite gare de province et de rencontrer un avocat, sans moustaches. Celui-ci l'héberge pour une nuit. Elle se trouve si heureuse de cette situation, qu'elle se barricade dans le grenier, tandis que son loyal protecteur revient, accompagné de sa propre fiancée. Ici, le hasard qui est un galant homme et qui ne résiste jamais au plaisir de rendre service à une aussi belle personne que Louise de Vilmorin, le hasard à nouveau veut que cette seconde fiancée soit une grande, une très grande amie du prince dédaigné. Nous la voyons, nous l'imaginons, somptueuse, noble, un rien pédante, un rien trop à la mode, chargée de tous les prestiges de la civilisation. En face d'elle, Julietta n'a rien, sinon sa simplicité et son goût de l'aventure. Effectivement elle cause un grand trouble dans la maison de son hôte, se déguise en fantôme, pousse des cris la nuit, vole

(1) Éd. Gallimard.

toutes sortes d'objets, enfin rend la demeure inhabitable. Ce second set est manqué, car les malices de Julietta reviennent avec une régularité excessive. Le cinéma les aurait condensées en une seule nuit et on voit bien quelle comédie les Américains auraient tiré de tout cela. N'importe : le dénouement est excellent. Julietta épousera l'avocat, dont la fiancée épousera le prince. Tout est pour le mieux, dans un monde meilleur encore qu'on ne pourrait le penser. La mère de Julietta, en effet, manque un train à son tour, rencontre un gros monsieur qui la regarde tendrement et nous sentons bien qu'ils vont connaître un merveilleux bonheur. Cette scène de ballet est d'un charme exquis. « Exquis », le mot convient à l'œuvre entière: Ce côté glace à la vanille était bien souhaitable, après une partie de tennis si animée.

ROGER NIMIER.

COULEURS DU FANTASTIQUE

« — *Enfin, que fait-il?*
— *Il fait peur.* »

FANTÔMAS, *tome I, p. 1.*

Dans sa thèse sur *le Conte fantastique de Nodier à Maupassant* (1), M. Pierre-Georges Castex définit le fantastique comme « une intrusion brutale du mystère dans le cadre de la vie réelle ». Il s'en faut de peu que cette définition s'applique aussi bien à la poésie, et, en fait, il n'y a bien souvent entre celle-ci et celui-là qu'une différence d'intensité. Le plus grand mérite, sans doute, du surréalisme est de l'avoir senti, d'avoir su être un *révélateur* (au sens que l'on donne au mot en photographie), de la poésie et du fantastique, d'avoir su rendre leur présence plus sensible et leur efficacité plus grande, de nous avoir, enfin, familiarisés avec eux sans qu'ils perdent rien de leur pouvoir. Mille circonstances de la vie réelle sont, au moins en puissance, chargées d'une vertu poétique qu'un rationalisme machinal fait ignorer ou mépriser. Le rêve, l'amour, l'humour même sont à chaque instant autant de portes ouvertes sur le merveilleux, que seule quelque paresse de l'imagination retient de franchir : rouvrons un livre comme la *Nadja* d'André Breton...

Dans l'ordre littéraire lui-même, point n'est besoin, pour accéder au royaume enchanté, d'en demander la clef aux Grands Magiciens. Antoinette Peské et Pierre Marty nous le rappellent, dans un livre à la fois curieux et amusant : *les Terribles* (2). Ils y analysent l'œuvre de ces écrivains de « second rayon » qui se nomment

(1) Éd. José Corti.
(2) Éd. Chambriand.

Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Marcel Allain et Pierre Souvestre, pères respectifs des « Terribles », savoir : Arsène Lupin, Chéri-Bibi, Balaoo, Rouletabille, Fantômas.

Il est, je sais bien, convenu de ne citer ces noms, les livres où ils figurent, les auteurs de ces livres, qu'avec un sourire condescendant (1). Pourtant, il suffit d'ouvrir le livre d'Antoinette Peské et Pierre Marty pour que répondent à l'appel de la mémoire, à la seule évocation de leur nom, ces spectres à nouveau familiers, et authentiquement chargés de poésie : Arsène Lupin, dit Paul Sernine, dit Luis Perenna, Dolorès Kesselbach et Clotilde Destange, Chéri-Bibi et Cecily, Joseph Rouletabille et Frédéric Larsan, Fantômas, Juve, Fandor et lady Beltham... Chers fantômes qu'accompagne toute une mythologie, avec ses décors, ses rites, ses formules magiques : serons-nous jamais tout à fait insensibles au charme du presbytère, à l'éclat du jardin, au parfum de la Dame en noir?

★

Combien pauvre, combien sommaire nous apparaît, à côté de celle-là, la mythologie « synthétique » de nos actuels romans « noirs », et combien dénués de poésie — donc, aux yeux de l'imagination, de *réalité* — leurs héros !

Ce n'est point que le fantastique, le merveilleux soient absents d'une certaine littérature dite « policière », selon les lois de laquelle s'opère encore, malgré tout, l'intrusion brutale du mystère dans la vie réelle dont parle P.-G. Castex. Mystère *rationnel*, sans doute, puisque la raison (incarnée par le détective-meneur de jeu) finit toujours par nous en livrer la clef : du moins, quelque deux cents pages durant, avons-nous, dans les meilleurs cas, eu l'illusion que l'inexplicable était *possible*. Mais du moins aussi lirons-nous toujours avec plus de plaisir des romans « policiers » tels que *la Mariée était en noir* ou *J'ai épousé une ombre*, de Cornell Woolrich-William Irish (2), *Pattes de velours* ou *la Décade sanglante* d'Ellery Queen, que toutes les monotones ressucées que nous offrent, mensuellement, dix James-Hadley Chase et vingt Peter Cheyney, à côté de qui Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Marcel Allain et Pierre Souvestre font sans peine figure de génies méconnus.

On me dira qu'à côté de la littérature « policière » ou assimilée, il n'a jamais cessé d'exister une littérature spécifiquement « fantastique », depuis le roman noir (le vrai...) et Edgar Poe jusqu'à nos contemporains Jean Ray, P.-H. Lovecraft, Ron Hubbard ou Donald Wandrei (au demeurant à peu près inconnus en France). Mais le même phénomène que nous disions à propos de la première se vérifie en ce qui concerne la seconde : si le roman policier s'est

(1) Mais sait-on qu'à ses débuts littéraires Maurice Leblanc, par exemple, reçut les plus vifs encouragements d'un Jules Renard et d'un Léon Bloy, qui n'hésitaient pas à le comparer au « meilleur Maupassant »?

(2) Les « initiés » savent que Cornell Woolrich et William Irish ne font qu'un seul écrivain, l'un des plus habiles spécialistes du « suspense », et l'un des rares auteurs américains qui ne cèdent pas aux facilités du genre « noir ».

dépoétisé en passant du mystère au pseudo-réalisme, de Gaston Leroux à la « Série noire », le roman fantastique a fait de même en passant du règne des fantômes à celui des fusées interplanétaires, de la magie noire à ce que les Américains appellent (comiquement) le « space-opera », l'opéra de l'espace...

En sorte que, finalement, c'est aux poètes eux-mêmes qu'il faut nous en remettre pour qu'ils nous ouvrent les portes du merveilleux. Et, par exemple, à André Pieyre de Mandiargues.

★

L'auteur du *Musée noir* et de *Soleil des loups* (1) se situe, à première vue, dans la grande tradition des conteurs fantastiques. Moins sûrement, pourtant, qu'un Jean Ray ou un Jean-Louis Bouquet (2), lesquels ne semblent pas avoir été touchés par l'influence surréaliste, qui est sensible dans le cas d'André Pieyre de Mandiargues : lui-même parle du climat de *surréalité romantique* dans lequel se déroulent ses récits, et le héros de l'un d'eux, le capitaine Idalium, évoque irrésistiblement son ancêtre Maldoror. Au cours d'une récente interview, André Pieyre de Mandiargues reconnaissait d'ailleurs l'influence exercée sur lui par Lautréamont. Il y ajoutait celle du Hugo de la fin, « celui des larves et des spectres », et de Paul d'Ivoi : « Il serait intéressant — selon l'auteur de *Soleil des loups* — de faire un répertoire des mythes qu'on trouve dans *le Docteur Mystère* ou *le Semeur de glace :* le point de départ de ces récits est toujours érotique, avec, comme chez Nodier, le châtiment inéluctable et imminent. Nodier ne peut pas mettre en scène des amoureux sans susciter aussitôt d'horribles punitions... » Et voici que se profile l'ombre de Sade, autre « grand ancêtre » du surréalisme. Il est enfin un dernier nom que l'on s'étonne de ne pas voir citer par André Pieyre de Mandiargues : celui du très étonnant Raymond Roussel, à qui il est difficile de ne pas penser en lisant certains récits du *Musée noir,* et surtout la longue nouvelle intitulée *Vocabulaire,* que publièrent naguère les *Cahiers de la Pléiade.* Comme chez Roussel, le merveilleux, chez Mandiargues, est étroitement lié à son évocation verbale ; chez l'un comme chez l'autre le langage est moins un moyen d'expression que de création d'un univers fantastique sans commune mesure avec le nôtre. C'est-à-dire qu'ici, ce fantastique n'est plus « une intrusion brutale du mystère dans la vie réelle », mais une négation pure et simple de cette vie réelle au profit d'une autre réalité — au profit de cette « surréalité romantique » définie par le poète lui-même.

Qu'on ne parle pas, pour autant, de littérature « d'évasion » : les mondes nés de l'imagination de l'homme n'échappent jamais tout à fait aux lois qui régissent le nôtre — et je gage, par exemple, qu'un psychanalyste n'hésiterait pas longtemps à nous livrer les

(1) Éd. Robert Laffont.

(2) J.-L. Bouquet, *le Visage de feu* (Éd. Robert Marin.) Les ouvrages de Jean Ray, publiés, il y a quelques annéess, ont pratiquement introuvables: on ne saurait assez le déplorer.

clefs qui ouvrent l'univers étrange des récits d'André Pieyre de Mandiargues. Au demeurant, ne serait-ce pas parce que, dans la faune, la flore et les décors hantés de cet univers, chacun de nous *reconnaît* certaines images de ses rêves, que son « inquiétante étrangeté » (pour reprendre la formule de Freud lui-même) nous attire à la fois, et nous semble presque familière? Autrement dit encore : où finit le domaine du réel, où commence celui du fantastique?

Où que l'on situe l'indécise frontière qui les sépare, c'est, selon toute vraisemblance, à ses abords qu'il convient de chercher le visage le moins *sommaire* de l'homme — sinon le plus rassurant.

CLAUDE ELSEN.

« DURÉE ET SIMULTANÉITÉ »

Le roman de Paul-André Lesort *Né de la chair* (1) est le premier d'une série intitulée *Le Fil de la Vie.* Il raconte l'histoire d'un père et d'un fils, Charles et Yves Neuville, représentant l'un et l'autre deux générations de Français de condition modeste et laborieuse, vivant à Paris dans les trente premières années du siècle et riverains de cette Seine dont l'intarissable écoulement peut servir à figurer la continuité de leurs existences. Cependant — et cela ressort de la présentation du roman — c'est plus exactement l'histoire de leurs consciences respectives qu'a entrepris de raconter l'auteur dans un dessein moral et probablement métaphysique et au moyen de la psychologie — tout ce qui en fait d'habitudes, de cadres de vie, de choses extérieures revêt un caractère spatial n'ayant de mouvement que dans la mesure où le courant de conscience l'entraîne ou le dépose : *Enfance, métier, mariage, enfants, luttes politiques, guerre, maladie tout ce qui semblait à chaque instant transformation soudaine et décisive de l'existence ne forme plus qu'un courant continu, à peine mêlé de remous, un large ruban moiré de bonheur et d'amertume, d'une unité, d'une simplicité surprenantes.*

On reconnaîtra là un roman d'une veine analogue à celle des *Chemins de la Liberté* de Sartre, encore que le débouché doive en être situé ailleurs. Mais surtout on reconnaîtra quel esprit bergsonien anime un tel ouvrage au point que la phrase fameuse : *La vie c'est la conscience lancée à travers la matière,* s'impose de façon vraiment nécessaire pour définir ce long roman sans longueurs dans lequel la vie afflue et reflue sans poésie. En effet, *Né de la chair* commence à la naissance du fils et finit au décès du père. Vingt-six ans séparent cet événement heureux de cet événement malheureux ; vingt-six ans durant lesquels on voit le père descendre la pente de l'existence et le fils la monter ; le père s'user et le fils se fortifier ; l'amour du père se refroidir comme la lave

(1) Éd. Plon.

se refroidit et se solidifie à mesure qu'elle s'éloigne du cratère en feu ; l'amour du fils se préparer, jaillir et puis... et puis... la suite au prochain numéro (de trois cent cinquante pages...). La question est posée dans les dernières lignes du présent ouvrage : *Ah! que la vie meure n'est rien! Mais que l'amour meure... O toi, Dieu inconnu, ton amour a-t-il jamais vaincu la mort?*

Cette interrogation suprême est fort belle et fort bien amenée. On voit l'enjeu de cette existence ; on sait ce qui est demandé à l'oracle. Est-il rien au monde de plus important? Quelle vie a de sens hors cela?

Ou l'on se trompe ou l'on devine une arrière-pensée de conversion. Mais quelle que soit la suite de l'histoire on paraît assuré à considérer le tour qu'elle a pris, que c'est en eux-mêmes, dans la substance intime de leur vie, que ces personnages trouveront la vérité et le bonheur propres à leur garantir la survie de l'amour.

C'est un beau sujet que cette responsabilité de l'amour qui se confond avec le souci même de l'existence — sans autre projet susceptible de distraire la conscience de son attention à sa propre durée, sans nulle œuvre à faire hors de vivre et d'aimer en même temps. Et il faut estimer l'art romanesque, la maîtrise, l'habile sûreté et la patience de l'auteur. M. Lesort est un maître en psychologie morale, c'est à dire qu'il connaît fort bien les cœurs et les mœurs et leurs rapports. Il y a en lui du directeur et de l'éducateur — mais jusqu'au véritable amour exclusivement, semble-t-il. Son art est jésuite. On le soupçonne d'aimer moins ses personnages que la direction très large qu'il leur donne ; de se plaire en la molle liberté qu'il leur laisse et de prendre à son compte les concessions qu'il leur prête dans l'ordre du jugement. Aussi éprouve-t-on à l'endroit de ce livre je ne sais quel sentiment de méfiance, je ne sais quelle réticence justifiée en ce que l'on a l'impression que l'auteur écrit bien pour soi (ce qui est légitime) mais ne donne rien de soi (1). Car enfin qu'est-ce que cette littérature sans poésie, cet amour sans piété ; et cette espérance qui s'attarde et ce fleuve qui ne déborde pas?

*

Comparaison n'est pas raison, mais du résultat de la comparaison on peut bien tirer argument... Nous dirions donc que le roman de Jean-Charles Pichon, *La Loutre* (2), diffère absolument de celui ci-dessus commenté — autant par ce qu'il manifeste de la personnalité de son auteur que de son style — si un même souci du temps ne leur était commun. Mais le souci étant commun la conception est encore tout à fait différente. Durée et simultanéité... Loin de chercher la liberté dans une sorte de fidélité à la vie et d'application à l'amour humain, Arthur le héros de *La*

(1) On n'écrit pas nécessairement pour soi (par exemple les auteurs religieux) mais alors on s'y donne (même exemple).
(2) Éd. Corréa.

Loutre cherche la liberté dans la délivrance de cet amour qui le ronge et ne montre d'application qu'à préparer son projet criminel : le meurtre de sa femme.

Cet obsédé du meurtre se trouve au fond très bien de l'existence de celle qu'il veut supprimer puisque ce meurtre est l'objet délicat et jalousement gardé de sa pensée. Il ne vit — ou ne croit vivre que pour cela. *La vie vous doit et toujours vous le donne le grand amour qui transforme l'Aventure. Quant au reste il n'est pas nécessaire que ce soit dans huit jours ni même cette année. Mais il est bon d'y réfléchir assez longtemps pour que ce soit parfait cette fois.* Le dessein de cet acte fait de cet homme un penseur et lui donne une morale (absurde).

Comment il prépare cet acte et comment en le manquant il contribue en même temps que deux autres personnes au meurtre d'une autre femme que la sienne ; comment dans la nuit du rêve trois consciences aveugles désignent une même victime et la frappent en s'ignorant les uns les autres ; comment Arthur s'efforcera de faire reconnaître son crime sans y parvenir et donnera l'impression de se sacrifier pour sa femme qu'il voudra tuer à nouveau quand l'affaire sera terminée et la vie redevenue normale — c'est l'art de Jean-Charles Pichon de composer tous ces événements selon une forme librement policière et, de la rencontre de ces événements, de faire jaillir de brèves mais fortes lueurs sur la conscience et le temps. Au lecteur d'interpréter, de suivre cette fusée lancée dans la nuit par un auteur qui aime bien jouer avec des pétards.

Ce livre dont l'habileté se fonde sur la difficulté plaît par son *allure* désinvolte, fantasque et pourtant sûre. Mais ce sont là des qualités extérieures. Si l'on en fait abstraction, cette *allure* n'apparaît-elle pas alors dans sa discontinuité essentielle comme le signe de la précipitation, de l'ardeur vers le déclin, comme la nostalgie de la « vie brève »?

L'idée du meurtre l'inspirant tellement ne se pourrait-il pas que l'obsession fondamentale de Jean-Charles Pichon soit *de tuer le temps?*

JEAN-YVES CHEVALLIER.

UN RÉCIT D'AMOUR ET D'EAUX FRAICHES

La rencontre est toujours plaisante, dans le monde dit littéraire, de gens qui étiquettent Larbaud « écrivain cosmopolite », Pourrat « écrivain régionaliste » ou (mieux) « paysan » ! Formules qui font boomerang.

Sur les fameux *Gaspard* le temps braque ses projecteurs, met en relief la noblesse qui transforme une œuvre en chef-d'œuvre. Plus magnifique et plus émouvant chaque jour, le monument s'illumine, guetté par le cinéma et la thèse en Sorbonne.

Le Chasseur de la nuit (1) participera de la même gloire. On y retrouve les mêmes sentiments forts, l'amour, le courage, la pitié, le chagrin, et cette méchanceté des hommes (le Mal en habit de travail), et ce que nous nommons hasard ou inconnu.

Dans son style si particulier, populaire et rare, imprégné de vertus poétiques, l'auteur nous déroule le film des amours de Célestin et d'Amélie, Daphnis et Chloé traqués par le sort dans un coin de grand air, le Forez des burons. Les travaux et les jours, les parents farouches — la guerre, les projets, le bonheur entrevu — puis la catastrophe, à couper le souffle. Un final d'une ampleur admirable couronne l'aventure et nous en donne la clef : rien n'arrive que de nécessaire ; la Vie continue, merveilleusement belle à qui la prend dans son sens juste.

Une œuvre s'impose quand sa valeur humaine aide à voir clair en soi et autour de soi. Sur ce récit d'amour et d'eaux fraîches, sur la palpitation sourde du drame, au delà de ces portraits et de ces paysages d'une maîtrise raffinée, règne une haute idée de l'homme et de son existence. Un souffle d'espoir, tonique comme le vent des sommets, revigore.

Rien de moins épais, rien de plus dense. Ce livre ira droit à ceux qui distinguent les valeurs vraies. Les autres seront bien obligés de le lire un jour ; il peut attendre, dans l'antichambre des classiques. Mais quelle merveilleuse aventure de prendre un livre au hasard et d'y reconnaître, dans un conte d'une actualité éternelle, les signes de la grandeur...

FRANS DURIF.

LES LETTRES ALLEMANDES

COMMENT JUGER LA JEUNESSE DÉLINQUANTE ?

Hans Bembe vient de donner dans *Gefährliches Blut*, traduit en français par Eugène Bestaux, aux éditions Stock, sous le titre de *Maudite engeance*, le récit d'une cause criminelle qui a passionné l'Allemagne il y a trois ans. Il s'agit de l'histoire, du destin plutôt, de Wilfried Helm, âgé de dix-sept ans qui, alors que deux policiers le ramènent en voiture à la maison de redressement d'où il s'était évadé, trouve le moyen, en dépit des menottes, de saisir un revolver dans une serviette qui se trouve près de lui, d'abattre les deux policiers, de redresser la voiture qui marchait à 100 à l'heure, de l'arrêter et d'y mettre le feu. Il se sauve, passe en Belgique et n'est repris qu'à Liège. Cette histoire, déjà assez étonnante, est

(1) Éd. Albin Michel.

précédée d'une foule d'histoires aussi étonnantes qui font de cette biographie le plus corsé des romans d'aventures.

En effet les vols, les cambriolages de Helm sont aussi nombreux que ses condamnations et ses évasions, le tout accompli avec une intelligence, une audace, une allégresse et un brio à faire pâlir d'envie les écrivains d'imagination.

Mais ce n'est pas le côté rocambolesque de cette vie qui retient l'attention de l'auteur. Une question autrement grave l'obsède : dans quelle mesure Wilfried Helm est-il responsable? Innocent ou coupable? Ange d'innocence ou démon de perversité? Comment, de voleur, est-il devenu assassin? La décomposition politique et organique de l'Allemagne après la débâcle suffit-elle à expliquer sinon à excuser, les déportements de Helm? Doit-on enfin, vu sa géniale précocité, le regarder comme un adulte ou le juger d'après son âge légal? Toutes questions d'intérêt sociologique, psychologique, juridique, moral et simplement humain que Hans Bembe a traitées dans son livre avec une habileté d'autant plus grande que l'art cède le pas à l'émotion et à la recherche de la vérité.

Moins qu'un témoignage sur la jeunesse allemande sans guide et sans espoir d'après la défaite, c'est un document sur la jeunesse délinquante. Car si Helm a perdu ses parents lors du bombardement de Dresde en février 45 et ses deux frères aînés sur le front russe, à cette date il était *déjà*, et depuis plusieurs années, dans une maison de redressement.

En effet il avait la manie de voler, et surtout de voler les *revolvers :* c'est dans ce fait que se préfigure sa destinée d'assassin. Il raconte comment dans les cafés et dans les tramways il subtilisait les revolvers des sous-officiers. Ce jeu excitait son amour du risque. Quand il jouait à la guerre avec les autres enfants, lui il se servait d'un *vrai* revolver. Un jour, il tira. Il ne tua aucun de ses camarades, par simple chance. On ne l'en mit pas moins dans une maison de redressement, qui ne le redressa nullement, on le devine bien. Hélas ! L'ironie en l'occasion ne sert à rien, le problème est insoluble.

Wilfried Helm n'est ni un fou ni un déséquilibré Le rapport du psychiatre, les témoignages de ceux qui l'ont connu, les entretiens que Hans Bembe a eus avec lui et qu'il relate dans son livre, le prouvent. Au contraire on lui reconnaît une intelligence alerte, une organisation d'esprit et un sang-froid bien supérieurs à ceux qu'on trouve chez les garçons de son âge. On peut expliquer son absence de sens moral par le fait qu'il était livré à lui-même dans un pays en complète dissolution, son absence de « bons sentiments » parce qu'il n'avait ni foyer ni parents, son absence de croyance religieuse parce que Hitler s'était substitué à Dieu, et son besoin de s'évader à cause d'un amour exclusif, animal, instinctif en tout cas, de la liberté. Il n'en reste pas moins que dès son âge le plus tendre il avait la manie de voler et ne désirait que les armes à feu. Quand il jouait à la guerre avec ses camarades, comment savoir s'il avait conscience de tirer avec une arme véritable? Était-il entraîné par l'ardeur du plaisir ou déjà par le vertige du crime?

On ne peut pas juger un cas pareil. Quand bien même on serait

persuadé que Helm était à huit ans déjà, en proie aux pensées criminelles, peut-on parler de conscience et de responsabilité chez un enfant? Pourtant le tribunal américain de Munich, considérant le Helm de dix-sept ans comme un adulte, le condamna à mort. Eut-il raison? Eut-il tort? L'auteur n'attaque pas la validité du jugement, il laisse volontairement de côté l'appareil juridique, mais il pose le problème humain, estime qu'avec les mêmes qualités on devient selon les circonstances un héros ou un coquin, s'émeut, nous émeut, en appelle à la fatalité et voudrait soumettre le cas au jugement de Dieu.

Le miracle se produisit sans intervention surnaturelle : cédant à la requête de l'archevêque de Cologne, de hautes personnalités protestantes en Amérique, à ses propres doutes et à sa conscience, le général Clay accorda sa grâce à Wilfried Helm.

Mais est-ce pour lui le début d'une nouvelle vie? Nous le saurons dans vingt ans.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

SI J'ÉTAIS PRODUCTEUR DE CINÉMA...

Si j'étais producteur de cinéma à Hollywood, je convoquerais — séparément — MM. Charles Laughton, Gary Cooper, Walter Pidgeon (le mari de « Mrs. Minniver ») et John Garfield.

Au premier, je remettrais un exemplaire de *White Jacket* (1), de Melville. Quand on a été le héros des *Révoltés du Bounty*, ne se doit-on pas de figurer sur le pont du *Sombre pas?*

— Mr. Smith, veuillez avoir la bonté de faire pendre ce misérable, dirait Lauhgton, la longue-vue sous le bras, et plissant sa lippe. Et le chat à neuf queues pour ces gaillards qui protestent contre la nourriture !

Gary Cooper, le Gary Cooper automnal d'aujourd'hui, recevrait le livre de John Steinbeck, *Au dieu inconnu* (2). C'est une pastorale de la prairie écrite dans le style du cinéaste John Ford avec de belles images photographiques. L'inspiration en est fort whitmannienne, mais tempérée d'un peu de René Clair. (Puisque nous sommes, par le rêve, dans le fauteuil d'un producteur de films, n'en sortons pas tout de suite, si notre ami Michel Braspart nous permet d'effleurer son royaume.)

C'est qu'il y a, dans *Au dieu inconnu*, un arbre qui est peut-

(1) Éd. Robert Marin.
(2) Éd. Gallimard.

être le véritable héros. Un arbre qui ressemble à celui où René Clair, dans *Ma femme est une sorcière*, emprisonnait un père et sa fille, brûlés vifs pour crime de sorcellerie par les premiers pionniers de la Nouvelle-Angleterre, débarqués du Mayflower. Un arbre de visages, comme dirait M. Jouhandeau qui parle, qui siffle, qui tremble, qui s'exprime par les frémissements de son feuillage ; un arbre où l'âme du père de famille s'est réfugiée après la mort. La foudre, s'abattant sur celui de René Clair, libérait les deux esprits sorciers. L'orage respecte l'arbre panthéiste de Steinbeck.

Au dieu inconnu, qui, pour être un livre mineur dans l'œuvre de Steinbeck, a tout de même beaucoup d'ampleur et des beautés plastiques plus que de la profondeur psychologique, mérite à l'écran le technicolor, autant que *White Jacket*. Melville, d'un reportage précis et coloré, a fait un réquisitoire. Le voilier barbare du style *Sombre pas* est devenu, avec le temps, le *Cuirassé Potemkine*.

Walter Pidgeon, que l'on n'imagine pas ailleurs qu'au coin d'une cheminée de briques, *Life* ou *Collier's* ouvert sur les genoux, recevrait dans mon bureau le roman de Lionel Trilling, *le Responsable* (1). Une petite maison de campagne verte que son propriétaire, citadin en vacances, repeint. On pêche à la ligne, on fait des pique-niques, on monte une fête de bienfaisance où les jeunes filles de la contrée déclament des poèmes. Des personnages à la Forster transportés dans la petite bourgeoisie intellectuelle d'Amérique. Des esthètes? Plus maintenant. Ce sont des marxistes, engagés, repentis ou hésitants. L'un d'eux a quitté le Parti, il a peur, il craint des représailles. Le récit démarre lentement, avec force détails oiseux ou mièvres, mais cette grisaille vous happe petit à petit. *Le Mystère de la 92e rue, le Rideau de fer, la Grande menace*, films d'espionnage atomique, saupoudreraient d'un peu de mystère ces somnolents dimanches campagnards de la tradition. Seulement, comment faire croire que ce brave Walter Pidgeon suspend un parabellum à ses bretelles, comme les policiers du F. B. I. ou les agents secrets?

Je convoquerais aussi, pour une quatrième super-production, John Garfield parce qu'il évoque un James Cagney encore tout jeune, je lui donnerais le rôle de « Bruno Bicek, le gaucher », le héros de *le Matin se fait attendre* (2), de Nelson Algren. Bookmakers, truands des bas quartiers polonais de Chicago, boxeurs et filles. Je referais sur ce thème un film comme l'admirable *Nous avons gagné ce soir*, dont le clou était un match de boxe entre un vétéran et un espoir du ring. Bruno Bicek, le gaucher entre les cordes serait au centre de la pellicule. Comme dans le roman de Nelson Algren, il faudrait laisser haleter le spectateur. Vous ne savez qui gagnera et rien ne vous importe plus, aussitôt commencé l'étourdissant récit du combat, que son issue. Un roman sordide mais magistral.

Mais, si j'étais producteur de films, j'aurais de sérieux ennuis

(1) Éd. Plon.
(2) Éd. Gallimard.

avec la censure si je m'avisais de transcrire sans coupures *White Jacket* et *le Matin se fait attendre.* L'effroyable boucherie de l'amputation d'un matelot racontée par Melville, les scènes de maisons closes évoquées par Algren sont d'une précision hallucinante. Il faut reconnaître que le cinéma, l'art de l'image animée aurait ici la puissance du microscope. Il y a des cas où les mots demeurent les seuls à respecter le réel. L'image, qui le fait démesuré, le défigure aussi.

PIERRE MAZARS.

LES LETTRES ESPAGNOLES

L'ESPAGNE ELLE AUSSI A DES ÉCRIVAINS

Les traductions de l'espagnol sont devenues si rares qu'il est impossible de se faire une idée exacte de la situation des lettres outre-Pyrénées. Quelques romanciers de valeur ont cependant été présentés au public français depuis la fin de la guerre : Camilo-José Cela, Arturo Barea, Carmen Laforêt, J.-M. Gironella. C'est trop peu encore, d'autant plus que la critique s'est, dans l'ensemble, appliquée à n'en pas parler.

Une longue analyse serait nécessaire pour déterminer les motifs de cette désaffection. Sans doute la politique y entre-t-elle pour une bonne part : de même a-t-il fallu attendre la chute du fascisme pour que s'imposent des romanciers italiens qui n'étaient cependant pas nés de la dernière résistance. Paradoxalement, si les voix espagnoles sont quasi muettes, quel engouement pour choses et gens d'Espagne ! Que de romans sur la guerre civile, dont les auteurs n'y sont pas tous allés voir de si près que Malraux. D'autre part, le prodigieux intérêt suscité par l'œuvre de Garcia Lorca, pour mérité qu'il soit, a quelque chose d'inquiétant quand on songe à ce que l'adulation de ce seul nom entraîne d'injustice pour tant d'autres écrivains. On a tout traduit, souvent bien mal, des œuvres du Grenadin, quand des œuvres de premier plan, les *Comedias barbaras* de Valle-Inclán par exemple, restent encore ignorées... Certes leur traducteur aurait du travail, et le metteur en scène plus encore, s'il s'en trouvait un pour oser... Mais quand Ghelderode triomphe, Valle-Inclán, sûrement, emporterait plus d'une couronne.

Reconnaissons enfin qu'à s'en tenir aux dix dernières années, les lettres espagnoles ont connu, en dépit d'œuvres injustement laissées dans l'ombre, une période assez basse, qu'expliquent l'acharnement de la guerre civile, trop d'exils (mais beaucoup d'écrivains ont retrouvé le chemin de Madrid : Ortega y Gasset,

Gómez de la Serna, Marañón...), les coups de ciseaux abusifs d'une censure, pas plus intelligente qu'une autre, les difficultés de l'édition enfin comme le manque de relations avec les autres pays européens.

★

La note liminaire de *la Dernière Carriole* (1) nous apprend que Juan-Antonio de Zunzunegui (le beau patronyme basque !) est un disciple de Miguel de Unamuno. Un Français évoquerait plus volontiers — est-ce moins flatteur? — Marcel Aymé, s'il n'était pas plus exact de réserver cette comparaison à Wenceslao Fernández-Flórez dont un éditeur ami de l'humour se décidera peut-être quelque jour à faire traduire *El hombre que compró un automóvil* (L'homme qui acheta une automobile) ou *El malvado Carabel* (Carabel, malfaiteur). Disciple ou non d'Unamuno, Zunzunegui est né, comme lui, à Bilbao, exactement à Portugalete qui est à la grande cité basque ce qu'est Saint-Denis à Paris. Ses romans sont marqués très fortement par la province de Guipúzcoa — le roman espagnol est facilement régionaliste, si l'on oublie cette nuance péjorative qui, en France, entache souvent cet adjectif — et ils nous donnent une image attentive de ce littoral basque si différent de l'Espagne pour littérateurs superficiels et touristes pressés.

Un long passage de *la Dernière carriole* rappelle le premier roman d'Unamuno, *Paz en la guerra* (La paix dans la guerre), doublement basque puisque inspiré par la guerre carliste. C'est peut-être le meilleur moment du roman de Zunzunegui. Dans Santurce, qui commande l'estuaire du Nervión, rivière de Bilbao, un petit garçon vit les heures tragiques du siège implacable mené par les carlistes. Il est le fils d'une des plus misérables familles de la bourgade. Cette guerre, si elle brûle sa maison, son taudis plutôt, n'ajoute pas grand-chose à l'horreur quotidienne de la faim, de la maladie et de l'intérêt humiliant que lui porte le comité des bonnes œuvres. Tant de rancœur accumulée par l'enfant, tant de haine, exploseront un jour : quand, possesseur d'une somme rondelette acquise en vingt ans de navigation, il rentrera au pays natal et y acquerra l'entreprise des pompes funèbres. Alors le miséreux devenu puissant — relativement — se vengera de son enfance en expédiant les hommes au cimetière. Mais paradoxalement, il a peur lui-même de la mort, et cette peur croît à mesure qu'augmente l'horreur provoquée dans la contrée par le comportement du « funéraire » envers les morts et tous les futurs clients promis au cercueil, qui d'acajou, qui de bois blanc. Au cours d'une épidémie, Martinez se réjouit si effrontément de dépêcher ses concitoyens dans l'autre monde, qu'on l'accuse d'avoir empoisonné les eaux de la ville. Et il périt assiégé par la populace, triste rappel de ce siège plus glorieux auquel l'enfant avait participé dans un clocher crevé par les bombes.

Ce qui manque à ce roman pour qu'il s'impose vraiment? Sans

(1) Éd. Plon.

doute quelque hardiesse pour pousser chaque scène dont bien peu semblent exploitées à fond. Il ne faut pas oublier non plus que le thème est osé dans une Espagne assez conformiste, où la mort est plutôt un mystère terrible qu'une source d'humour. On regrette aussi que l'auteur se laisse tenter par trop de choses à la fois, d'où souvent une impression de décousu. L'enfance de Martinez, ses voyages et sa vie de « funéraire » forment des ensembles qui s'organisent assez mal entre eux ; des développements inattendus surgissent, et trop de personnages sans nécessité occupent le devant de la scène, trois petits tours, et puis s'en vont...

★

Margarita Grollero Euras, dont M. Faguer, son traducteur, devrait bien nous apprendre un peu plus... a écrit avec *Patriote XXe siècle* (1) une œuvre brève, dépouillée, et qui par sa construction diffère tellement de *la Dernière Carriole* que le rapprochement fortuit de ces deux livres devient éloquent, nous révélant deux directions totalement divergentes du roman espagnol actuel.

Un critique bien intentionné (?) s'est empressé de tirer la leçon politique de ce roman. Mais c'est trop facile. Tout régime ne mérite d'ailleurs pas des serviteurs de l'envergure de ce Claude Vorenk. Sa secrétaire, Ilka Ramsay, a vu rapidement toute sa personnalité s'abolir au contact de cet homme pour qui rien ne compte que son pays. (Cette jeune fille avait-elle en fait une personnalité bien marquée? Il est inutile d'agiter à ce propos un épouvantail politique.) Elle devient enceinte de son chef, *par devoir*, dans une circonstance impérieuse : c'est la seule façon qu'elle a d'échapper à une condamnation à mort, de tenter une évasion, la réussir et rapporter oralement un message de la plus extraordinaire importance. Mais l'enfant ne verra pas le jour, et Ilka Ramsay, malade de sa maternité frustrée, confie à un psychiatre le récit que nous lisons.

Pas de fioritures, un ton direct, un ton de confidence difficile mais nécessaire. M. Grollero Euras réussit à éliminer tout le superflu : cependant ses deux personnages, vivent et s'imposent. Cela rachète les imperfections de détail. Quand on se souvient de Carmen Laforêt, quand on pense à Élisabeth Mulder, qui a écrit *Preludio a la muerte* (Prélude à la mort), récit aussi dépouillé et poignant que *Patriote XXe siècle*, on est étonné par la place que les femmes, toutes des jeunes femmes semble-t-il, occupent dans la littérature espagnole actuelle.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, deux livres ne présagent pas un renouveau. Mais peut-être aideront-ils à convaincre que l'Espagne, elle aussi, a des écrivains.

BERNARD LESFARGUES.

(1) Éd. Stock.

LES LETTRES ITALIENNES

LA MOISSON DU PRINTEMPS

Vers la fin du printemps et le début de l'été, quand l'activité de l'édition se ralentit et que les membres des jurys des grands prix littéraires commencent à se demander à qui il faut décerner la palme, le moment est bon pour essayer d'établir un rapide bilan de ce qui a paru et a été remarqué en Italie pendant la première moitié de l'année. Une fois de plus ce n'est pas au roman qu'est allée d'abord la faveur des critiques et des lecteurs. A part le remarquable *A Cena col commendatore* (1) de Mario Soldati, qui paraîtra bientôt en traduction française, aucun roman n'a obtenu un véritable succès de bon aloi. Même le Premio Bagutta a cette année échappé à la littérature. Il a été donné à Indro Montanelli, un de nos plus brillants et sympathiques chroniqueurs, pour *Pantheon Minore,* un recueil de portraits de personnalités connues, très amusant et haut en couleur, mais d'une allure nettement journalistique.

Pourtant des œuvres dignes de retenir l'attention des commensaux de Bagutta ne manquaient pas, mais il s'agissait de livres qui ne pouvaient retenir l'intérêt de lecteurs requis par l'actualité et le grand succès. On a eu ces derniers mois une éclosion inattendue et assez rare en Italie de journaux intimes. C'est parmi eux qu'il faut rechercher les livres les plus curieux de la saison littéraire. Le plus intéressant de tous, celui dont nous regrettons vivement qu'une traduction française n'ait pas encore été entreprise est *Quasi una Vita* (2) de Corrado Alvaro que l'éditeur Valentino Bompiani a voulu publier comme premier volume de l'édition définitive de ses œuvres.

Corrado Alvaro est un des auteurs les plus importants du dernier quart de siècle. Sa renommée est grande surtout comme romancier. Plusieurs œuvres ont été traduites en français, en anglais, en espagnol et en allemand : *l'Uomo é forte* (3) et *l'Età Breve* (4) entre autres qui ont retenu l'attention de la critique française. Mais Alvaro n'est pas seulement un romancier et un conteur de grand talent, il est aussi un essayiste, un voyageur et un observateur très attentif de la vie politique et sociale. Malgré quarante années de vie passées à Naples et à Florence, à Milan et à Rome, Corrado Alvaro a su garder un peu de la rusticité, de l'ingénuité,

(1) *Le Festin du commandeur.* (Éd. Plon.)
(2) *Presque une vie.*
(3) *Terreur sur la ville.* (Éd. Plon.)
(4) *La Brève enfance.* (Éd. Laffont.)

de la fraîcheur de ses montagnes de Calabre d'où il est descendu, adolescent, pour découvrir le monde contemporain.

Quasi una Vita n'est pas une autobiographie ni un véritable journal comme ceux d'André Gide, de M. Julien Green ou, dans une autre direction, de Edmond et Jules de Goncourt ou de M. Paul Léautaud. Il s'agit plutôt d'un carnet de notes, où depuis 1927 Alvaro a pendant vingt ans fixé en quelques lignes tout ce qui retenait quotidiennement son attention aussi bien dans les rencontres qu'il faisait que dans la lecture des journaux. Il en résulte avant tout un curieux portrait de l'Italie pendant une des périodes les plus mouvementées de son histoire. L'auteur a toujours été un libéral opposé au fascisme, mais à cause de sa forte personnalité, de la situation acquise grâce à son œuvre littéraire et à l'amitié d'hommes de premier plan comme Pirandello et Massimo Bontempelli, il a eu la possibilité de voir les choses de près. Son jugement est souvent sévère mais, toujours ou presque, juste. Il ne s'acharne pas contre son pays et ceux qui n'ayant pas su le guider l'ont conduit à une ruine plus morale encore que matérielle, mais il ne dissimule pas les fautes et n'excuse pas les faiblesses. Il évite toute attaque personnelle et maintient toujours une grande noblesse de ton et de langage sans que cela nuise à la vivacité de ses remarques comme le croient ceux qui se voient obligés à l'emploi d'un langage ordurier pour frapper l'attention.

Les femmes ont une grande place dans ce livre. On voit qu'elles constituent pour Alvaro une constante préoccupation psychologique. Elles l'attirent, l'épouvantent, l'émerveillent. Il y a, esquissés en quelques lignes, des nombreux sujets de roman ou de nouvelle dont on espère trouver un développement dans les livres que l'auteur nous promet depuis quelque temps et qu'on attend avec impatience. Car, à côté de tant d'écrivains qui publient trop, voilà un auteur qui nous laisse sur notre faim, en conservant plusieurs de ses livres inédits dans ses tiroirs. Corrado Alvaro pense que les romanciers de la nouvelle génération sont les seuls qui peuvent retenir l'attention aujourd'hui. Il se trompe. Il a beaucoup plus à dire que la plupart d'eux et il sait le dire mieux.

Le cas de Pierantonio Quarantotti Gambini est différent. Originaire de Trieste, il est de presque quinze ans plus jeune qu'Alvaro et il a vécu toujours un peu à l'écart, à Trieste même, dans la campagne d'Istrie où sa famille avait des terres, maintenant à Venise. Son nom est connu aussi en France où le roman *L'Onda dell'Incrociatore* (1) a obtenu les suffrages des critiques et l'attention du public, tandis que d'autres livres de sa main sont en traduction. Quarantotti n'a pas publié le journal de plusieurs années, résumé presque d'une vie, comme le dit si bien le titre même du journal de Corrodo Alvaro, mais celui d'un mois seulement, d'une saison, d'un printemps un peu particulier, celui de mai 1945 à Trieste.

Primavera a Trieste (2) est le récit fait au jour le jour en déve-

(1) *Les Régates de San-Francisco.* (Éd. Gallimard.)
(2) *Printemps à Trieste.*

loppant des notes rapides prises sur un carnet de poche de l'occupation de Trieste par les troupes du Maréchal Tito. C'est une page de l'histoire contemporaine peu connue en France. D'abord parce que en 1945 on était trop occupé à liquider le passé pour s'intéresser au présent et penser à l'avenir, et plus tard parce que le jeu de la politique, le plus souvent fait de faux calculs, a permis au dictateur yougoslave de passer pour un champion de la justice et de la liberté aux yeux de ceux qui veulent combattre l'oppression et la mystification stalinienne. Cela n'empêche que le martyre de la ville et de la région de Trieste ait été une des pages les plus tristes de l'histoire d'après-guerre.

Le témoignage de P. A. Quarantotti Gambini est poignant et irrécusable. La valeur du livre ne réside toutefois pas seulement dans ce témoignage, mais aussi dans son style. Le ton de l'auteur n'est pas celui d'un partisan hargneux et son but, nullement celui d'attiser des haines ou des rancunes. Au nom des souffrances qu'il a vues et qu'il a partagées il voudrait contribuer à résoudre définitivement dans un esprit de justice et de compréhension humaine le problème du territoire de Trieste que le jeu astucieux de la diplomatie soviétique fait traîner depuis des années. Mais pour nous qui sommes loin de la politique et de ses épineux problèmes seul l'écrivain compte. On retrouve dans *Primavera a Trieste* la finesse de ton et la rigueur de l'expression propres à l'auteur de *I Nostri Simili* (1) et *L'Onda dell'Incrociatore*. Pierantonio Quarantotti se révèle même dans ce livre, qui se place un peu à l'écart dans son œuvre, un des meilleurs narrateurs d'aujourd'hui.

Dino Buzzati reste pour l'instant avant tout l'auteur du *Désert des Tartares*, un des romans les plus singuliers de ces dernières années qui a obtenu en France un succès de critique assez exceptionnel pour un livre traduit. S'il n'était presque impossible en une époque de désaffection et de méfiance des éditeurs et surtout des libraires, à l'égard de la nouvelle, de publier un volume de nouvelles traduites de l'italien *Paura alla Scala* (2) emporterait également un grand succès auprès des critiques, car le talent de Buzzati y atteint sa perfection. *In quel Preciso Momento* (3) publié par Neri Pozza, le courageux éditeur de Venise, est un journal d'une espèce un peu particulière. En réalité il s'agit d'un carnet de notes prises au jour le jour. Mais on n'y trouve pas comme chez Alvaro un portrait fidèle de la réalité, ni une mine d'anecdotes et d'ébauches de romans. Ce n'est pas le romancier qui se livre dans son intimité, mais plutôt un moraliste, qui se laisse guider par une imagination fertile de conteur, attiré par le mystérieux et le fantastique.

Ce sont aussi les années 1944 et 1945 qui revivent, les années difficiles de guerre et d'occupation que Buzzati a dû passer à Milan. Mais elles ne sont pas évoquées sous leur aspect extérieur

(1) *Nos semblables.*
(2) *Peur à la Scala.*
(3) *En ce moment précis.*

— à peine de temps en temps quelques allusions nous rappellent quels sont les événements qui commandent son existence quotidienne. Tout est concentré sur la vie intérieure, sur les réflexions que les rencontres ou les faits divers suscitent en lui. Dino Buzzati, auteur qui volontiers se dérobe dans son roman et ses nouvelles, donne ici l'impression de nous livrer un peu de son intimité.

Un véritable journal, c'est en revanche *Diario* (1) de Piero Santi. Il recouvre les années 1943-1946 à Florence, mais en se limitant strictement au domaine personnel. En réalité *Diario* est une confession, un livre bouleversant comme il nous a été donné d'en lire peu dans la littérature italienne d'aujourd'hui. Piero Santi se livre entièrement, sans ostentation, mais aussi sans aucune réserve. En France après André Gide, Roger Peyrefitte et d'autres, une confession comme la sienne serait moins exceptionnelle, mais en Italie un livre pareil constitue encore un acte de courage, tant de la part de Santi lui-même que de son éditeur Neri Pozza. Piero Santi a le sens du péché, il est hanté par l'obsession d'une punition supérieure qui pourrait le frapper parce qu'il cède aux penchants de sa nature et ne sait pas résister à ce que lui-même considère par moments comme le mal. Il y a en lui un sentiment religieux qui le pousse à combattre les tentations de la chair et une nature ardente de poète et d'artiste qui le rend plus vulnérable aux tentations.

Un tel livre exige, pour atteindre son but, pour ne pas irriter ou choquer, un goût très sûr et une maîtrise du style et de la langue. Piero Santi les possède, il fait preuve même d'un talent de paysagiste qui pourrait se traduire demain, s'il voulait faire cet effort, dans un livre de création pure qui le ferait connaître du grand public. En attendant ce roman dont il parle dans une note du mois de septembre 1946 on voudrait conseiller la lecture de ce *Diario* à tous ceux qui suivent les lettres italiennes comme le témoignage d'une crise morale et religieuse dont on peut apercevoir les symptômes dans tous les pays.

On ne doit pas s'étonner qu'on parle de Dostoïewski dans une « lettre d'Italie ». Les grands auteurs russes jouent depuis longtemps un rôle considérable dans la littérature de la péninsule. On peut affirmer qu'ils sont plus lus et commentés qu'ailleurs, que comme Shakespeare, Goethe, Balzac, Stendhal ou Flaubert ils font partie du patrimoine intellectuel de tout lettré italien. Le *Dostojevsky* de Eurialo de Michelis est une étude critique remarquable, une des meilleures qui aient été dédiées en Europe Occidentale à l'œuvre du grand romancier russe.Il n'est pas exagéré de dire qu'elle vient de combler une lacune. Car presque tous les livres sur Dostoïewski s'ils ne sont pas des biographies, comme celle qui a été écrite naguère par Henri Troyat, parlent de ses idées, des problèmes moraux, religieux et politiques posés par ses romans et négligent d'examiner l'œuvre même d'un point de vue strictement littéraire.

Eurialo de Michelis, au contraire a entrepris d'analyser l'œuvre

(1) *Journal.*

romanesque de l'auteur de *L'Idiot* depuis son premier livre *Les Pauvres Gens* jusqu'à son chef d'œuvre *Les Frères Karamazov* en mettant en exergue de sa vaste et profonde étude « Un roman est une œuvre de poésie ». En d'autres mots, sans négliger les idées et la portée spirituelle de l'œuvre il a voulu étudier de près leur transposition sur le plan concret du roman comme œuvre d'art. Ce *Dostoïevsky* qui a obtenu un succès rare, en Italie comme ailleurs, pour un livre de critique littéraire, est un des meilleurs hommages qu'on pouvait rendre au colosse russe dont l'influence a été et continue à être grande dans l'évolution du roman en Europe.

Aux amateurs de romans il faut signaler enfin trois livres nés sous le signe du dépaysement. Gian Gaspare Napolitano, chroniqueur célèbre en Italie et grand voyageur devant le Seigneur est retourné depuis une absence de vingt ans à la littérature avec *la Mariposa*. Il s'agit de trois romans brefs dont l'un nous transporte en Afrique-Équatoriale, l'autre au Mexique, le troisième à New-York. Il y a toutefois une unité dans les trois longues histoires ; elles sont trois confessions faites à l'auteur par des hommes avec qui il s'est lié pendant les longs séjours qu'il a fait dans ces pays lointains. Napolitano a moins visé à rendre le pittoresque extérieur qu'une vérité intime qu'il a ressenti être la même sous des formes complètement différentes.

Contrairement à plusieurs de ses collègues journalistes Napolitano sépare nettement ses activités. Il tire profit de sa vaste expérience de journaliste, qui a passé des longues années au delà des mers loin de son pays, mais il désire être seulement un écrivain et, il se révèle dans *la Mariposa* un bon écrivain. Giovanni Comisso retiré depuis plusieurs années à Zero Branco dans la belle campagne de Venise où il s'est transformé en un « gentleman-farmer », a naguère aussi voyagé non seulement le long des côtes de l'Adriatique mais aussi en Extrême-Orient. Son roman *Amori d'Oriente* évoque son séjour à Ceylan, à Singapour et en Chine. Son héros Lorenzo est surtout préoccupé par ses expériences amoureuses qui, comme celles de l'auteur lui-même, sont diverses et très variées. Éclectique dans ses goûts, Comisso est en revanche un écrivain sobre et rigoureux. Il excelle dans ses livres d'impressions de voyage, où il peut laisser libre cours à sa veine de paysagiste. Son *Al Vento dell'Adriatico* qui lui valut la notoriété en Italie et que Valery Larbaud voulait faire traduire en français reste après tant d'années un très beau livre.

Terminons sur le nom d'un nouveau venu : Eugenio Vaquer, dont le premier livre *Il Procuratore* fut un des grands succès de l'année 1950 en Italie et provoqua en France un intérêt particulier de la part de l'auteur du *Combat de Poitiers*. Son nouveau roman, *Settanta volte-Sette*, publié par le jeune et sympathique éditeur de Rome, Gherardo Casini, est plus qu'un véritable roman, un long et dramatique récit où l'auteur confirme ses qualités exceptionnelles de psychologue et de styliste.

GIACOMO ANTONINI.

UN LIVRE ACTIF.

Le bon ordre de la revue ne m'a pas permis de rendre compte du dernier roman de Carlo Coccioli, *le Ciel et la Terre* (1) à la suite de la chronique de cinéma. Pourtant ce roman pourrait inspirer un excellent film (à un John Ford, par exemple) et il eût été très naturel d'enchaîner de *Cristo Prohibito* au *Ciel et la Terre.* C'est un fort bon roman, riche, dense, un peu confus (de l'ombre traversée de lumière) et qui, commençant par nous présenter la figure d'un prêtre, inquiet, exigeant et torturé pour des raisons fort proches de celles qui hantaient Luther, s'achève dans le style plus mélodramatique de la Résistance et de *Rome ville ouverte.* J'ignore si le héros du livre de Coccioli a eu un modèle que l'auteur aurait connu ou sur le compte de qui il aurait été renseigné par des documents ou des conversations, mais ce dont je ne doute pas, c'est de l'existence romanesque de ce prêtre. Nous ne le connaissons autant que nous pouvons connaître un vivant, et pourtant il reste, comme tout vivant, entouré de mystère. Il faut beaucoup de talent pour donner à croire que la sainteté puisse se manifester dans notre monde, et Carlo Coccioli a ce talent. Il faut quelque sagesse pour savoir que les saints sont des « agents provocateurs » : ils précipitent les catastrophes. Coccioli dispose de cette sagesse.

Le Ciel et la Terre est peut-être encore une œuvre imparfaite. A de meilleurs docteurs de le dire et de dire pourquoi. Elle n'a pas l'émouvante fermeté de dessin de *la Difficile espérance,* mais elle a plus d'épaisseur. Enfin, c'est un livre actif. Non pas de ces livres où éclatent des coups de théâtre à chaque page (encore que d'un miracle à une exécution capitale, il y soit présenté un certain nombre d'expériences avec lesquelles il serait prudent que nous apprenions à faire bon ménage). Mais un livre où les lignes s'entrecroisent sans cesse, qui change de plans, d'angles, d'altitudes. Un livre bruissant, tumultueux, lourd d'orages et de menaces, et dont la maturité étonne, sorti des mains d'un écrivain encore si jeune.

Sa nervosité, celle du livre comme celle de son auteur, est d'un présage qu'on aime reconnaître. Coccioli n'est pas d'une race d'écrivains disposés à faire du sur place, à tourner en rond dans une chambre. Ce n'est en tout cas pas du côté des pharisiens qu'il se rangera. Cette certitude est bonne à prendre.

M. B.

L'HISTOIRE

LA VIE RURALE AU MOYEN AGE

L'Histoire a des lacunes en apparence surprenantes. Tout le monde sait que le moyen âge fut dominé par la vie rurale, mais

(1) Éd. Plon.

celle-ci reçoit rarement la place qu'elle mérite dans les ouvrages consacrés à cette période. En effet l'agriculture est une science de la localité, comme on l'a souvent dit depuis Gasparin, les documents de portée générale sont rares, et avant les heureuses innovations du groupe des *Annales*, avec notamment Lucien Febvre et Marc Bloch, les historiens s'attachaient presque exclusivement à décrire la vie des États ; or selon le mot profond de Michelet l'État naît des villes. Rien d'étonnant, dans ces conditions, que l'histoire rurale, celle du moyen âge surtout, soit le domaine de monographies régionales parfois excellentes, les ouvrages traitant les problèmes de la terre dans leur ensemble demeurant l'exception, marquée d'ailleurs des grands noms de Fustel de Coulanges, Guérard, Sée et Marc Bloch.

Un dessein ambitieux et neuf, faire un tableau complet aussi bien technique que juridique, économique et social de la vie agricole, anime l'in-quarto (1) de MM. Roger Grand et R. Delatouche, tous deux à la fois médiévistes et agriculteurs, le premier ancien professeur à l'École des Chartres et ancien président de l'Union des Syndicats agricoles.

Laissant à regret la partie technique au reste semée de faits peu connus, intéressants et souvent amusants, je voudrais montrer que les auteurs ont su tirer de leur optique rurale des vues souvent neuves qui éclairent et enrichissent notre connaissance du moyen âge.

Ainsi dès le début, c'est le point de vue agricole qui leur permet de situer le commencement du moyen âge, non comme le fit Henri Pirenne au VIIIe siècle, c'est-à-dire à la rupture d'équilibre entre Orient et Occident sous le coup de la conquête arabe *(Mahomet expliquant Charlemagne)*, mais au IIIe siècle quand les pouvoirs s'émiettent au profit des grands domaines agricoles, que naissent de nouvelles institutions comme le colonat et l'emphythéose, et que les premières invasions barbares apportent des ferments qui vont faire naître une civilisation nouvelle essentiellement rurale.

Le cadre des transformations, la « cellule mère des civilisations modernes » fut le manse. Le mot apparaît dans les textes en 475, mais désigne une forme vieille déjà d'un siècle au moins qui se substitue graduellement aux immenses « villæ » de l'époque gallo-romaine. C'est l'unité d'exploitation rurale. Elle fixe la famille au sol qu'elle cultive : domaine réservé du maître (plus tard le seigneur), du serf qu'on ne pourra plus arracher à la terre, du colon ou de l'hôte exploitant plus ou moins librement, des hommes, toujours plus rares, qui vivent hors de toute dépendance hiérarchique.

La terre est désormais « tenue » même par les serfs, qui constituaient la majorité de la population dans le haut moyen âge. Cette tenure perpétuelle assure aux tenanciers des divers ordres le bien le plus cher alors, la stabilité. C'est elle, aussi, qui permet la meilleure exploitation du sol, en période d'expansion agricole (XIe et XIIe siècles), quand la population clairsemée encore

(1) *L'Agriculture au moyen âge de la fin de l'Empire romain au XVIe siècle.* Éd. E. de Boccard.

défriche de vastes espaces sous l'impulsion principale des grands ordres religieux comme celui de Cîteaux, aussi bien qu'en période d'épanouissement (XIIIe siècle) sur des campagnes par endroits plus peuplées qu'elles ne le seront jamais par la suite, ou de reconstruction (XVe siècle), alors que la peste, la famine et la Guerre de Cent Ans ont réduit en déserts des régions entières.

Autre fait rural essentiel pour l'histoire économique de la civilisation, l'apparition vers le IXe ou Xe siècle du mode d'attelage moderne : le collier d'épaule à armature rigide.

Enfin la ville est elle-même, en ces temps où la campagne la pénètre (de l'abside de Notre-Dame de Paris, note Émile Mâle, on aperçoit les prairies et les bois) le produit que le domaine rural sécrète dans son expansion, quand le gain des terres arables sur la forêt et l'augmentation de la population créent des excédents tout à la fois de subsistances et d'hommes. Et voilà sérieusement ébranlée la thèse de Pirenne d'après laquelle l'essor des villes serait dû à l'entrée en scène au cours du XIe siècle de trafiquants internationaux s'installant dans un lieu jugé par eux favorable.

Des critiques passionnées s'élèveront peut-être à propos de l'appréciation optimiste de la condition des paysans médiévaux. Ces derniers auraient figuré, à certaines époques tranquilles comme le règne de Dagobert, des « rois fainéants », de Charlemagne et en principe des Carolingiens avant les troubles normands, puis du XIe siècle à la Guerre de Cent Ans, l'un des types sociaux les plus heureux de l'Histoire. Certes les tenures perpétuelles formaient un élément de sécurité matérielle et le morcellement de la réserve du seigneur avait fini par créer, trois siècles avant 1789, une véritable petite propriété paysanne qui recula par la suite devant la réaction seigneuriale et le capitalisme naissant. Mais le régime féodal favorisait une foule d'abus de force et la protection des puissants devenait souvent oppression. Cependant il convient de rappeler avec nos auteurs et avec Bergson, dont ils citent l'avis aussi judicieux qu'imprévu, qu'au moyen âge... « l'ascétisme concentré, sans doute exceptionnel, se dilua pour le commun des hommes en une indifférence générale aux conditions de l'existence quotidienne ». N'est-ce pas là, dans une large mesure, le secret de la sérénité que respire le moyen âge et que nous avons perdue avec le déclin de la foi et le progrès matériel?

RAOUL BROWNE.

BÉRÉNICE REGAGNE L'ORIENT

Certains personnages historiques ne doivent pas tant leur renommée au rôle qu'ils ont joué dans leur temps qu'au génie d'un poète qui, les choisissant comme sujet d'une de leurs œuvres en a fixé et immobilisé les traits. Il faut savoir gré à M. Mireaux, dans sa *Reine Bérénice*, (1) d'avoir peint, à la place de la tendre

(1) Éd. Albin-Michel.

figure connue de l'amante renvoyée, toute une série de portraits d'une Bérénice complexe, telle qu'elle a été, telle qu'elle aurait pu être, ou telle qu'elle pourrait être encore pour nous qui nous penchons sur son mystère.

Bérénice est née aux confins des déserts d'Arabie — nous l'avions peut-être oublié. Elle a été élevée dans le respect de ses ancêtres et l'observance de la loi judaïque. Très jeune, elle s'initie aux secrets de la politique, non dans un Orient désert, mais au milieu du faste et de la turbulence des royaumes satellites de Rome. A l'âge de la maturité, elle semble appelée à jouer un « jeu d'équilibre et de conciliation entre les deux impérialismes, celui de la spiritualité juive et celui de la force romaine ». Mais la guerre civile ruine son rêve. La ville de Jérusalem est rasée et celle qui souhaitait en être la reine ne peut plus avoir recours qu'en sa seule beauté pour essayer de réincarner le personnage d'Esther, auprès du tyran de son peuple. Elle est renvoyée et disparaît de la scène de l'histoire.

Il y a quelque chose d'émouvant dans le destin individuel de cette femme de tête dont les efforts tenaces ne sont que vanité face à l'implacable déroulement du destin des masses. N'en prenons pour exemple que son attitude de réserve, lourde de sens, lorsque comparaît devant elle l'apôtre Paul, en présence du procurateur Festus. L'énorme appareil administratif de Rome, « fermé à toute spiritualité, » est resté en place. La religion nouvelle, sans pouvoir ni tradition, a conquis le monde. Ces deux puissances vont même s'entrepénétrer et collaborer. Bérénice le devine peut-être et pourrait, forte de sa foi dans le théocratisme judaïque et grâce à son sens, tout oriental, de la politique, influencer l'évolution du drame. Elle ne compte pour rien. La force et la foi ont plus de poids dans la balance de l'histoire que la pénétration et la subtilité diplomatique.

La biographie détient comme avantage sur toute autre étude historique d'être, obligatoirement, une synthèse. M. Mireaux a su grouper autour de son héroïne les éléments disparates et contradictoires qui forment l'âme d'une époque, en développer certains aspects, en juger la valeur avec cette liberté d'esprit et cette souplesse, ce charme aussi du spécialiste, qui, sans négliger le détail de la vérité, ne craint pas d'élargir son sujet et de le nourrir de préoccupations personnelles. Il rôde, dans son œuvre, l'ombre d'une Bérénice qu'un Corneille aurait pu recréer mieux qu'il ne l'a fait, qu'un Shakespeare aurait jeté dans les désordres de son époque, que tel de nos contemporains pourrait transformer en porte-parole de nos désarrois, puisque se ressemblent tous les temps d'Apocalypse. Car il ressort de cette étude que la science historique d'aujourd'hui a fait craquer de toutes parts l'habit de vertu dont le classicisme avait enveloppé l'antiquité, pour nous en restituer la nudité. Notre communion avec le passé a cessé de se faire au niveau des grands hommes idéalisés. Elle se réalise maintenant au niveau de la vie vécue.

GEORGES PIROUÉ.

LE THÉATRE

HENRY JAMES A LA SCÈNE

Il ne s'agit pas, comme on le sait, d'une œuvre originale. *L'Héritière* de Ruth et Augustus Gœtz, traduite en français par Louis Ducreux, est une adaptation de la nouvelle d'Henry James : *Washington square.* On regrette que les auteurs et les traducteurs n'aient pu conserver le titre infiniment discret de James. C'est la seule trahison envers l'art du romancier. Pour le reste, nous le retrouvons tout entier. Ce n'est peut-être pas un compliment à faire à une pièce, mais le plaisir que j'ai pris à voir jouer *l'Héritière* venait surtout d'une sorte de joie rétrospective ; j'ai souvent pensé que le théâtre joué constituait la meilleure explication de textes qui puisse être, mais il vaut mieux que ce soit à l'égard des textes de théâtre. Et là, pourtant, nous retrouvons intact l'art de James qui progresse comme une rivière, s'enfonce bien souvent sous terre pour dissimuler à nos yeux des événements qui, lorsqu'ils reviennent au jour, nous apparaissent gros de catastrophes. La tragédie grandit masquée et ce n'est pas seulement un événement imprévisible qui en provoque l'explosion, mais les intentions des personnages qui recèlent en eux-mêmes leur propre tragédie.

Ruth et Augustus Gœtz ont dû comprendre cela. La psychologie de James n'est jamais intellectuelle. Ses personnages agissent et réagissent au gré des événements : ils ne sont pas *donnés* une fois pour toutes et on dirait que l'auteur lui-même ne découvre leurs intentions secrètes, leur caractère qu'au fur et à mesure de ce qui leur arrive. Comme ces événements sont peu nombreux, le romancier a tout loisir de nuancer à l'infini leur comportement.

Le raffinement de l'art de James écarte *a priori* tout essai de transposition théâtrale. Mais en même temps, il la sert — dans la mesure où ses personnages sont libres et, à l'image de la vie, se dévoilent lentement aux yeux des autres, aux yeux des spectateurs. Depuis Strindberg et Pirandello, nous savons que la tragédie n'est pas forcément liée aux événements, mais aux personnages eux-mêmes.

C'est ce qui arrive dans toute la première partie de *l'Héritière* où la laideur de Catherine, sa gaucherie, les rapports qu'elle entretient avec son père ne sont qu'esquissés. Même connaissant le titre de la pièce (encore une fois, trop précis), nous avons un doute lorsque le jeune Morris Townsend, venu chez les Sloper par hasard, se précipite sur cette jeune fille ingrate. Ce doute subsiste malgré les scènes du père que paraît animer une haine secrète : il n'a jamais pardonné à sa fille laide d'avoir coûté la vie à la femme qu'il

aimait. Lorsqu'il lui dit pour la première fois qu'elle ne peut être aimée pour elle-même et qu'il la force à contempler sa laideur dans le miroir, ce geste, loin d'être un simple « coup de théâtre », est l'éclatement subit de la tragédie.

Après que cette lumière nous ait brusquement aveuglé, tout revient au silence.

La haine que Catherine a désormais pour son père lui donne le courage de se séparer de lui, d'en être déshéritée. Mais Morris, l'apprenant, ne viendra pas au rendez-vous. Autre scène étonnante par son intensité : alors que tout — à l'exception de la scène avec le père — s'était passé « en conversations », nous voyons Catherine préparer ses bagages et, quand l'heure est passée, éclater de douleur.

D'un effet sûr au théâtre, je m'étonne que l'on ne puisse voir dans cette scène que du théâtre. Elle a toute l'horreur de la réalité.

Mais la vengeance de Catherine dépassera en cruauté le moment où elle se sait abandonnée. Cruauté envers elle-même : deux années l'ont durcie dans son rôle de vieille fille auquel toute sa vie l'avait prédisposée. Et ce n'est pas seulement l'ignoble Morris, cette fois venu au rendez-vous, brûlant d'obtenir enfin cette fortune qu'il a tant convoitée, qu'elle condamne, mais elle-même — désormais étrangère à tout amour, inaccessible — puisque nous sommes au théâtre — à notre compréhension de spectateur. *Comme dans la vie,* Henry James a voulu que reste intact le mystère d'un être dont nous n'aurons connu qu'un moment la blessure.

La troupe du Théâtre des Mathurins joue *l'Héritière* avec une discrétion et une finesse dignes de l'auteur de *Washington square.* Michèle Alfa n'a jamais été aussi grande actrice que dans ce rôle infiniment difficile. Bernard Noël, Yolande Laffon, Jean Marchat sont les merveilleux bourreaux et confidents de cette victime.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

CINÉMA ET MAGIE

On peut aimer beaucoup Strindberg, et cette rage avec laquelle il dénonce les simulacres de la passion ; on peut aimer beaucoup la lumière des ciels et des films suédois, qui nous dépayse tout de suite autant qu'une langue étrangère et inconnue (et au cinéma conviennent toujours mieux des langues étrangères. Pour un Français, le français est la langue la plus anticinématographique qui soit). On peut admirer encore l'adresse avec laquelle Alf Sjoberg se moque du temps, ouvre et ferme des parenthèses, redescend

dans le passé qu'il a pour tâche de fouiller et revient brusquement, comme en sursaut, au présent. On peut contester quelques-uns des symboles de son film : par exemple, les images par lesquelles Sjoberg veut nous donner à entendre que son héroïne aspire maladivement à se rabaisser tandis que son héros, plus sommaire, rêve d'atteindre les branches supérieures d'un Arbre qui n'est pas celui du Bien et du Mal, ou de la Science, mais celui de la Fortune, du Pouvoir. Bref, on peut prendre un très grand plaisir à *Mademoiselle Julie*, et se demander si Sjoberg a tiré le meilleur parti du drame de Strindberg, il n'empêche que le plus petit mérite de ce film n'est pas de nous avoir replongés dans un climat auquel, mis à part le film de Malaparte, le cinéma de ces dernières semaines, de ces derniers mois, demeure obstinément étranger. Les mérites du film de Sjoberg sont, en eux-mêmes, considérables. Mais ce film agit surtout sur nous à la manière de la madeleine de Proust, par références, et nous sommes heureux, il me semble, critiques, chroniqueurs et spectateurs, d'avoir une occasion de songer à Sjëstrom et Stiller, d'écrire ces noms et, par eux, d'être replacés dans un autre temps, dans un temps où le cinéma était surtout une magie alors qu'il est aujourd'hui surtout un commerce. *Mademoiselle Julie* plonge dans l'enfance de ses héros, ce qui nous intéresse beaucoup, mais ce film nous fait plonger dans l'enfance du cinéma, ce qui nous intéresse bien davantage. Et je ne vois pas, en ce moment, sur les affiches de Paris, d'autres films capables de nous provoquer à faire ce parcours.

Cette chimie d'images, de sentiments, de regrets, de désirs, cette complicité secrète avec les choses, ces descentes en scaphandriers dans les eaux mortes du temps, que nous réussissons instinctivement grâce au cinéma, quand il tient ses promesses, l'usage réciproque que nous faisons du cinéma et qu'il fait de nous, tout cela, à quoi je songeais justement après la projection de *Mademoiselle Julie*, est fort admirablement exprimé dans un petit livre de Paul Gilson, *Ciné-Magic* (1), qui inaugure une *encyclopédie du cinéma*, dirigée par André Fraigneau. Ce n'est pas une histoire du cinéma, ni un traité de cinéma ; c'est, en somme, le roman d'une mémoire éprise de cinéma, d'une sensibilité que le cinéma a agitée et enrichie. Je n'aime pas trop les comparaisons, mais, pour préciser ceci, je dirai qu'il faut plutôt mettre *Ciné-Magic* du côté des *Paradis artificiels* de Baudelaire ou d'*Opium* de Cocteau que du côté de *l'Histoire du cinéma* de Brasillach qui voisine avec celle de Sadoul. Dans ce livre, le spectateur n'est pas seulement un spectateur, il est le véhicule d'une passion, d'un microbe, il subit mais aussi il réagit, il invente et recompose à son usage. Il transforme le cinéma, qui lui-même transforme le monde. Quel spectateur idéal, Paul Gilson ! Les œuvres le provoquent, et il écrit dans leurs marges. Vous vous rappelez que Radiguet disait : « Le public pense que nous nous moquons de lui. Est-ce que ce ne serait pas lui par hasard qui se moquerait de nous? » Paul Gilson ne se moque pas du cinéma. Je ne connais pas, sur cet art con-

(1) Éd. André Bonne.

testé, de livres plus excitants que celui-là. Il me semble qu'il pourrait donner envie d'être intoxiqué à qui ne le serait pas encore. Quant aux autres, il les confirme sans peine dans leur vice.

Le livre de Cocteau, *Entretiens autour du cinématographe*, qui vient de paraître dans la même collection et où l'auteur de *la Fleur de l'âge* donne la réplique à celui de *Thomas l'imposteur*, nous émeut pour d'autres raisons. Contrairement à ce qu'on a dit souvent, ce qui est beau dans le cas de Cocteau, et exemplaire, c'est sa fidélité à lui-même. Le cinéma n'a pas été, pour lui, une activité annexe ou il aurait sacrifié à la publicité, à l'argent ou à la mode. Si l'on n'aimait pas *le Secret professionnel*, on ne pourrait pas aimer ces *Entretiens*, car, après trente ans, c'est le même Cocteau, exactement le même, attentif à éviter les mêmes pièges. Il connaît ses faiblesses, et les avoue. Il connaît les fautes de ses œuvres (je parle ici de ses films) et aurait voulu pouvoir les corriger. Il exerce sans crainte sa lucidité et s'il doit se défendre contre des attaques ou des injustices, ce n'est jamais avec des armes déloyales.

Ces deux livres, lus dans la même semaine où parut *Mademoiselle Julie*, pouvaient sembler en tirer la leçon. Le cinéma meurt d'être méprisé, tenu à l'écart, comme un parent pauvre, ou un fils indigne. Il réclame beaucoup d'égards, d'intelligence, de générosité. Il aime que Paul Gilson, Jean Cocteau lui déclarent amitié, entretiennent un commerce avec lui. Il aime, à travers le regard de Sjoberg, servir, même refroidie, la colère de Strindberg. Il suffit de deux livres, d'un film pour qu'on se sente délivrés de l'obsédante médiocrité des programmes actuels des salles de cinéma. Il suffit de l'imagination critique de Gilson, de l'esprit de réflexion et de discipline de Cocteau, de la maîtrise de Sjoberg et le cinéma devient à nouveau magique.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

PREMIÈRES AUDITIONS A STRASBOURG

Le doyen des festivals français — treizième année — vient de donner sa quinzaine annuelle de musique consacrée cette fois, par la *Société des Amis de la Musique de Strasbourg*, à des œuvres françaises et italiennes. Trois grandes premières auditions dominaient cet ensemble de 20 concerts et représentations théâtrales, pour lesquels on avait mobilisé 3 chorales, 5 orchestres, les troupes de Théâtre San Carlo de Naples et de la Comédie-Française, et près de 50 solistes : le *Stabat Mater* de Francis Poulenc, le concerto pour piano et orchestre d'André Jolivet, la Ve symphonie

de Jean Rivier, trois œuvres d'envergure, qui font honneur à la production contemporaine, trois réussites.

Le *Stabat Mater* de Francis Poulenc est sans doute une des œuvres les plus accomplies qu'il ait données à ce jour. La musique religieuse, on le sait, est un domaine dans lequel il se meut avec beaucoup de bonheur. Et, de ses *Litanies à la Vierge Noire de Rocamadour* jusqu'à la partition nouvelle en passant par les *Motets pour un Temps de Pénitence* et la *Messe*, il n'est pas un ouvrage où se puisse relever la moindre faiblesse ou inégalité, et où le style ne se soit soutenu avec constance, fermeté, homogénéité. Toutes ces œuvres sont sincères, et par conséquent profondément touchantes, inspirées comme elles sont d'un sentiment religieux robuste, simple, sans affectation. Et le *Stabat* est tout spécialement remarquable à cet égard, le compositeur ayant été plus ému peut-être encore que d'habitude par la beauté du texte de la prière, doublement ému aussi par la mémoire à laquelle Francis Poulenc a voué son œuvre : celle-ci est en effet dédiée au souvenir d'un ami, l'incomparable peintre et décorateur Christian Bérard mort il y a un peu plus d'un an.

Le *Stabat* est apparenté au style religieux français du XVIIe siècle. C'est dire que, de la part de l'auteur, il semble y avoir ici tendance à abandonner un peu le ton dépouillé de certaines de ses œuvres précédentes pour un style plus orné et un lyrisme plus poussé. Les moyens sonores sont d'ailleurs plus riches que d'ordinaire puisque le compositeur a fait appel à un soprano auquel sont confiés deux grands soli, à un chœur mixte et à un orchestre (bois-cordes-deux harpes. Pas de batterie, ni d'orgue). La partition n'est d'ailleurs pas conçue en vue d'une illustration spectaculaire du texte, mais dans l'esprit d'une prière. Et à cet égard, dans la seconde moitié de l'œuvre, celle correspondant à la partie du texte qui est plus précisément la prière d'intercession, M. Poulenc a atteint à des accents d'une beauté saisissante, notamment dans le *Fac ut ardeat*, l'un des sommets de l'ouvrage, où le chœur, traité *a capella* est ponctué d'interventions orchestrales. Tandis que la partition se terminera dans un splendide sentiment de calme, de foi, et de confiance, dans la première moitié, celle qui se rapporte à la partie du texte évoquant les scènes de la Passion, le ton est très soutenu, le compositeur ayant voulu une musique non pas véritablement descriptive, mais assez réaliste par certains côtés, d'un réalisme transposé un peu dans l'esprit de ce que fait un Mantegna lorsqu'il accentue une blessure, une goutte de sang, une veine saillante, etc... Et, dans cet ordre d'idées, des passages tels que celui évoquant le cri de la Vierge dont un glaive transperce l'âme, ou celui rappelant le supplice de la flagellation, sont particulièrement significatifs et émouvants.

C'est là une grande œuvre. Elle a été montée avec toute la ferveur qui convenait par M. Fritz Münch à la tête de la chorale Saint-Guillaume et de l'Orchestre Municipal de Strasbourg, la partie de soprano étant confiée à Geneviève Moizan qui y a été splendide et a ainsi donné l'occasion de regretter que cette artiste ne soit pas plus souvent et mieux employée.

Le concerto pour piano et orchestre d'André Jolivet n'était pas une nouveauté moins intéressante. Il provoqua, dans une certaine partie du public, ce que l'on peut appeler pudiquement des « mouvements divers » qui firent croire un moment que l'on était revenu aux grandes batailles du passé comme celle du *Sacre du Printemps*. Ce faisant, les manifestants ont attiré l'attention sur une œuvre qui est ainsi assurée d'une excellente publicité pour le jour, que l'on espère proche, où une seconde audition en sera donnée à Paris.

C'est une partition d'une sauvagerie, d'une violence primitive magnifiques. La conception rythmique en est d'une invention et d'un raffinement tout à fait étonnants, d'une grande complexité qui n'empêche d'ailleurs jamais les effets de porter sans se neutraliser ainsi que cela se produit souvent en pareil cas. Dans les trois parties de l'œuvre, l'auteur a utilisé successivement des procédés caractéristiques des musiques nègre, extrême-orientale et polynésienne, styles tropicaux qu'il a combinés avec les tendances actuelles de notre langage occidental. C'est là un compromis qu'il a, à mon sens, remarquablement réussi.

Le piano y est utilisé non en instrument de virtuosité — encore que cette partie de soliste soit hérissée de difficultés redoutables — mais en élément purement sonore, sollicitant surtout ses ressources de percussion. Lucette Descaves interpréta cette partie de soliste d'une façon absolument remarquable, avec puissance, grandeur, autorité, et, précision, luttant victorieusement avec un orchestre déchaîné muni d'une batterie renforcée et dont André Jolivet a tiré des effets sonores vraiment inouïs d'invention et de raffinement.

Que certains puissent discuter l'esthétique d'une œuvre semblable, n'y être pas sensible, cela est possible ; que l'on discute la réussite de la réalisation, cela ne peut être le fait que d'esprits bien épais.

Je n'ai malheureusement pu assister à la création de la Ve symphonie de Jean Rivier, mais la voix de la renommée a déjà fait connaître le succès qui a accueilli une partition où ce compositeur confirme ses belles et solides qualités de symphoniste, d'architecte musical, et exprime une des natures les plus riches de l'école française actuelle.

CLAUDE ROSTAND.

VARIÉTÉS

CARNETS D'UN AMATEUR DE SPORT

Dimanche 13 *mai*. — Les Championnats d'Europe de basket-ball ont pris fin, hier soir, au Palais des Sports, dans une atmo-

sphère de manifestation politique. La foule sifflait, hurlait et trépignait des loges aux balcons ; les dirigeants discutaient autour de la table de marque, absurdes pantins avec leurs effets de manchettes et de pomme d'Adam ; les agents s'affairaient autour du terrain comme des fourmis butées ; et au centre, en pleine lumière, les joueurs russes et tchèques, corps demi-nus encore ruisselants de sueur, étaient figés dans un garde à vous inexplicable, eux seuls, au milieu de ce tohu-bohu, parvenant à distinguer quelques mesures des hymnes nationaux joués en leur honneur.

Ce n'était pas les Russes vainqueurs que le public conspuait : ils avaient fort bien joué. Ce n'était pas la Russie : on ne manifeste pas contre le régime communiste à l'occasion d'un match qui oppose les Russes aux Tchèques. Ce n'était même pas les deux arbitres, assez mal inspirés pourtant ce soir-là. Non, le public hurlait sa fureur contre la voix anonyme qui, après avoir annoncé au haut-parleur que la finale se terminait sur un résultat nul — ce qui équivalait à une promesse de prolongations, — venait de rompre tous ses engagements en proclamant la victoire officielle et définitive de la Russie. Il était trahi, le public, déçu dans ses espérances les plus légitimes, bafoué, cocufié. Il n'y a pas de scène de ménage sans crise de nerfs : un quart d'heure après la fin du match, alors que les gens tapaient encore des pieds dans les tribunes, on emportait aux vestiaires, sur une civière, l'un des arbitres pleurant et grinçant des dents !

Que s'était-il passé ? D'abord, quel match ! A la vitesse de course et d'exécution des Russes, à leur supériorité technique et physique individuelle, les Tchèques avaient opposé une plus grande intelligence tactique, une défense collective héroïque et de multiples combinaisons d'attaque. Lorsque à quelques secondes de la fin, leur capitaine, Mrazek, en réussissant un panier et un coup franc, mit les deux équipes à égalité, la foule applaudit à tout rompre — et il y avait de quoi ! Ce sont sans doute ces applaudissements qui troublèrent l'un des Tchèques et lui firent commettre une faute parfaitement inutile sur le Russe Koulam, porteur du ballon. Koulam transforma son coup franc. La Russie, par un petit point, et moins brillamment qu'on ne s'y attendait, était bel et bien Championne d'Europe 1951.

Les discussions talmudiques qui s'ensuivirent entre les arbitres au sujet de la validité du panier de Koulam — avait-il ou n'avait-il pas mordu de quelques millimètres sur la ligne des lancers francs ? — ressortissent à la pantalonnade. Mais, encore une fois, leur incohérence n'aurait pas suffi à déchaîner la colère du public : il était nécessaire qu'une voix cristallisât cette incohérence, la jetât comme une pierre à la face des spectateurs.

Il faut avoir été pris au cœur de ce public pour comprendre la violence de la foule lorsqu'on lui promet quelque chose et qu'on le lui refuse. Je ne pensais pas que ce serait le sport qui me donnerait l'occasion de cette expérience.

Mardi 15 *mai*. — Deux cents personnes — dont peut-être trente avaient payé leur place — à Roland-Garros pour assister à la

rencontre de la Coupe Davis entre les Philippines et le Brésil qui, contrairement à toutes les traditions, se déroule sur terrain neutre. Un terrain si neutre qu'il en devient hostile. Ce n'est plus de la neutralité : c'est du neutralisme !

Si le tennis était réservé aux joueurs hauts d'un mètre cinquante, Felicissimo Ampon serait champion du monde. Un jeu si parfait, mais tissu à l'échelle d'un athlète haut comme trois pommes, procède à la fois de la démonstration — pour les amateurs — et de l'attraction — pour les profanes. Pourtant ni amateurs ni profanes français n'avaient daigné se déranger pour voir Brésiliens et Philippins venus des deux bouts de la terre pour en découdre sur le même petit rectangle rouge qu'ils auraient trouvé à Rio-de-Janeiro ou à Manille.

Dimanche 10 *juin.* — Quand se décidera-t-on à séparer, comme deux phénomènes bien distincts, le sport et les spectacles sportifs? Tout le malentendu vient de là — un malentendu que quelques exploiteurs tout-puissants ont, hélas ! intérêt à entretenir.

BUFFALO : GOUTTES DE PLUIE ET DE SANG, titrent les journaux de ce matin sous une énorme photographie qui montre en gros plan les visages tuméfiés et sanglants de deux gladiateurs à la mode. Mon marchand de journaux, en voyant mon haussement d'épaules, a résumé excellemment la situation : « Qu'ils se la cassent, si ça leur rapporte du fric ; mais qu'on ne nous les casse pas en nous disant que c'est du sport ! »

Sur ce, je suis allé participer, au stade Lacretelle, à la Fête des Écrivains sportifs. Thierry Maulnier m'a largement battu sur un kilomètre. Je me suis précipité sur le « Président », Marcel Berger :

« Je vous l'avais bien dit que je ne pourrais jamais lui reprendre 120 mètres ! Ça n'est pas juste, un tel handicap ! »

Ce n'était pas la première protestation de la matinée. Il a levé les bras au ciel :

« Ça n'est pas juste !... Ça n'est pas juste !... Vous êtes comme des enfants ! » Bien sûr ! Que ferions-nous, à notre âge, au Paradis du Sport, si nous n'étions « pareils à des enfants »?

Jeudi 28 *juin.* — Gaston Meyer situe parfaitement le problème lorsqu'il écrit :

« Au nom de la liberté, les nations à direction libérale laissent jouer la libre concurrence. Naturellement, les sports amateurs sont écrasés par les sports professionnels qui bénéficient d'une publicité considérable et qui font miroiter aux yeux des jeunes gens l'appât illusoire de gains considérables. La foule abandonne les gradins des stades ; la jeunesse, qui n'est poussée par rien ni même par le moindre idéal, déserte, elle, l'intérieur des stades. »

Malheureusement, il n'en tire pas la conclusion qui s'impose : qu'il faudrait abandonner le sport-spectacle aux commerçants et leur interdire de toucher au sport éducatif. Comment le pourrait-il? C'est dans *l'Équipe* qu'il écrit !

Dimanche 1er *juillet.* — Pas grand'chose à dire sur les Championnats de Paris d'athlétisme. Supériorité trop nette d'un seul champion dans la plupart des courses : Brault en sprint, Djan sur 800 mètres, El Mabrouk, « le fou de l'arène, » sur 1 500 mètres, Mimoun sur 5 000 et Chesneau en steeple. Ces cavaliers seuls ne sont pas bons signes. Seules, les arrivées du 400 mètres et du 110 mètres haies donnèrent lieu à ces luttes qui — bien plus que la performance — sont la raison d'être de l'athlétisme.

Qui m'expliquera pourquoi, tout à coup, trois lanceurs de disque, rien qu'à Paris, dépassent les 45 mètres? Trois hirondelles qui annoncent certainement le printemps dans une spécialité qui, depuis près de vingt ans, n'était pas sortie, en France, de l'automne et de l'hiver.

Mercredi 4 *juillet.* — Aujourd'hui, je remets ces pages à la rédaction de *la Table Ronde.* Aujourd'hui, c'est le départ du Tour de France. Le Tour de France que le magazine britannique *World's Sports*, dans son numéro de Juillet, appelle : « La course cycliste la plus longue, la plus dure et la plus lucrative du monde. »

Un de mes amis, chaque année, parie qu'il désignera d'avance le vainqueur du Tour de France. On le prend au mot. Il inscrit le nom sur une feuille de papier, qu'il glisse dans une enveloppe, qu'il cachette. Lorsqu'on ouvre l'enveloppe, un mois plus tard, on y trouve ces deux mots : « Les organisateurs. » Il a gagné son pari.

Je ne sais pas qui l'aura emporté, quand paraîtront ces lignes, de Coppi, de Magni, de Koblet, d'Ockers ou de Bobet, mais je connais bien le perdant : tant que le Tour de France et son cirque ambulant draineront des centaines de milliers de jeunes gens vers un sport étroitement lié à la publicité commerciale et qui, en outre, voûte les dos et comprime les cages thoraciques, ce sera le Sport français le grand vaincu de l'affaire. Voilà ce que Gaston Meyer n'a pas osé écrire dans *l'Équipe.*

Étienne Lalou.

PROMENADES

L'AMÉRIQUE A LA LÉGÈRE

San-Francisco, le 1er novembre 1950.

Ce matin, la jeune fille de Malaga a traversé ma chambre. Elle portait le même maillot décent que sur la plage de Torremolinos.

Une jupette cachait le haut de ses longues cuisses à la peau brûlée. Je l'ai regardée marcher comme elle avait accoutumé de le faire au bord de l'eau, sur le sable humide. Deux jambes d'échassier portaient un long corps maigre aux épaules enfantines. Trop grande, trop légère, trop faible aux jointures, et pourtant elle marchait comme le bonheur. De l'orteil, elle faisait sauter un coquillage qu'elle envoyait dans la vague. Volontiers, je la comparais à un oiseau qui serait aussi un peu un chat, avec d'exquises souplesses, une sorte de ronronnement de tout le corps. Quand elle avait assez marché, elle s'arrêtait, prenait son élan, courait dans l'eau qui giclait autour d'elle, se jetait dans une vague et reparaissait quelques brassées plus loin, ses cheveux noirs collés à la nuque et au cou, lui moulant un casque d'amazone. Sur son visage ruisselant d'eau les cils collés et brillants dessinaient le contour de deux yeux bridés d'un noir-bleu si profond qu'il semblait déteindre en deux cernes jusqu'aux tempes. Elle riait, découvrant une rangée d'ivoire qui éclairait tout le visage et peut-être même le corps. Je la regardais sans lui parler. Je ne savais même pas son nom, seulement qu'elle avait du sang gitan, qu'elle habitait Malaga. Mais nous étions en Espagne. Sur la plage, je pouvais, à la rigueur, lui parler. Pour l'entraîner un soir dans ce jardin en terrasse où l'on dansait au clair de lune, il aurait fallu inviter aussi la Mamma. La Mamma m'ennuyait. Je lui refusais le droit de figurer ce que serait son enfant dans vingt ans. Sur la plage, se tenaient d'autres jeunes filles avec qui l'on pouvait danser sans personne interposée. Je la regardais donc simplement marcher au bord de la frange d'écume que la Méditerranée venait déposer à ses pieds. Il y avait de l'honneur et de la beauté à l'admirer sans l'approcher, comme une des Vierges païennes du Prado. Elle était un objet d'art, le produit de luxe d'une civilisation raffinée dans sa sauvagerie, une fleur qui avait été conçue spécifiquement pour l'Espagne et mourrait d'ennui ou de tuberculose si on la transplantait sur une terre étrangère, loin de son patio, de sa plage, de l'arène où elle apparaissait le jeudi, un gardénia blanc piquée dans les cheveux, un châle jaune d'or déployé sur la *barrera* devant elle.

Il était donc étrange de la voir ce matin traverser ma chambre, se diriger vers la fenêtre à guillotine, la soulever et contempler sans un mot la baie de San-Francisco. Deux mois nous séparaient, douze mille kilomètres, deux avions, un transatlantique, un train lancé à toute allure dans les plaines du Far West, à l'assaut des Montagnes Rocheuses et de la Sierra Nevada, pour aboutir à cette baie qui évaporait ses dernières brumes matinales avant d'étinceler au soleil. Deux mois aussi sans presque pouvoir penser à elle parce qu'il y avait eu les adieux de Madrid, la belle idiote de Barcelone, les adieux de Paris, la Mexicaine du bateau, la Japonaise de Greenwich village, l'ingénue de Philadelphie, les brumes de whisky qui masquaient le profil de Chicago et bien d'autres choses encore d'un ordre moins léger, mais importantes quand même.

J'ai fermé les yeux pour lui laisser le temps de regarder la baie avant de l'interroger. Était-il décent qu'elle me vît au lit, elle une

Espagnole? Pourquoi entrait-elle sans frapper, à peine vêtue de de son costume de bain encore humide? Quand j'ai rouvert les yeux, elle avait disparu. Il ne me restait plus qu'à penser à elle, à relier les souvenirs de Malaga à la découverte de San-Francisco, comme si les huit semaines écoulées s'effaçaient d'un seul coup...

Par la fenêtre entr'ouverte monte le vacarme des villes d'Amérique, la sirène de la police, la sonnerie des feux rouges, les onomatopées des vendeurs de journaux. En me penchant un peu, j'apercevrai sans doute, quinze étages plus bas, les cheveux noirs de la jeune fille de Malaga qui traverse la rue et se dirige vers Market Street. Il est temps de s'habiller, d'aller à sa poursuite — ou à celle de ses sosies — et à la rencontre de cette baie profonde comme une mer où des navires gris chargés à couler de tanks et d'avions dérivent sur l'eau couleur d'huître. San-Francisco est une ville blanche, une ville qui dort au bord de l'eau, une ville où l'on dort l'après-midi dans l'herbe des squares. Les tramways grimpent à l'assaut des collines avec des hoquets et les redescendent avec des grincements de dents. Dans les beuglants, des filles platinées s'efforcent de chanter pour des marins qui ne sont venus voir que leurs jambes et leurs pantalons de soie mauve. Sur la scène des Burlesques, ces mêmes filles sont rousses du moins autant que l'on en puisse juger car, à la dernière seconde, quand il ne reste plus que le soupçon d'un cache-sexe, le projecteur s'éteint. Au quartier chinois, les immeubles sont coiffés de toits de pagode, la rue sent les épices et le thé vert. Les chorus-girls aux yeux en amande lèvent haut des jambes potelées et chantent : *Yes, we have no bananas*. Le ciel bleu ruisselant de lumière le matin, devient rose-pastel le soir quand les montagnes s'effacent au loin. On respire un air qui n'est pas comprimé par les gratte-ciel. De la tour du Mark Hopkins ou des Twin Peaks, San-Francisco apparaît une ville nonchalante et magique, découpée en tranches comme une plaquette de toffés. Dans les parcs paissent des yacks chocolat, des moutons gris, dorment des flamants roses, des canards moirés.

Je voudrais remercier la jeune fille de Malaga, lui dire que son apparition discrète du matin m'ouvre les yeux et que j'aime San-Francisco. Ce qui, de la Chapelle de la Mission Dolorès à la plage fouettée d'embruns par l'Océan, y souffle d'espagnol me brûle le cœur. Peut-être ne s'agit-il d'ailleurs que d'une ville où l'on peut, en marchant simplement dans les rues, être heureux parce que les femmes y sont ravissantes, parce qu'elles ont les lèvres brillantes. La nuit, San-Francisco devient rose-bonbon, vert-pistache, jaune-citron. S'allument au-dessus des toits les enseignes au néon qui vantent les mérites mal discriminés de Jésus et de la Bible, du Coca-Cola et des bons d'épargne de la Banque d'Amérique. Ce 1er novembre, jour du Hollowee, les enfants, le visage masqué, tirent les sonnettes et jouent à faire peur. On les paye d'une poignée de bonbons dont ils remplissent de grands sacs avant de vous aveugler de confetti. San-Francisco m'enchante sans raison, comme si je ressentais de nouveau la joie d'être un homme libre...

Beverley Hills, le 10 novembre.

La jeune fille de Malaga ne réapparaîtra pas à Hollywood. De ma fenêtre, elle ne verrait que le jardin de palmiers de Beverley Hills, n'entendrait que les flonflons sourds d'un orchestre au son duquel des naïades aux corps aimables plongent dans la piscine sous l'œil attendri et fier de leurs propriétaires adipeux. Cette fleur du Sud n'a rien à faire dans un pays où les journaux élèvent les mariages d'argent à la hauteur d'un conte de fées pour demoiselles de magasin, l'indiscrétion à la hauteur d'une information. Au bord de ce Pacifique qui roule d'immenses vagues grises sur le sable blanc des plages, vit et prospère une faune étrange qui se croit avantageusement le nombril du monde. Mais l'accoucheur a coupé trop tôt le cordon ombilical. Ces nouveau-nés riches n'ont qu'un souvenir confus de la civilisation qu'ils s'efforcent d'imiter. Un architecte a brouillé les plans et les cartes : les églises logent dans des casinos, les banques dans des temples grecs, les journaux dans des cathédrales gothiques, les morgues dans de riantes villas pour milliardaires excentriques. Étourderie ou esprit de contradiction? Il arrive même cette invraisemblance que la nuit au clair de lune, les palmiers de Beverley Ride ont l'air en zinc comme les précoces sapins de Noël de Hollywood boulevard. Ainsi le vrai devient le faux et le faux le vrai, comme dans les villes en plâtre de la Paramount et de la M. G. M.

Il est un jeu auquel on se livre ici plus que nulle part ailleurs au monde, qui est de reconnaître ce que l'on croit connaître. Aux visages des vedettes, il faut pourtant ajouter des rides et des cheveux gris, aux décors familiers des façades de carton. Dieu merci, tout est en double. Les acteurs ont leurs sosies, et les monuments célèbres sont reproduits dans les studios pour ces films que l'on tourne tous les ans à la plus grande déification de cette nouvelle Mecque. N'y pénètre pas qui le désire. Les initiés se tiennent les coudes et l'indiscret ne saurait voir que par-dessus leur épaule, à l'aide d'un périscope, ce qui se passe au centre. Mais ce qui se passe y est déroutant et ne correspond pas à la légende. Un petit homme bedonnant et chauve, à l'œil pétillant, joue à faire disparaître et reparaître une pièce de dix cents. Il répond au nom de Hithcock et point au physique que l'on attendait de lui. Son accent d'Oxford le trahit au milieu de ces spécialistes de l'argot nasillard du studio. M. Hithcock n'y prend pas garde. Il fait des films où il distille l'angoisse avec un sang-froid britannique. Il daigne même — tout en continuant de jouer avec sa pièce — raconter son film à un étranger trop poli pour lui dire qu'il a repéré l'endroit, sous le revers du col, où il cache ses dix cents. Du nez des acteurs à l'œil de la camera, on tend indéfiniment un mètre qui indique des distances sur lesquelles personne n'est d'accord.

Heureux encore quand les personnages du centre qui font leurs divers tours de prestidigitation devant la foule des spécialistes, sont MM. Hitchcock, Billy Wilder ou Manckiewicz. Ils ont du génie, le prouvent et n'en sont pas moins immodéremment mo-

destes et approchables. Parfois le héros de l'exhibition n'est qu'une actrice qui a sa crise de nerfs, un Charles Boyer qui recolle sa perruque, un producteur qui distribue des dollars, toutes images que la légende ne recueille pas, mais cache soigneusement. Les actrices ont cessé d'être de grandes dames inaccessibles et stériles. Depuis quelques années, elles font des enfants, affichent des lunettes pour corriger leur myopie, épousent des notaires, des médecins, des sous-officiers. Un manteau à carreaux a remplacé l'éternel vison dans lequel elles semblaient vivre du matin au soir et même du soir au matin. Les acteurs épousent des héritières. Les producteurs s'épuisent à inventer des vedettes qui ruinent leur carrière en avouant un vice secret comme le tricot ou la métaphysique.

De temps à autre, une conjonction de talents, une seconde d'inattention des censeurs, permettent de faire un film qui a beaucoup de succès en Europe, si bien que la qualité d'Européen devient une bouée à laquelle on s'accroche pour ne pas sombrer dans la démesure de ces trois villes que Cocteau disait confuses : Los Angeles, Beverley Hills et Hollywood. Non décidément, la jeune fille de Malaga n'a rien à faire ici, tandis que je visite des studios, écoute poliment des techniciens et des scénaristes me faire leur propre éloge. Je pense aux promenades nocturnes de Torremolinos, à cet arbre qui s'ouvre au crépuscule et que les Espagnols appellent la « dame de la nuit ». Son parfum se répandait sur la route en lourdes nappes que l'on traversait en suffoquant. De l'ombre, surgissaient, une fleur blanche ou rouge dans les cheveux, des couples de filles qui riaient de leur voix rauque d'Andalouses. Leurs bouches embaumaient toujours l'anis. Ou bien était-ce moi qui en avais trop bu?

La Nouvelle-Orléans, le 1er décembre 1950.

Je n'aurai donc rien écrit avant la fin de ce séjour d'où l'on me rappelle à coups de télégrammes. A croire qu'ici, comme à San-Francisco, j'ai trouvé une forme du bonheur, un visage émouvant, une nuit qui ne dure pas. La jeune fille de Malaga n'est plus inscrite au programme de mes rêveries. D'autres silhouettes me la cachent, vivantes et exquises qu'il suffit de regarder respirer avec ce regret léger et ce soulagement égoïste de devoir bien vite les abandonner à leur sort, à d'autres passants.

Hier après-midi, sur la place d'Armes, le temps s'est arrêté de couler comme il ne sait le faire, toutes proportions gardées, que dans quelques endroits au monde, la nuit à Rome sur la terrasse du Pincio, le matin à Tolède sous la nef de la cathédrale, l'après-midi sur la place des Vosges. Et pourtant cette place d'Armes n'est qu'un jardin de palmiers et de bananiers auxquels commande, héroïque et de bronze sur son cheval cabré, le général Jackson saluant la foule des nounous noires qui pressent contre leurs énormes seins des bébés blancs de lait. Un ciel pâle glisse sous des nuages déchirés et transparents. Du chèvrefeuille enlace les colonnades et les balcons de fer forgé des maisons fardées qui encadrent la place, fardées ici de rouge-vin, rue de Chartres de vert anglais,

rue Dauphine de blanc-crépi. Dans ce mélange agressif et désordonné on reconnaît le pouvoir de séduction des vieilles-belles, leur parfum outrageant de glycine, leurs mollesses de chair, les histoires mêmes qu'elles ressassent interminablement. A quoi bon le cacher, la Nouvelle-Orléans a eu des amants : princes, aventuriers, gibiers de potence, demi-soldes écœurés, yankees affairés qui apprennent à faire l'amour moins vite. Mais ce genre de femme légère sait vivre. Dans le vestibule où ils se rencontraient, les amants se sont reconnus, dénombrés et finalement sentis un peu frères. En réalité, il suffirait sans doute de dire que la Nouvelle-Orléans n'est pas une ville comme les autres, ne peut pas l'être. Les heures n'y ont pas le même poids, ni le même prix. On les coupe de repas et de verres d'absinthe qui semblent les distendre à l'infini. Des ratés sublimes me tiennent en haleine toute une nuit avec les souvenirs de leur jeunesse. Des peintres ont retrouvé la joie de peindre, des poètes la quiétude de ne plus écrire.

Tennessee Williams a été si fidèle à son sujet qu'il a osé faire jouer son « Tramway nommé Désir » dans son vrai décor que fait trembler au passage le tout neuf autobus nommé Désir. A quelques kilomètres de là, sur le labyrinthe des bayous qui promènent leurs eaux mortes dans la forêt louisianaise, de petits Napoléon-Ulysse jouent tous les jours *Louisiana Story* de Flaherty. Sur l'eau bourbeuse du Mississipi, il m'a semblé un matin voir flotter le voile de mariée de *la Belle Ensorceleuse* de René Clair.

Alors pourquoi venir jusqu'ici, sinon pour y découvrir cette ressemblance des êtres et d'une ville à leur image, relier les éléments épars d'une légende qui n'a pas besoin de mentir pour être sensible. Le soir, sur son estrade, papa Célestin souffle dans sa trompette tout ce que l'on essaye en vain d'imiter dans le monde entier. La rue Bourbon s'illumine et vous fait à chaque pas de porte un clin d'œil aguichant pour aller voir la femme-panthère, la reine du *strip-tease*. Comment ne pas céder? Ce qui flotte dans l'air flotte à hauteur d'homme. Cet air est moite comme pour une nuit d'été interminable. De l'ombre surgissent des visages encore plus sombres dont on ne voit que les dents. Du Mississipi parvient à intervalles réguliers, le hurlement sur deux notes d'un vapeur à haute cheminée qui tourne en rond au son d'un orchestre. Le chauffeur de taxi m'a proposé des filles très jeunes... Merci, j'ai ce qu'il me faut : les fantômes de ces belles créoles au teint mat qui ont pris le Musée du Cabildo pour une garde-robe et une galerie de portraits. La soie se casse sous les doigts qui voudraient la caresser. Dans leurs vitrines, les costumes de Carnaval se couvrent d'une poussière fine qui éteint le clinquant des verroteries. Je n'aurai pas la chance en février d'être là pour le mardi gras, seul jour de l'année où dans la folie générale, les noirs se peignent la figure en blanc, les blancs en noir. D'ailleurs ce matin, toute la ville consternée a lu dans les journaux que, en raison de la guerre, le maire, M. de Lesseps, avait interdit le défilé traditionnel, les bals costumés du Carnaval. Ainsi nous sommes en guerre? Il fallait y penser. M. de Lesseps m'en a consolé quelques heures plus tard, en

me remettant la clé d'or de la ville et un brevet de citoyen d'honneur.

Je ne serais pas juste en omettant d'ajouter que le lac Pontchartrain auquel s'adosse la Nouvelle-Orléans, est un lac de plomb vers lequel on descend, comme pour un bassin, par quelques marches fouettées de vent sur lesquelles il est ingénu de s'asseoir pour contempler le vol d'épais nuages de canards et se laisser prendre la main par des jeunes femmes aux yeux verts.

New-York, le 20 janvier 1951.

Départ dans deux heures. New-York vit un bref et surprenant printemps. Il faut dire adieu aux femmes qui ont retrouvé des manteaux de demi-saison, des costumes tailleurs et ces escarpins qui leur font toutes la même jambe aérienne et fuselée. Il me semble que je les ai regardées ce matin avec un autre air, moins de convoitise et plus de respect pour leurs visages croisés sur la 5e avenue. Chacune d'elles paraît une construction fragile, poncée, lissée, épilée, parfumée, voulue dans le moindre détail du cil à l'ongle, de la cheville mince au cou trop long, un luxe en soi, une créature de magazine chargée de démontrer avec éclat et sans fond de teint la vertu d'efficacité de tous les produits que vante la publicité. Adieu donc à ces créatures à peine féminines qui boivent, qui fument, qui travaillent comme des hommes avec une assurance que je leur envie, une conscience d'elles-mêmes qui les dépasse, un charme indubitable mais qu'il faut savoir provoquer. Adieu aussi aux heures trop courtes où on les étonne par des propos qu'elles croient spécifiquement européens et que l'on vient, en réalité, d'inventer à la minute même pour voir briller dans leurs yeux l'étincelle de la curiosité et rosir leurs joues.

Adieu à un autre New-York que j'aime entre 10 heures du matin et 5 heures du soir, à ce Metropolitan Museum où repose le portrait de Hendrickje Stoffels par Rembrandt. La vie y affleure comme dans nul autre portrait au monde, la peau a cette coloration qui trahit le sang lourd des Hollandais, le regard semble interroger au passage chaque visiteur. Il me semble qu'une quinzaine de rencontres n'ont pas suffi à épuiser la conversation que nous avions entreprise et qui me racontait la gloire de Rembrandt, le frémissement de son existence, la sensibilité de son cœur acharné à aimer ses modèles au delà d'eux-mêmes. Adieu au portrait d'homme de Raphaël, à cette affiche rouge et verte qui emporte le regard, aux tableaux exquis de Mary Cassat, de Pascin, les deux seuls peintres américains, à une Maria de Baroncelli, chef-d'œuvre de Memling, à tous les innombrables Degas, aux quelques Manet, aux « seins aux fleurs rouges » de Gauguin, aux portraits de Jean-Marc Nattier qu'il faut rencontrer au Prado et ici pour se rappeler qu'il est un de nos grands portraitistes. Je pars, mais avec la reproduction de « Tolède » du Gréco, sublime paysage d'une audace si folle qu'elle laisse loin derrière elle les pauvretés du Museum d'Art moderne.

Qui dira les trésors des musées de Washington, Cleveland, Phi-

ladelphie, Chicago et San-Francisco que mon voyage a reliés d'un fil visible de moi seul, le même déroulé depuis quatre ans de Venise à Rome, Florence, Madrid, Londres et Anvers? Parfois je trouve qu'on aurait dû me prévenir que j'allais traverser l'Océan non pour voir des gratte-ciel, des ascenseurs, des frigidaires et des avions supersoniques, mais pour y rencontrer Vélasquez, Boucher, le Titien, Jérôme Bosch, Van Gogh et Cézanne dans toute leur gloire.

Pourtant, je n'ai rien à regretter, je leur ai donné tout le temps que je pouvais voler pour eux, tout celui qui est indûment accordé d'habitude à la hideuse Liberté, à Coney Island, à Harlem. Et sans regret, car j'aurais au moins vu, une nuit, du haut de l'Empire State Building, un New-York dont les milliers d'yeux vairons, jaunes et rouges, clignotent dans un halo bleu, j'aurais au moins vu un jour à midi, Wall Street, cette rue de Carnaval où tout le monde court et se bouscule en criant, où l'on s'empêtre joyeusement les jambes dans des serpentins, même si ce ne sont que les rubans des machines qui déglutissent, minute par minute, les cours du Stock Exchange.

Adieu par contre avec regret à Times Square et à ses théâtres, à Julie Harris dans *The member of the wedding* dont je n'oublierai pas la voix fêlée de gosse ingrate, le débit saccadé, la folie cruelle, à Thomas Mitchell dans *Death of a salesman*, cet homme chargé à lui seul de tous les péchés dont l'Amérique s'accuse, à Gloria Swanson dans *Twentieth Century*, la plus jeune et la plus tentante des grand-mères de Broadway, à la dramatique Patricia Neway dans le *Consul* de Menotti, à Judith Anderson la Sarah Bernhardt-Clytemnestre de *Tower beyond tragedy*, à Utah Hagen dans *The country Girl* la seule pièce apolitique d'Odets, à tous ces théâtres où l'on joue des comédies et des drames pour leurs auteurs et non pour leurs metteurs en scène. Il serait temps aussi de dire que le théâtre américain est un théâtre d'honnêteté et de probité, qu'il passionne des foules, qu'il l'emporte sur beaucoup d'autres et qu'il est dans l'âge d'or de son classicisme.

Plus qu'une heure avant de descendre dans la rue, de faire un dernier crochet par Times Square pour me rendre à pied au bateau dont on entend d'ici la sirène mugir depuis 8 heures du soir. Ainsi pour regagner l'Europe faut-il simplement traverser la rue, grimper une passerelle et descendre l'Hudson, longer les gratte-ciel illuminés de haut en bas, Trinity Church où dans l'après-midi les agents de change et les boursiers viennent prier à genoux sur la dalle froide, dépasser la Batterie où débarquèrent les premiers Hollandais, et s'engager dans ce chenal où carillonnent joyeusement les bouées de repère. Gare à ne pas se laisser fasciner à l'intersection de Broadway et de la 7e avenue par le géant qui fume des Camels, l'Adam et l'Ève nus qui montent la garde autour de la gigantesque chute d'eau dont le vacarme se fond dans le bruissement général de cette foule qui s'écoule à petits pas pour mieux lire les nouvelles lumineuses du *Times* :

E-N-C-O-R-É-E-N-O-S-T-R-O-U-P-E-S...

Il est temps de s'arrêter avant de s'attendrir sur tout ce que l'on aime à la minute de le quitter, temps de boucler une valise qui ne sera pas lourde parce que j'aurai pris le soin extrême de visiter l'Amérique à la légère...

MICHEL DÉON.

A VOIR EN AUSTRALIE

Port-Darwin. — Le lourd et puissant Constellation — venant de Londres, atterrit aujourd'hui à Port-Darwin, après quatre jours de voyage.

Les autorités australiennes ne plaisantent pas. Les fonctionnaires du Service de santé pénètrent aussitôt dans la cabine et étourdissent les passagers en pulvérisant partout du désinfectant. Le médecin épluche les certificats de vaccination. L'infirmière. nous isole et nous plante un thermomètre dans la bouche.

Ensuite les douaniers entrent en action. Après les formalités sanitaires (heureusement, car la fièvre risquerait de monter entre temps), les bagages sont très attentivement fouillés. Chaque objet est examiné avec beaucoup de défiance. Les passagers transpirent abondamment. D'abord il fait une chaleur épouvantable, épaisse, moite, qui annihile toutes forces vives ; ensuite les douaniers deviennent inquiétants. C'est au tour de la monnaie maintenant. On examine les chèques, les dollars, les livres.

Mais tout s'achève bien. Nous ne laisserons personne à Darwin, ni à l'hôpital, ni à la prison.

J'ai peu de temps pour me faire une idée de Port-Darwin. Quelques heures. Autour de l'aérodrome et de quelques baraques — bâties sur pilotis — qui constituent la ville — la jungle s'étend jusqu'à l'horizon. Elle se compose de hautes herbes touffues, de fougères arborescentes et s'éclaircit çà et là d'espaces calcinés.

Je ne crois pas qu'il y ait d'autres endroits au monde où le sentiment de l'ennui s'affirme avec cette véhémence et cette insistance absolues.

Hobart. — La Tasmanie est une Normandie ; même douceur de l'air, même ciel lisse et lavé, des pâturages aussi. Mais la montagne en plus. L'hiver on peut y faire du ski. Aussi l'ancienne colonie pénitentiaire est-elle devenue en Australie un lieu privilégié, qui aimante chaque année de nombreux touristes venus, pour leurs vacances, de Sydney, Melbourne ou Adélaïde.

Cependant la capitale ne parvient pas à échapper à son caractère provincial. C'est vraiment ici le coin perdu, au bout du monde. La ville se dépeuple chaque année davantage. Les immigrants ne viennent pas jusqu'ici, préférant les possibilités plus riches offertes par les villes du continent, et les vieux habitants d'Hobart quittent volontiers la ville pour Melbourne ou Adélaïde.

A Hobart, je dois le souvenir du dimanche le plus vide et le plus désespéré que j'aie jamais connu. Le dimanche anglais, en pire. Les rues désertes et silencieuses, une sorte d'absence règne

dans la ville. Seuls, vers le soir, des salutistes égrènent leurs cantiques aux carrefours.

Le dîner est prévu, selon les prescriptions de l'hôtel, entre 7 heures et 8 heures. J'arrive à 7 h. 45.

La serveuse me jette un regard assez froid et regarde sa montre.

— Monsieur?

Après consultation de la carte.

— Un steak.

— On ne sert plus de steak après 7 h. 30.

— Ah ! Du poisson?

La serveuse essaie d'être aimable :

— Je vais voir, Monsieur.

Un moment plus tard.

— Il n'y a plus de poisson, je regrette. Il me reste du jambon et de la salade.

A 8 heures, tout est fini. La serveuse a déjà enlevé les assiettes, rendu son tablier à la patronne, encaissé le montant de sa journée et disparu. La directrice de l'hôtel, cherchant à me consoler, se plaint du manque de personnel et de la tyrannie exercée en Australie par les groupements professionnels.

Ce sont des plaintes que j'entendrai souvent.

La main-d'œuvre est trop rare, dans un pays d'aussi faible population pour des besoins aussi étendus. Huit millions d'habitants sur un territoire vaste comme les États-Unis d'Amérique. L'immigration ne suffit pas à combler les demandes. Aussi les syndicats sont tout-puissants. Ils s'opposent généralement à la nouvelle politique du gouvernement — qui favorise l'afflux des immigrants — afin de conserver de hauts salaires.

★

Melbourne. — Melbourne apparaît comme une ville délicieuse, admirablement située au bord de l'océan. La conception urbaine ne le cède en rien au cadre, ni au paysage : les habitations sont séparées par de larges avenues et alternent avec les jardins, les pelouses, les parcs peuplés de palmiers, de tamariniers, de bananiers.

L'étranger constate combien les immigrants, venus d'Angleterre, se sont efforcés de rester fidèles aux paysages de leur enfance, sous un ciel pourtant moins doux. La maison, le « home », le gazon vert et dru, soigneusement entretenu, les noms mêmes des jardins et des parcs rappellent l'Angleterre ou l'Écosse et tel coin familier de la banlieue de Londres ou de Glascow.

Le souvenir ou l'évocation de « Mère Angleterre » demeurent vifs dans le cœur du peuple australien, qui en a hérité, en plus du cadre de la vie quotidienne, ses rites, ses coutumes et sa culture. L'Australien qui pense — il pense généralement peu — se cramponne à ces liens fragiles qui le rattachent au passé, à quelque chose de plus lointain, mais de plus vrai, à une vie plus large et plus profonde. Si le Commonwealth n'a laissé entre l'Australie et l'Angleterre qu'une vassalité morale, celle-ci demeure très

forte et semble indestructible, malgré l'attraction économique des États-Unis.

Adélaïde. — L'arrivée à Adélaïde ne manque pas de pittoresque. Voici l'Australie telle qu'elle devait être au temps des chercheurs d'or, des aventuriers et des marchands de bestiaux. D'immenses troupeaux de moutons entourent les fermes d'une mer mouvante, écumeuse, de laine et de suint.

La ville elle-même a gardé le caractère colonial des premiers jours : maisons plates et blanches, avec terrasses et vérandas.

La population y semble plus cordiale et plus simple qu'ailleurs, franche et directe dans ses rapports ; serviable et complaisante avec les étrangers et singulièrement avec les Français. Les combattants australiens de la guerre se souviennent toujours, avec tendresse et reconnaissance des heures passées en terre française : la Meuse, Paris.

Adélaïde est aussi la capitale du vin. Un vin clair et léger auquel il manque quelques siècles de culture. Peut-être est-ce le vin qui a attiré à Adélaïde la colonie française la plus importante d'Australie. La majorité de ses membres participent d'ailleurs aux travaux vinicoles.

Les Français sont ici, comme partout à l'étranger, inadaptés. Ils ne vivent qu'entre eux, critiquent tout ou presque du pays qui les accueille. Mais ils ne songent généralement pas au retour dans une France dont, disent-ils, on ne peut plus rien espérer.

Perth. — Bordée par l'océan Indien, bâtie devant une rivière, Perth, perpétuellement reflétée par les eaux, espère que l'avenir lui apportera son lot de richesses. Les terres d'alentour attendent que l'homme leur donne la fertilité. Des tracteurs, de la main-d'œuvre, et les campagnes d'Australie occidentale seront bientôt les plus riches du continent.

Les immigrants y sont, chaque jour plus nombreux, tentés par de multiples possibilités, plus lourdes de promesses encore que celles offertes par les grandes cités rivales de l'Est.

Introduit par quelques amis, je déjeune au « Club ». L'Australien y vit les trois quarts de ses heures de loisir. On y déjeune. On y boit, de la bière et des alcools ; on y joue au billard ou au whist, on y lit les derniers livres parus, et les revues ; on y trouve des amis ou des partenaires pour les jeux et les sports dont le tennis est le plus en faveur ; on y bavarde aussi beaucoup, des élections municipales, des grèves passées ou à venir, du réarmement japonais, des résultats du dernier match de cricket ou de rugby ou de la course de yachts.

L'Australien apprécie particulièrement les exercices physiques.

Sydney. — Il faut douze heures d'avion pour atteindre Sydney, après avoir survolé le désert central.

On a vite fait le tour des curiosités de Sydney. Cette énorme agglomération a appelé tous les peuples du monde, des premiers Britanniques aux Chinois, et maintenant l'arrivée massive des personnes déplacées ou des Juifs d'Europe centrale. Devenue ville cosmopolite, bientôt saturée, elle a perdu tout cachet personnel. Encore attachée, dans l'essentiel, aux conceptions anglaises, elle

se tourne de plus en plus vers le mirage américain ; on construit des buildings, on ouvre des centaines de milk-bars, on accueille toute une vie artificielle et affadissante.

J'ai erré — plutôt que flâné — des heures dans les rues, en vain. J'aurai dû, d'abord, consulter les prospectus. A Sydney, c'est pratique, le bureau du tourisme a vite dressé l'inventaire. Il y a trois choses à voir, en tout et pour tout : les plages, le Pont, le Zoo.

Les plages du Pacifique sont comme toutes les plages du monde : il y a des gens qui se dorent au soleil. Bondi Beach, la plus célèbre, peut accueillir 12 000 personnes, dit mon prospectus, c'est une garantie de l'intérêt de la plage. Il doit y avoir du sable, sous les corps étendus. Il y a aussi des arbres exotiques, naturellement. En somme les plages n'ont rien d'extraordinaire. Le Pont non plus d'ailleurs. Il jette sa masse monumentale au-dessus du port. Il a des poutres métalliques, des arches, comme sur tous les ponts, mais il mesure 1 650 pieds, aussi les Australiens en sont très fiers. Heureusement, Sydney possède un Zoo remarquable, tant par la qualité du cadre, que par le nombre des animaux.

La mer qui entoure le parc, le ciel, les arbres et les fleurs composent un paysage d'une qualité rare. On y passe des heures merveilleuses.

Les kangourous, les koalas, héros nationaux, y vivent presque en liberté. On les apprivoise, on les caresse.

Ailleurs, les oiseaux apportent au Zoo sa note féerique. Ils y sont tous, les plus admirables : oiseaux lyres ; pigeons couronnés d'aigrettes multicolores ; cacatoès blancs au panache jaune, bruyants et moqueurs ; oiseaux du paradis qui changent soudain de couleur quand leurs plumes se hérissent, passant en une seconde du noir ébène au vert tendre.

Tous demeurent à l'aise dans ce climat privilégié.

Seuls, les ours blancs et les pingouins traînent leur mauvaise mine et leur ennui sous ce ciel tropical. Ils paraissent plutôt mal en point : les poils et plumes jaunis, et le geste las. Rien ne les console, pas même la nourriture fournie en abondance. On a pourtant construit pour eux un magnifique iceberg de marbre blanc.

MICHEL CLARE.

★

BIBLIOGRAPHIE

*L'étude de Jacques Laurent, *Paul et Jeau-Paul*, que *La Table Ronde* a publiée dans son numéro de Février 1951 vient de paraître aux Éditions Grasset dans la collection des « Cahiers irréguliers ».

*Le *Journal (1940-1944)*, de Pierre-André Guastalla, dont *La Table Ronde* a publié des extraits dans son numéro de Juin 1951, est paru à la Librairie Plon.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 62914.